

8e Année - No 6

Juin 1915

NOTRE ROMAN :

AMOUR D'ENFANCE

PAR AUGUSTE FAURE

La Revue

Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

M. Lévesque



Le Commerce des Esclaves. (Voir article p. 115).

Dans ce numéro: De nombreux articles concernant l'actualité et les choses intéressantes dans diverses parties du monde. Un superbe roman complet ajoute encore à la valeur de cette Revue intéressante, variée et rédigée dans un style facile à comprendre. Voici le sommaire ci-contre.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.

SOMMAIRE DU NO DE JUIN 1915

	Pages
L'Épuration	3
Gott mit uns!	5
Un animal bizarre	7
Le chalumeau-coupeur et les pompiers	9
Épreuve des fusils de chasse	9
Un enfant de Strasbourg	10
Les loisirs agréables. Fabrication d'un bureau à écrire	11
Les loustics de Liège s'amuseent	12
Un orchestre chez les Zoulous	13
Pour les pêcheurs à la ligne	14
Le lancement des torpilles	15
Tact impérial	16
La mitrailleuse à crémaillère des français	17
La faillite de l'honneur	17
L'opinion d'un norvégien	18
Un peu d'histoire naturelle. Le Tapir	19
Exploit de Cosaques	20
L'Espionnage. Procédés, faits, risques	21
Les Téléphones militaires allemands	27
A qui profitera la guerre	28
Le Travail et l'argent	29
Le poids de madame	30
Une histoire de brigands	31
Un porte-allumettes simple et pratique	34
ROMAN COMPLET.—Amour d'enfance, par A. Faure	35
Un lévrier de la mer	104
L'élevage des papillons	105
La légende de Sainte-Sophie	107
L'âme des Serbes	108
De la douleur. Intéressantes découvertes d'un docteur	109
Le Docteur Pedrillo Cedilla	110
Le commerce des esclaves. Souvenirs de voyages	115
Un brave qui a de l'amour-propre	119
L'Eventail. Poésie de Sully Prud'homme	120
Quelques anecdotes sur un grand musicien	121
Leurs procédés	122
Cas de guerre étranges et ridicules	123
Comment mangent les Hindous	124
La ruse d'un opérateur de cinématographe	125
Scène d'épopée	126
Quelques cadeaux de noce	127
La folie de l'armement	129
L'amitié franco-anglaise	130
Histoires de puces	131
Le transport par eau des blessés	134
La mort silencieuse	136
Un poète extraordinaire	138
Les révélations d'une gouvernante	140
Pour magasiner il faut être athlète	142
Ce que deviennent certains déchets	144

La Revue Populaire

Vol. 8, No 6

Montréal, Juin 1915

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:
Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts
Montréal et Etranger:
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

*Paraît tous
les mois*

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Editeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL
La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 5 et le 12 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

L'EPURATION

Depuis dix mois déjà la guerre accomplit ses ravages en Europe et, à l'heure où nous écrivons ces lignes, il serait difficile d'en présager la fin.

Au début du conflit chacun s'accordait à dire que le fléau, en raison même de son intensité, serait de peu de durée, l'effroyable consommation d'hommes devant fatalement mettre à sec en quelques semaines les réserves du vaincu, comme peut-être celles du vainqueur... Et voilà que nous assistons à ce prodige d'armées sans cesse décimées et sans cesse reconstituées...

D'aucuns se plaignent de la lenteur des opérations. Ceux-là ne jugent que superficiellement; ils ne pensent pas qu'un formidable travail de gestation s'accomplit, duquel sortira une Europe régénérée, un monde nouveau qui comprendra le néant de la vanité humaine et la folie qui pousse les hommes à s'entredévorer.

La leçon est rude mais elle était nécessaire. Elle sera un châtiment pour l'Allemagne, une guérison pour la France, une sauvegarde pour l'Angleterre, une réparation pour la Belgique et un avertissement pour les autres peuples, la Russie en tête.

Inutile de s'étendre sur le châtiment prussien; l'Allemagne sera servie selon

ses mérites. Souhaitons que la France soit ensuite guérie de toute sa lèpre hideuse qui se nommait: partis politiques, bureaucratie, favoritisme et sectarisme.

Le noble pays de France a vingt siècles de splendeur à son actif, c'est le pays de la Foi, du coeur et de l'esprit; la douloureuse épreuve qu'il subit lui rendra sa vigueur première. Après avoir balayé la boche qui souille son sol, la France parachèvera l'oeuvre en purifiant son coeur et son front ternis par les impurs baisers de valets politiques.

L'Angleterre sortira de la guerre auréolée pour avoir, sans hésiter, jeté son épée dans la balance, elle sera récompensée de ce geste par la solidité accrue de sa puissance. Les autres nations, devant la déchéance teutonne, auront matière à longues réflexions...

Et c'est pour obtenir ce formidable résultat que le sang des braves rougit les plaines, dont les noms sont dès maintenant immortels. Dans le nombre, Langemark ne sera pas le moins beau.

La tâche est immense mais le but est grandiose, car c'est une oeuvre d'épuration mondiale qui s'accomplit.

Espérons que cette épuration sera en proportion des sacrifices qu'elle aura coûtés.

Roger Francoeur.



Les enfants et les fleurs sont les deux plus belles créations de Dieu.

GOTT MIT UNS !

Par F. de Verneuil

Quand on réfléchit à toute la dévastation causée par les bandits à la solde de Guillaume II, à tous les excès honteux et aux crimes qu'ils commettent, on se demande si le sentiment d'indignation que l'on ressent au fond du coeur n'est pas surpassé encore par l'étonnement qu'on éprouve devant la cynique attitude de l'empereur allemand.

De la part de Guillaume II rien ne devrait plus étonner pourtant; ce fantasque personnage nous a, depuis longtemps habitués à un spectacle de bouffonneries inédites auxquelles personne n'avait songé avant lui. Jusqu'à un certain point, il était excusable car le sentiment de sa puissance réelle aurait pu même faire tourner une tête plus solide que la sienne. Depuis un demi-siècle sa race avait fait d'immenses progrès, le petit royaume prussien était devenu un grand empire et le commerce de cet empire accaparait presque le monde entier.

L'oeuvre de germanisation marchait à pas de géant; encore quelques années et toute l'Europe enserrée dans une formidable étreinte commerciale était conquise sans guerre. L'influence teutonne avait alors beau jeu sur le reste du globe; elle aurait eu alors pour elle l'argent, la force militaire et les mille moyens de subjugation dont peuvent disposer les vastes organisations.

Mais l'entourage du Maître a été impatient, les hobereaux prussiens ont estimé

que s'il était grandiose de laisser un semblable héritage de gloire et de puissance à leurs descendants, il était préférable encore d'en profiter eux-mêmes.

Confiants en leur force brutale, ils ont voulu la guerre et ils l'ont obtenue car ils eussent plutôt agi contre la volonté impériale. Ils avaient avec eux le kronprinz qui n'eût pas mieux demandé que de jeter son père à bas du trône et de lui dire: "Ote-toi de là que je m'y mette." Le respect filial n'est pas de tradition chez les Hohenzollern.

Guillaume a senti le danger; au fond il était sans doute satisfait de la tournure des choses car il ne doutait pas non plus du résultat final; il était même si sûr de vaincre qu'il a immédiatement proclamé son alliance avec Dieu lui-même...

C'est alors qu'il s'est révélé plus cabotin que jamais. En lançant son fameux "Gott mit uns", "Dieu avec nous", Guillaume a obéi à deux sentiments différents: il a "posé pour la galerie" comme un vulgaire phraseur amoureux des mots sonores qui peuvent tromper l'opinion publique; il a cru rallier ainsi à sa cause les peuples hésitants ou mal renseignés. C'était une première bévue mais ce n'était pas la plus grande.

Il a voulu également, en despote habitué à voir les plus hauts personnages lui lécher les bottes, intimider l'Être Suprême, le convaincre de force et s'en faire un allié sans discussion préalable.



Les bandits du Kaiser ont passé par là.

On prête au grand Napoléon ce propos : "Il n'y a qu'un Dieu au ciel, il n'y aura qu'un empereur sur terre." Le petit Guillaume a trouvé mieux, il s'est écrié : "Il y a un Dieu au Ciel et ce sera mon domestique!" Car, contracter une alliance avec Guillaume, il ne faut pas s'y tromper, cela signifie se résoudre à occuper le deuxième rang.

L'ultimatum du roi des boches au Roi des Rois est resté sans effet ce qui n'empêche pas Guillaume de lancer continuellement son "Gott mit uns!" à tous les échos dans un vain espoir d'illusion mais cela l'empêche encore moins de traiter Dieu avec toutes les rigueurs du code militaire pour refus d'obéissance.

Comme l'Être Suprême est hors de la portée de ses canons, il s'en prend à ses demeures terrestres, à ses temples et à ses autels qu'il démolit après les avoir profanés.

C'est bien dans sa manière. C'est du Guillaume tout pur.

"Gott mit uns!" Et sous les obus, s'éroulent les clochers séculaires... Gott mit uns! et l'on fusille les prêtres... Gott mit uns! Et l'on souille les vases sacrés... Gott mit uns! Et une soldatesque avinée fait subir les plus honteux traitements à de saintes et pures religieuses...

Gott mit uns! On a inscrit cette devise sur l'équipement des soldats et ceux-ci, dans des hoquets d'ivresse, répètent ce blasphème qui sert de devise à leur empereur...

La patience de Dieu est grande ; elle paraît parfois excessive mais elle a ses motifs et lorsqu'elle est épuisée, le châtement n'en est que plus terrible.

Qu'est-ce donc que Guillaume en face de l'Éternel? Qu'est-ce donc que ce nain en face de la Lumière Permanente! ce que

c'est? Peut-être l'aide inconscient des mystérieux desseins de la Providence, le révolté qui se souille au point de faire prendre le mal en horreur parce qu'il en aura fait voir toute la laideur d'une manière saisissante...

Ce que c'est? Un malheureux insensé qui ricane sans voir devant ses pieds l'abîme profond qui s'entrouvre et sans entendre monter du fond de cet abîme un ricanement qui devrait le glacer d'épouvante: celui du révolté des premiers jours qui lui crie à son tour : "Wilhelm mit uns".

— o —

UN ANIMAL BIZARRE

Les naturalistes ont affublé ce bizarre petit mammifère américain du qualificatif de "paradoxal" parce qu'il réunit en lui les caractères anatomiques d'animaux d'espèces très différentes, tenant à la fois de l'Opossum, du Rat, de la Taupe et de la Musaraigne. Il a un pied de longueur du museau à la naissance de la queue, celle-ci étant un peu plus courte que le corps.

Un des caractères les plus spéciaux du Solénodon, tel est son nom, c'est la forme de son museau, mince, arrondi et suffisamment effilé à son extrémité pour que des observateurs superficiels aient pu le comparer à une trompe.

Or, ce museau absolument rigide, soutenu par des os qui se prolongent en avant de la mâchoire inférieure et percé à son extrémité par les narines, est plutôt un véritable groin permettant à l'animal de fouir le sol ; il n'a à aucun degré la flexibi-

lité et la mobilité d'une trompe qu'on a voulu lui attribuer; on pourrait plutôt le comparer au museau de certains fourmiliers.

Le Solénodon est vêtu d'une fourrure épaisse, d'un brun noir s'éclaircissant sur les côtés et le ventre et assez semblable à celle de l'Opossum. Par sa queue grise, complètement dénudée et écailleuse, il se rapproche assez du gros Rat commun, pour qu'à première vue on puisse le confondre avec lui; comme chez ce dernier, du reste, ses pieds sont dégarnis de poils et leurs doigts, au nombre de cinq aussi bien aux membres antérieurs que postérieurs, sont armés d'ongles aigus. De petits yeux, enfoncés sous des oreilles grandes, arrondies et sans opercule, complètent sa physionomie.

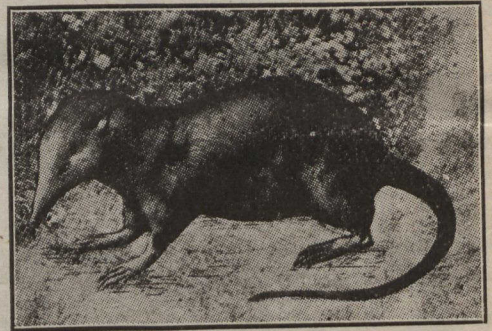
Comme leur cousin le Rat, ils mangent volontiers du lard, mais c'est de blé et de maïs qu'ils se nourrissent surtout.

En somme, ce petit animal est devenu tellement rare à notre époque, que l'on ne connaît que fort sommairement ses moeurs et moyens d'existence. Et cependant, il y a quelques siècles, lors de l'arrivée des Espagnols en Amérique, on le rencontrait en très grand nombre dans les Antilles, spécialement en la grande île de Saint-Domingue.

Sans autre ennemi que la couleuvre, contre laquelle il savait se défendre avec ses ongles puissants et sa "trompe" habile à déchi queter et à fouiller les troncs d'arbres, il menait une existence si tranquille qu'il subit au cours des âges le sort réservé aux races gavées de civilisation. Il désapprit l'art de se protéger soi-même au point d'en venir à ignorer les premiers éléments de cette tactique défensive, la fuite, à laquelle tant d'espèces mal armées doivent leur existence.

Quand les conquérants espagnols introduisirent aux Antilles le Chien et le Chat, il ne savait même plus comment se soustraire par une course rapide à leurs attaques. Ses jarrets ankylosés ne fournissaient plus qu'une marche pénible et grotesque, coupée de zigzags qui en retardaient encore l'allure.

En l'espace de trois siècles, les millions de têtes que comptait l'espèce à l'arrivée des Espagnols furent balayées de la surface de la Terre, si bien qu'on finit par croire à leur extinction. Le Muséum de New-York, qui s'est spécialisé dans la faune du Nouveau Monde, s'alarma de ne



Un animal bizarre: Le Solénodon

posséder aucun spécimen du petit mammifère qui devenait par sa rareté même la perle de la faune américaine.

Une première mission se rendit à Cuba; après six mois de recherches dans les montagnes de l'île, elle rentrait bredouille.

En 1910, une nouvelle expédition, organisée à grands frais par le même établissement, sous la direction d'un naturaliste fort connu, M. Hyatt Verrill, captura enfin, dans l'île de Saint-Domingue, trois Solénodons, qui succombaient bientôt à la captivité. Les trois petits cadavres qui venaient enrichir les collections du Muséum représentaient ainsi chacun une somme de

5,000 dollars.

Il faut espérer que de nouvelles recherches, que l'on nous dit avoir été entreprises, seront plus fructueuses et que les savants pourront enfin obtenir quelques Solénodons vivants pour trancher définitivement la mystérieuse question de leur classement zoologique.

— o —

LE CHALUMEAU-COUCPEUR ET LES POMPIERS

Une des cruautés de l'incendie est de voir de pauvres gens emprisonnés dans des sous-sols dont les fenêtres sont garnies de barres de fer.

La retraite leur étant coupée, ils demandent en vain du secours : les braves pompiers doivent briser les barres métalliques à coups de masse, ou les scier, travail interminable et surhumain.

On a vu des pompiers même, courageusement descendus dans les sous-sols et cernés par le feu, périr sous les yeux de leurs camarades, impuissants à les sauver.

Lors du terrible incendie de l'hôtel de l'Equitable à New-York, on mit une heure et demie pour couper des barres d'acier d'un pouce qui retenaient trois hommes prisonniers. On parvint heureusement à les sauver. Mais cela a attiré l'attention sur le parti que l'on pourrait tirer, dans des cas semblables, du chalumeau-coupeur oxyacétylénique.

Cet appareil eût suffi pour couper les barres d'acier en quatorze secondes, grâce à la haute température de 3,500 degrés qu'il développe.

Il est évident qu'il constitue un moyen de sauvetage facile à manier, que l'on ne saurait négliger pour l'avenir, et qui doit entrer dans le matériel d'incendie.

EPREUVE DES FUSILS DE CHASSE

Les fusils de chasse ne sont pas, cela va sans dire, livrés au public, avant que d'avoir été éprouvés, et cela, avec une charge de poudre supérieure à celle qu'ils sont déclarés pouvoir supporter. Mais, se demande-t-on, comment s'y prend-on pour éprouver les fusils? Ce doit être une besogne dangereuse? Qu'on se détrompe, les fusils sont soumis à l'épreuve dans des conditions qui offrent toute sécurité.

En Angleterre, les fusils sont généralement éprouvés, soit à Londres, soit à Birmingham, dans des bâtisses spécialement aménagées à cet effet.

Les bâtisses dont il s'agit, sont de solides constructions en briques, presque entièrement blindées avec de lourdes plaques de métal. Les fenêtres sont également pourvues de fort volets blindés que l'on clôt lorsque l'épreuve des fusils a lieu.

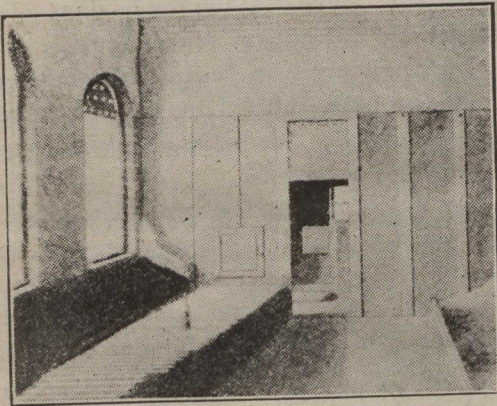
A l'intérieur de toute bâtisse de ce genre, au-dessous des fenêtres, se trouve un banc recouvert d'une feuille de plomb fort épaisse. Dans le banc sont creusées des rainures capables de recevoir le canon d'un fusil; il y a, ordinairement, dans un banc, de 100 à 120 de ces rainures.

En arrière du banc, dans toute la longueur, se trouve un tas de sable et, en avant, également, dans toute la longueur, un très gros tas de sciure de bois.

Les fusils sont chargés dans une salle adjacente, avec, nous l'avons déjà dit précédemment, une charge de poudre et de plomb supérieure à celle qu'ils doivent tirer ordinairement, puis ils sont placés dans les rainures, la culasse tournée du côté du tas de sable, et la bouche du côté du tas de sciure de bois. Bien entendu, les

fusils ne sont pas montés, il n'y a là que les canons; la crosse, les chiens, la détente, la mire, le mécanisme, etc., tout cela sera ajouté après l'épreuve. On se contente seulement de fermer la culasse à l'aide d'une sorte de bouchon percé.

Après que les fusils ont été déposés sur le banc, on répand une traînée de poudre en arrière, les volets blindés sont clos et chacun des employés se retire. Il ne reste plus qu'à enflammer la traînée de poudre,



La chambre d'épreuve.

ce qui a lieu par l'intermédiaire d'un fil de fer que l'on tire d'une autre salle et qui, en déclanchant une batterie fait exploser une amorce: la traînée de poudre prend feu et enflamme à son tour la charge des fusils que le recul projette dans le tas de sable tandis que la charge va se loger dans la sciure de bois.

On examine ensuite les canons éprouvés, et ceux qui ont résisté victorieusement sont retournés à la fabrique porteurs d'une marque de garantie.

UN ENFANT DE STRASBOURG

A l'heure où l'Alsace-Lorraine occupe l'attention universelle, il est de circonstance de rappeler qu'elle n'a pas seulement fourni à la France nombre de ses meilleurs généraux mais qu'elle a vu naître de délicats poètes.

L'un d'eux, Louis Ratisbonne, enfant de Strasbourg, élevé à Paris, brillant lauréat du Concours général, fut également un journaliste apprécié; il trouva sa vocation et la gloire en composant des vers pour les petits enfants.

Aucun genre littéraire ne renferme autant de difficultés que celui-là. Les multiples écrivains qui ont voulu marcher sur les traces de Louis Ratisbonne sont, pour la plupart, tombés dans la plus plate vulgarité. Ils n'ont pas de naïveté, mais de la gaucherie ou de la niaiserie.

Ratisbonne, lui, a su mettre de l'esprit dans l'ingénuité. Voici six vers qui donnent une idée juste du talent de cet aimable poète:

«Comment Dieu, disait Paul, peut-il être
[partout,

Puisqu'on ne le voit pas du tout?

—Moi, je sais bien comment, dit petit

[Jean, c'est comme

Un verre d'eau sucrée où le sucre est

[fondu.''

Ce n'était pas trop mal pour un petit

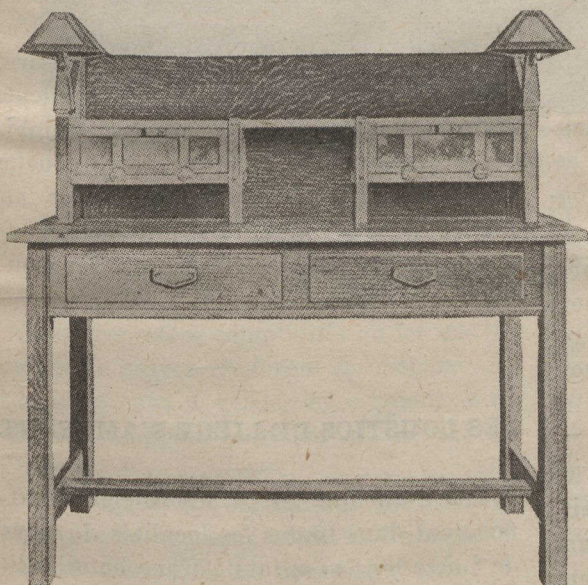
[bonhomme,

Plus d'un sage, peut-être, eût moins bien

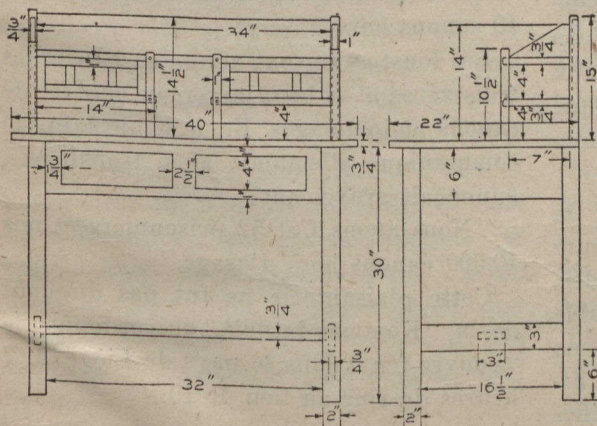
[répondu.

LES LOISIRS AGRÉABLES

Fabrication d'un Bureau à Ecrire



Le bureau à écrire terminé.



Détails des mesures à prendre.

Voici un meuble coquet qu'il faudrait payer fort cher en magasin et qu'avec un peu de goût chacun pourra fabriquer aisément.

C'est un bureau à écrire, style mission, qu'il vous sera loisible de décorer avec votre goût quand il sera terminé. Les deux lampes de chaque côté sont facultatives, c'est-à-dire que vous pouvez les remplacer par d'autres ou bien n'en pas mettre du tout. Leur fabrication n'est d'ailleurs pas indiquée ici. Egalement, vous pouvez garnir les petites portes avec des vitres artistiques de votre choix.

Voici tout le bois dont vous aurez besoin et que vous ferez scier au moulin à scie avec les dimensions suivantes:

1 sommet, $\frac{3}{4}$ x $22\frac{1}{2}$ x 41 pouces.

4 poteaux, 2 x 2 x 31 pouces.

2 barreaux, $\frac{3}{4}$ x $6\frac{1}{4}$ x 19 pouces.

2 barreaux, $\frac{3}{4}$ x $6\frac{1}{4}$ x 35 pouces.

2 barreaux, $\frac{3}{4}$ x $3\frac{1}{4}$ x 19 pouces.

1 poutre, $\frac{3}{4}$ x $3\frac{1}{4}$ x 35 pouces.

2 devants de tiroir, $\frac{3}{4}$ x $4\frac{1}{4}$ x

14 pouces.

4 côtés de tiroir, $\frac{1}{2} \times 4\frac{1}{4} \times 19$ pouces.

2 derrières de tiroir, $\frac{3}{8} \times 4 \times 14$ pouces.

2 fonds de tiroir, $\frac{3}{8} \times 19 \times 14$ pouces.

4 pièces qui glissent, $\frac{3}{4} \times 2\frac{1}{2} \times 19$ pouces.

8 guides, $\frac{3}{4} \times 2 \times 10$ pouces.

2 poteaux de cabinet, $1 \times 1 \times 16$ pouces.

4 poteaux de cabinet, $1 \times 1 \times 11$ pouces.

1 morceau en arrière $\frac{3}{4} \times 16 \times 35$ pouces.

1 tablette, $\frac{3}{4} \times 8 \times 35$ pouces.

2 tablettes, $\frac{3}{4} \times 8 \times 15$ pouces.

4 morceaux de porte, $\frac{5}{8} \times 1 \times 15$ pouces.

8 morceaux de porte, $\frac{5}{8} \times 1 \times 4$ pouces.

Ajustez les pieds sur la longueur, prenez ensuite vos mesures et coupez les mortaises d'après ces mesures. Mettez les tenons dans les barreaux, après avoir équarri les barreaux sur la longueur et sur la largeur, et coupez-les ensuite.

Montez le haut de la table et ensuite les tiroirs et le cabinet. Assemblez les bouts de la charpente d'abord, en employant une bonne colle chaude et assez de liens pour tenir les parties ensemble convenablement. Aussitôt que la colle aura séché suffisamment sur ces parties, les liens pourront être enlevés, et les barreaux d'en avant et ceux d'en arrière, ainsi que le morceau du milieu, c'est-à-dire la poutre, pourront être assemblés.

Pendant que la colle durcira sur la charpente principale, la partie supérieure du cabinet pourra être faite et assemblée. Ce cabinet pourra se détacher de la table proprement dite, car il ne sera tenu en place qu'au moyen de taquets mis en arrière. Ces taquets ne sont pas spécifiés dans le mémoire; ils peuvent cependant

être obtenus des restes du bois.

Pour un morceau d'ouvrage de cette sorte, les teintes les plus douces du brun, style mission, seront les plus appropriées. Après que toutes les parties auront été entièrement nettoyées par le grattage et le papier sablé, une couche de teinture pourra être appliquée. Laissez-la alors sécher, passez-la de nouveau au papier sablé très légèrement, et appliquez une couche mince de shellac. Passez le shellac légèrement au papier sablé et appliquez un filet d'une couleur qui conviendra à la teinture, mais d'un ton plus foncé, naturellement. Enlevez le surplus de la manière ordinaire, et appliquez encore une autre couche de shellac. Passez encore légèrement au papier sablé et appliquez plusieurs couches d'une très bonne cire à polir les meubles.

— o —

LES LOUSTICS DE LIEGE S'AMUSENT

Il y a quelque temps, les Allemands affichaient dans toutes les localités du pays de Liège les "résultats" d'une bataille livrée en Prusse orientale. Ils déclaraient avoir fait 52,000 prisonniers et avoir mis 40 canons hors d'usage.

Les loustics se sont amusés à effacer les trois zéros et à les ajouter au chiffre de canons endommagés. Et, le lendemain, le communiqué allemand, ainsi transformé, annonçait gravement:

"Nous avons fait 52 prisonniers et mis 40,000 canons hors d'usage."

Cette plaisanterie ne fut pas du goût de la "Kommandatur", qui ordonna le "couvre-feu" dans le pays de Liège à 7 heures du soir au lieu de 10.

— o —



Un Orchestre primitif en Afrique du Sud

UN ORCHESTRE CHEZ LES ZOULOUS

Nos orchestres compliqués où les instruments de cuivre rivalisent de richesse de ton avec ceux à cordes ne seraient sans doute pas appréciés à leur mérite par les Zoulous.

Ces nègres de l'Afrique du Sud aiment pourtant la musique mais ils l'aiment à leur manière et leurs orchestres sont établis d'après des plans tout spéciaux.

Pas de violons, de tambours, de trombones, de cornets ni de trompettes; pas de feuilles de musique non plus et pas même de chef de musique avec la baguette traditionnelle.

Les instruments, ou plutôt l'instrument, c'est une série de morceaux de bois de différentes grandeurs sur lesquels on frappe avec de petits marteaux. C'est quelque chose dans le genre de ce que certains exécutants nous exhibent de temps à autre dans les théâtres de vaudevilles.

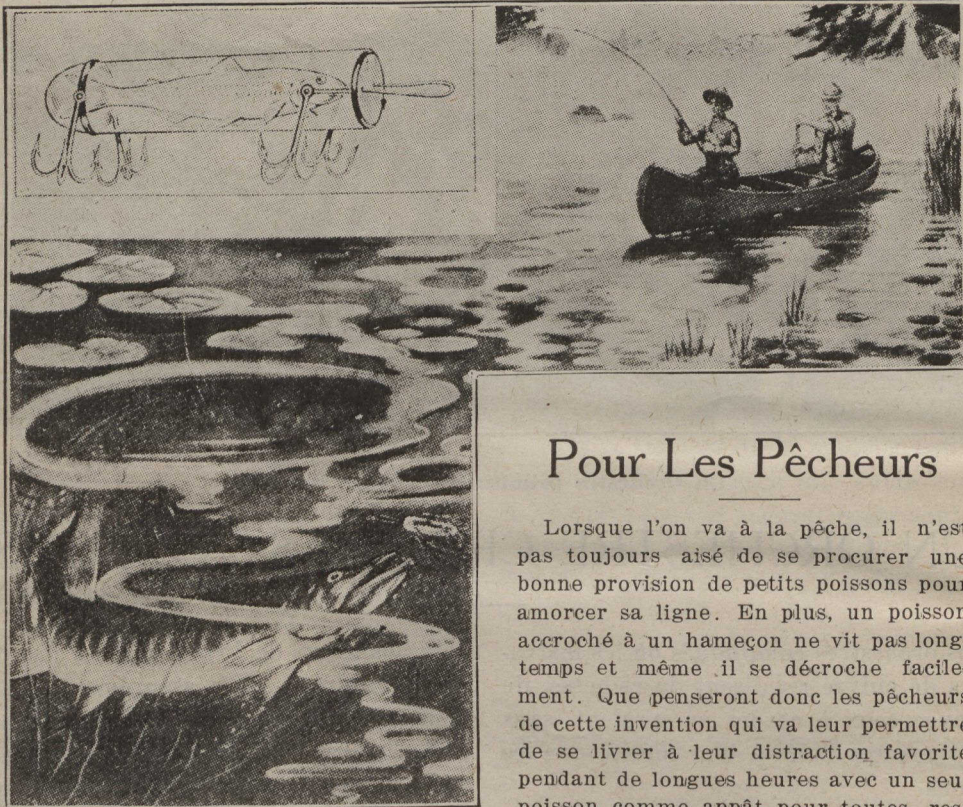
C'est loin d'être harmonieux mais ça

fait beaucoup de bruit; c'est l'essentiel. Il ne faudrait pas assurément essayer d'interpréter, sur cette charpente plus ou moins musicale, quelque symphonie de Mozart ou l'Ave Maria de Gounod, mais pour danser un quadrille Zoulou, il paraît que c'est supérieur.

Au bruit du charivari produit par deux ou trois douzaines de "tapeurs" les Zoulous dansent pendant des heures entières en roulant de gros yeux blancs de satisfaction...

On a vu de ces bals durer douze heures consécutives ce qui constitue bien le record de l'endurance pour les tambourinaires comme pour les danseurs; le "plaisir" ne cessait que lorsque les uns comme les autres, épuisés de fatigue, cédaient par force au sommeil.

Chacun prend son plaisir où il le trouve mais franchement ça ne vaut pas le plus modeste bal à l'huile "d'habitant" au son d'un simple "ruine-babines".



En haut: Aspect du tube protecteur.

En bas: Un poisson prêt à mordre.

Pour Les Pêcheurs

Lorsque l'on va à la pêche, il n'est pas toujours aisé de se procurer une bonne provision de petits poissons pour amorcer sa ligne. En plus, un poisson accroché à un hameçon ne vit pas longtemps et même il se décroche facilement. Que penseront donc les pêcheurs de cette invention qui va leur permettre de se livrer à leur distraction favorite pendant de longues heures avec un seul poisson comme appât pour toutes ressources? Et, si nous en croyons un intéressant magazine américain, cette invention est des plus pratiques.

Il s'agit tout simplement d'un tube de verre très clair renforcé. On y introduit le poisson destiné à servir d'amorce et l'on bouche. Comme le tube est perforé, l'eau circule librement; le poisson qui y est enfermé peut donc vivre sans trop d'incommodité.

Dans l'eau, en raison de la clarté du verre, le tube est à peu près invisible et les gros poissons mordent aussi bien que si l'appât était libre.

Comme on le voit par le dessin qui accompagne cet article, le tube est muni d'hameçons et la ligne y est reliée par un anneau de métal. La solidité de l'objet est telle que des brochets de dix et quinze livres ont été pris sans que le verre ait été le moins du monde endommagé.

Tout de même, le brochet qui se laisse prendre avec une amorce ainsi enfermée, doit trouver étrange qu'un petit poisson ait la peau aussi dure et aussi lisse, sans compter la piquante impression que doivent produire en lui les quatre hameçons à triple branche dont le tube fatal est muni, à moins que, durant ses derniers moments il ne se livre à d'amères réflexions sur la perfidie de l'homme en général et du pêcheur en particulier.

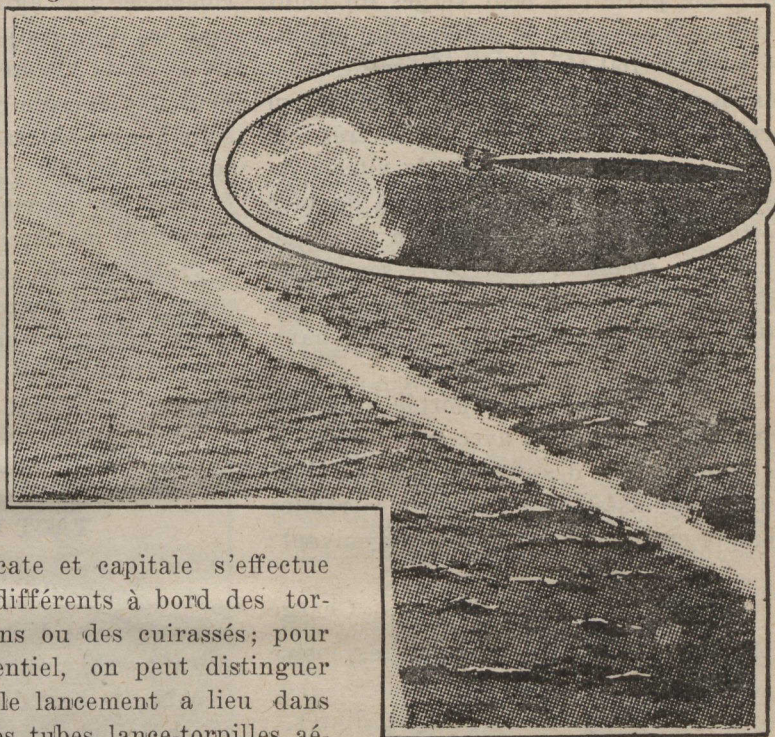
Le Lancement des Torpilles

Ce sont de terribles engins de destruction que les torpilles mais leur lancement est une chose quelque peu compliquée.

Cette opération délicate et capitale s'effectue par les moyens assez différents à bord des torpilleurs, des sous-marins ou des cuirassés; pour n'en retenir que l'essentiel, on peut distinguer deux cas suivant que le lancement a lieu dans l'air ou sous l'eau; les tubes lance-torpilles aériens, que chacun a pu observer sur le pont des torpilleurs sont de véritables canons où la torpille fait fonction de projectile; une gargousse de poudre introduite dans la culasse et enflammée par un percuteur, projette la torpille dans l'eau où les appareils automatiques, aussitôt déclenchés, assurent la progression et maintiennent la direction choisie lors du lancement.

Les tubes sous-marins peuvent être fermés extérieurement par une vanne mobile et une chasse d'air permet d'en expulser l'eau à volonté; le tube étant vide d'eau, on y introduit la torpille qu'on projette ensuite par une chasse d'air comprimé; une "cuiller", qu'on a poussée pendant le tir à l'avant du tube lance-torpilles, protège l'engin contre les filets d'eau qui le rabattraient vers l'arrière du navire avant le moment où le déclenchement de ses organes le met en état de suivre invariablement la trajectoire fixée.

Le point délicat est justement de déterminer cette trajectoire difficile; si le but était immobile, on n'aurait qu'à viser au centre du navire ennemi et le réglage des torpilles est assez précis pour qu'on soit sûr d'atteindre le but; en réalité, il faut viser en avant, puisque le but se déplace, et la direction du tir s'obtient en composant la vitesse propre de la torpille et la vitesse présumée du vaisseau ennemi; c'est précisément l'appréciation de cette dernière vitesse qui constitue la difficulté et l'aléa de l'opération; si on commet, dans cette évaluation, une erreur de deux noeuds, soit une verge par seconde, et si la torpille met cent secondes à atteindre le



Une torpille et le sillage qu'elle laisse derrière elle.

but, elle passera à cent verges du point visé; ce point étant le milieu d'un cuirassé long de 160 verges, le projectile sous-marin passera à 20 verges en avant ou en arrière; cet exemple montre l'intérêt que présente une augmentation de vitesse de la torpille, car si on parvient à doubler cette vitesse, l'engin ne mettra plus que cinquante secondes à atteindre son objectif, l'erreur commise ne sera plus que de 50 verges et la torpille frappera le navire ennemi.

Ainsi, l'efficacité et la portée utile des torpilles s'accroissent avec leur vitesse; à ce point de vue, des progrès considérables ont été réalisés, dont on peut se rendre compte en parcourant le tableau suivant:

Modèle	Parcours		Charge explosive
	Vitesse noeuds	total verges	
1875	8	0,200	37
1889	22	1,500	165
1892	25	2,000	206
1906	40	3,000	210
1912	46	6,000	280

La vitesse de ces engins a donc plus que quintuplé depuis l'année 1877, où la torpille Whitehead reçut son premier emploi entre le Chili et le Pérou; rappelons-nous que 46 noeuds représentent 25 verges à la seconde, soit 60 milles à l'heure, c'est-à-dire, à peu de chose près, la vitesse des express modernes.

De cette transformation résulte une première conséquence: la nature des ravages causés par la torpille s'est modifiée. Jadis, l'engin faisait explosion contre la coque; par suite, son action était parfaitement comparable à celle des mines automatiques de contact; aujourd'hui, la torpille

commence par agir mécaniquement, à la manière d'un projectile; sa masse de 1900 livres et sa vitesse de 25 verges lui donnent une énergie de mouvement égale à celle que posséderait un poids d'une tonne tombant de 900 pieds de hauteur; cette énergie est largement suffisante pour lui permettre de percer la paroi et d'éclater à l'intérieur du navire; on jugera sans peine de la désorganisation qu'elle y produira, si par hasard elle éclate dans le compartiment des machines ou dans une soute à munitions.

— o —

TACT IMPERIAL

M. Langovoï, collaborateur de l'ancien ministre russe Witte, nous raconte le fait suivant qu'il tient de l'intéressé lui-même:

A la fin d'un dîner, au palais, le chancelier Bulow offrit un cigare à l'empereur Guillaume. Celui-ci trouva le porte-cigares très joli et le chancelier se trouva pour ainsi dire forcé de répondre qu'il serait heureux si le kaiser daignait l'accepter.

— Imaginez-vous, disait Bulow, que l'empereur le prit et le mit dans sa poche. Le lendemain il m'envoyait une paire de boutons de manchettes.

Et ce récit était fait sur un ton si déconfit que je compris clairement que les boutons étaient loin de valoir le précieux porte-cigares... réquisitionné.

— o —

En Chine, où il est dans les coutumes de déposer un peu d'argent dans les cercueils, on a imaginé de fabriquer, à cet effet, de fausses pièces de monnaie. Les Chinois nous assurent gravement que les morts ne s'aperçoivent pas du subterfuge.

LA MITRAILLEUSE A CREMAILLERE

La mitrailleuse est un terrible engin de guerre et, dans certains cas, elle rivalise d'efficacité avec le canon.

Aux courtes distances, elle fauche littéralement les hommes grâce à son énorme débit qui peut atteindre 600 balles par minute.



La mitrailleuse française à crémaillère

Légère et facile à pointer, elle est donc à même de rendre d'inappréciables services surtout quand elle est bien dissimulée à la vue de l'ennemi; les mitrailleurs profitent, en conséquence, de tous les accidents de terrain qui peuvent contribuer à les masquer mais souvent les abris derrière lesquels ils s'installent sont loin de

suffire à les protéger du feu adverse.

D'autre part, avec la mitrailleuse ordinaire, il est difficile de tirer au-dessus du remblai d'une tranchée; il faut construire un échafaudage et l'on n'a pas de matériaux sous la main et quelquefois on n'a pas le temps non plus de procéder à cette installation.

Il fallait donc trouver autre chose. Cette autre chose, c'est le support de mitrailleuse muni d'une crémaillère que l'on peut voir dans notre gravure; en quelques secondes, la mitrailleuse est montée à la hauteur voulue et solidement fixée avec sa boîte à munitions. Suffisamment protégés par le remblai de terre ou le mur derrière lequel ils sont installés, les soldats procèdent au tir avec beaucoup plus de sang-froid et par conséquent, d'effet meurtrier.

Ce nouvel agencement a fait ses preuves dans les armées belges et françaises et il paraît donner entière satisfaction.

Il va de soi que la satisfaction est pour les mitrailleurs et non pour les mitrillés...

— 0 —

LA FAILLITE DE L'HONNEUR

C'est en Allemagne que cette faillite est aujourd'hui une chose accomplie.

A l'heure où nous complétons ce No de la "Revue Populaire", une stupéfiante nouvelle nous arrive: Le "Lusitania" vient d'être torpillé et neuf cents passagers auraient perdu la vie.

Ceux qui massacrent les femmes et les

enfants, qui martyrisent les vieillards et fusillent les prêtres s'enfoncent de plus en plus dans la turpitude et la honte ; leur nouvel exploit ne nous surprend pas : il est digne d'eux.

Il nous confirme toutefois une chose : la marine allemande, trop lâche pour accepter le combat avec les vaisseaux de guerre anglais et français, préfère s'attaquer à des navires marchands sans défense.

Depuis le début des hostilités, devant l'inaction de la flotte allemande, nous nous doutions bien que ce n'était pas du sang qui coulait dans les veines des marins du Kaiser ; nous savons aujourd'hui que c'est de l'eau d'égoût.

L'honneur est mort au pays teuton ; ce serait, en conséquence, un suprême nonsens que de traiter ces gens-là sur un pied d'égalité avec les honnêtes gens.

Ce ne serait plus, de la part des Alliés, de la grandeur d'âme qui les anoblirait aux yeux des nations neutres mais de la faiblesse qui ne pourrait que discréditer leur prestige.

— o —

L'OPINION D'UN NORVEGIEN

—

Un Norvégien, M. Erik Sjoestedt qui a vu les soldats français à l'oeuvre, les juge ainsi dans un article paru dans le "Stockholms Dagblad" dont il est correspondant :

Dans la vie rude et dure des tranchées, s'est développée une race de soldats à tous crins, farouches et terribles. J'ai vu sur le front deux espèces assez distinctes de soldats français : le petit pioupiou de vingt ans, presque imberbe encore, avec un trait de naïveté et de douceur gentille et, mê-

lés à ces pioupious de la plus jeune classe, les grands frères, les "poilus", réservistes de l'active ou territoriaux.

"Ils flambent", selon l'expression de leurs officiers ; on croit voir du feu sortir de leurs narines, comme des naseaux d'un étalon. Ils ont l'air vraiment démoniaque et ne semblent pas devoir être commodes à rencontrer.

L'officier donne l'exemple de l'esprit de sacrifice ; c'est un ami, un frère plus savant et plus fort.

Pendant quarante-quatre ans, ils ont travaillé, en silence, le regard infatigablement fixé sur le but, ces admirables officiers français. Ils ont vécu pauvres, modestes, retirés, mal payés, et c'était quelque chose de touchant que de lire, dans les journaux, les calculs sur le maigre budget d'une famille d'officiers. Ils ont vécu dans ce qu'on appelle "la misère décente", en sa forme la plus pénible. Mais ils ont fidèlement tenu et travaillé jusqu'au bout, et, maintenant, c'est le corps d'officiers de la France qui sauve la patrie.

Derrière le mur vivant du front se trouve le pays le plus fertile et la nation la plus résistante qui soit en Europe.

La France étonne toujours le monde.

— o —

A tort ou à raison, on raconte que lorsque Napoléon III était enfant, une négresse, diseuse de bonne aventure, consultée par sa mère, lui dit : — Cet enfant est appelé aux plus grandes destinées ; mais il devra se défier de la lettre S, qui jouera un grand rôle dans son existence. En récapitulant la vie de Napoléon III, on trouve effectivement que la lettre S revient à tout moment. C'est par elle qu'il a commencé, à Strasbourg. Puis, sont venus Sébastopol, Solférino, Sadowa. Et c'est à Sedan qu'il a fini.

UN PEU D'HISTOIRE NATURELLE

LE TAPIR

Si l'on en juge par son portrait, le Tapir n'est pas ce qu'on peut appeler un gracieux animal. Avec sa petite trompe ridicule, sa grosse bedaine et ses courtes pattes, c'est un être qui aurait difficile à gagner le premier prix dans un concours de beauté.

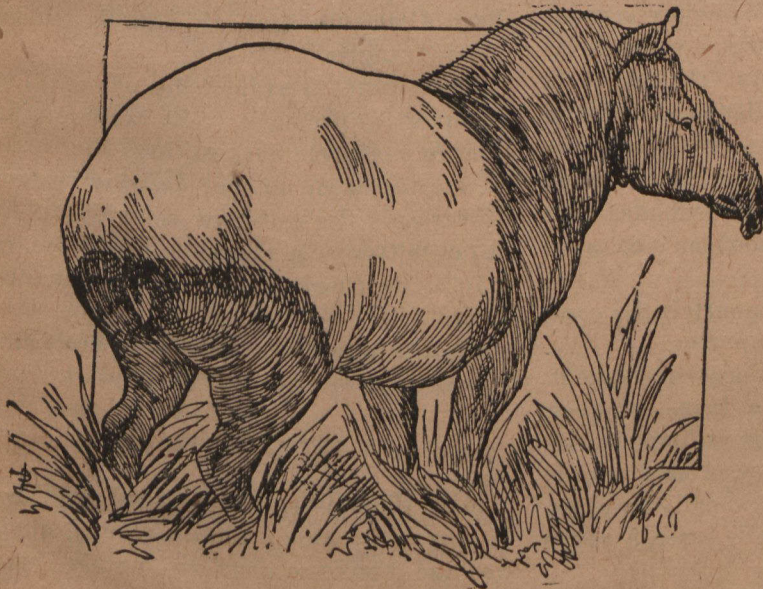
Malgré ses apparences de lourdaud, le tapir ne manque pas d'une certaine agilité; il nage et court dans la perfection, au point que, dans le Sud-Africain on a institué des courses de tapir très amusantes.

Cet animal n'est que de la grosseur d'un pourceau ordinaire, mais il est robuste quand même au point de porter fa-

cilement un homme. C'est sur ces montures d'un nouveau genre que les concurrents se disputent les prix de la course à la grande joie du public, car les chutes sont nombreuses.

Le tapir vit dans l'Afrique méridionale; on le rencontre également beaucoup dans l'Amérique du Sud où sa chair est très estimée; sa peau fait également un cuir de première qualité dont on fait grand usage en maroquinerie.

Bref, le tapir a plus d'utilité que de grâce et, chose dont il ne se doute guère, c'est de son nom que l'on désigne le professeur de topographie à l'école militaire d'officiers de St-Cyr en France.



Le tapir est très agile malgré son lourd aspect.

Quelle est l'origine de cette singulière dénomination ? Les avis sont partagés là-dessus mais la tradition la plus répandue veut qu'il y ait eu autrefois, à l'école, un professeur de "topo" dont le nez outrageusement développé présentait quelque ressemblance avec la trompe d'un tapir.

De là, à désigner le professeur en question sous le nom drôlatique de "tapir" il

n'y avait qu'un pas qui fut vite franchi et, quand le professeur mourut ou fut mis à la retraite, son successeur hérita du nom.

A part ceux qui sont dans les jardins zoologiques, c'est assurément le seul tapir qu'il y ait en France...

— o —

EXPLOIT DE COSAQUES

Au soir d'un des plus tragiques combats autour d'une grande ville industrielle de Pologne, quelques cosaques poursuivirent les Allemands en retraite avec une telle ardeur qu'ils se trouvèrent séparés du gros de leur sotnia, et déjà ils songeaient au retour lorsque l'un d'entre eux aperçut un cavalier boche qui courait au grand galop avec une femme montée derrière lui sur son cheval. C'était une infirmière russe qui, s'étant attardée à ramasser des blessés sur le champ de bataille, était tombée aux mains de l'ennemi.

La femme criait. Les cosaques, sautant fossés, tranchées, cadavres, volaient de toute la vitesse de leurs chevaux à la poursuite du ravisseur. Niezzenpurenko, le plus rapide des cavaliers, arriva sur le Boche et, d'un coup de lance, l'enleva de son cheval. La bête se cabra, s'emballa, mais Niezzenpurenko, d'un nouveau coup de lance l'abat.

L'infirmière est toute meurtrie. Le cosaque la dégage et va l'emporter.

A ce moment, des uhlands surviennent. Ils sont cinquante. Il y a douze cosaques. La lutte est inégale, mais qu'importe, les cavaliers russes n'ont pas l'habitude de tourner bride devant l'ennemi. Ils résistent aux Boches, à coups de lance, à coups de sabre.

Voilà huit cosaques étendus sur le sol,

dont Niezzenpurenko qui râle. Les quatre qui se battent sont couverts de blessures et perdent leur sang. L'infirmière, à côté d'eux, reste debout, hagarde. Et les uhlands poussant des cris de victoires, emmènent les quatre cosaques et la femme prisonniers.

Après une longue marche les cinq prisonniers sont enfermés dans une maison abandonnée et placés sous la garde de dix uhlands. La malheureuse infirmière a froid et faim, et ses compagnons ne pensant plus à leur blessures, songent à elle et méditent un plan d'évasion. Ils tiennent un petit conseil. Le plan est décidé.

Le plus jeune des cosaques frappe à la porte de sa geôle.

— Que voulez-vous ?

— La jeune dame qui est avec nous se meurt.

— Tant pis.

— Donnez-nous de l'eau.

La porte s'ouvre. Deux sentinelles passent leur tête par l'embrasure. Malheur à elles. Un cosaque les empoigne par le cou et avant qu'ils aient pu pousser un cri les deux Allemands sont mis hors de nuire, quasi étranglés.

Les sentinelles avaient des armes. Les cosaques les prennent. Et tandis qu'un d'entre eux porte dans ses bras l'infirmière, les autres en un tour de main se sont débarrassés des gardiens somnolents. Et la petite troupe se retire, en bon ordre, et à force de ruses et de patience, regagne Lodz.

C'est là que l'infirmière fit ce récit aux journaux russes qui l'ont reproduit.

— o —

Miss Ellen Chapman prétend posséder le plus petit chien connu. L'animal, quoique âgé d'environ deux ans, ne pèse que deux livres et demie.

L'ESPIONNAGE

Ingénieux procédés.—Quelques faits authentiques Les risques du métier

Quand le conflit européen a éclaté, l'Allemagne escomptait une victoire certaine pour deux raisons : elle avait confiance en son armement formidable, et elle était admirablement renseignée sur la force de ses adversaires par un merveilleux système d'espionnage.

L'Allemagne avait enserré le monde entier, mais principalement les nations voisines dans un réseau savamment combiné et entretenu d'agents qui la renseignaient heure par heure, minute par minute.

En toute justice, on ne saurait en faire grief à l'Allemagne ; elle jouait au plus fin, c'était aux autres de se méfier et d'en faire autant qu'elle ; ce que, d'ailleurs, ils ne négligeaient pas du tout de faire.

Chaque nation entretient un peu partout des agents secrets qu'elle paie parfois très cher jusqu'au jour où ils sont découverts et "coffrés" par le pays qu'ils espionnent.

La France, aussi bien que l'Allemagne avait eu ses espions et ceux-ci se sont comportés souvent de manière admirable. En voici un superbe exemple :

Un officier français qui habitait Nancy, reçoit un jour l'ordre d'aller examiner certains travaux en cours dans une forteresse des bords du Rhin. Il quitte sa femme et sa petite fille malade. Il gagne la

Suisse, puis l'Allemagne. Muni de bons papiers et parlant admirablement la langue allemande, il remarque aux abords de cette forteresse une grosse usine.

Il parvient à se faire embaucher, vit pendant onze mois avec les ouvriers, partage leurs repas et leurs distractions, accomplit strictement une besogne grossière, sans communication aucune avec les siens. Pendant onze mois, il n'essaie même pas d'approcher de la forteresse. Et puis, peu à peu, il se renseigne, observe, prend des notes, accomplit sa mission.

Un jour, le patron de l'usine le fait appeler, ferme à clef la porte du bureau, pose un revolver sur la table et, le regardant fixement, lui jette à la face :

—Vous êtes un fumiste. Vous ne vous appelez pas Hans Weber. Vous êtes officier français. Vous appartenez à tel corps. Vous êtes repéré, mon garçon.

—Moi, monsieur?... Je ne comprends pas. Voici mes papiers. Vous faites erreur.

—Ah! je fais erreur? Vous n'êtes pas le capitaine X...? Vous n'habitez pas Nancy? Vous n'avez pas quitté la France à telle date, pour vous rendre d'abord à Bâle?

—Vous vous trompez, monsieur. Je m'appelle Hans Weber et je viens de Ha-

novre.

—Vous venez de Hanovre!... Fort bien... Et moi, capitaine X..., je vous annonce que votre petite fille que vous avez laissée malade à Nancy, est morte en janvier dernier, deux mois après votre départ...

L'officier français ne bronche pas, il supporte sans sourciller le regard de son patron.

—Une petite fille?... moi?... Je vous assure, monsieur, que je ne comprends pas... Je n'ai jamais eu de petite fille.

Alors le patron se lève, frappe sur l'épaule du capitaine, qui garde sa lourde allure d'ouvrier allemand, et, tirant de sa poche un étui à cigarettes, il lui dit à voix basse :

—Bravo! mon cher... Moi, je suis le colonel X... Je suis ici depuis quatre ans. Et, vous savez, votre petite fille va très bien...

Ce n'est pas avec une pareille force d'âme qu'opéraient en France et qu'opèrent encore les espions allemands. Leurs ruses étaient plus grossières et n'exigeaient pas de courage, mais ils constituaient une armée, une armée qui n'est pas encore anéantie.

L'espion allemand fait son métier sournoisement mais sans héroïsme à l'occasion; il n'agit que dans l'espoir d'une récompense matérielle et parce qu'il a été élevé ainsi; dès son plus jeune âge, on s'est efforcé d'en faire un dénonciateur.

La dénonciation est cultivée systématiquement dans chaque école allemande, dans chaque institution publique, dans les maisons privées, dans l'administration et dans l'armée elle est au comble de sa puissance.

Le gouvernement prussien lui a réservé une des plus hautes places dans la hiérarchie des vertus civiques. Les petits enfants

mêmes reçoivent en récompense les portraits de rois, de grands capitaines, de grands poètes, pour avoir dénoncé leurs propres camarades. Une recrue, à la caserne, reçoit deux marks et une bonne note de conduite quand elle est capable de prouver que son camarade a trinqué avec un socialiste civil, ou que son camarade cache sous son oreiller un missel polonais. C'est dans ces principes que furent élevées des générations entières.

Qui donc en Allemagne n'est pas espion? La marchande des Halles, Herr Professor qui, non content de cultiver la dénonciation, approfondit la sagesse de Kant, le monsieur titré du Jockey Club, le simple lampeur de bière de "Stebblerhall"—tous rivalisent à qui se distinguera le plus dans l'espionnage. Un conseiller intime se félicitait qu'on recevait dans un seul commissariat de police une moyenne de deux cents dénonciations par semaine.

Il y a quelque temps, un coiffeur de Berlin montra à un étranger un autre client embarbouillé de savon et lui chuchota :

—C'est un espion.

—Comment donc?

—Si fait, c'est un Russe, il parle très mal l'allemand. Hier, quand je racontais à un de mes clients qu'un cuirassé anglais venait d'être coulé, il a haussé les épaules et souri. Vous comprenez cela? Et à un tel chien on permet d'habiter Berlin! Mais cela ne durera pas. Je suis allé chez le commissaire et il sera arrêté dès ce soir.

Doux pays!

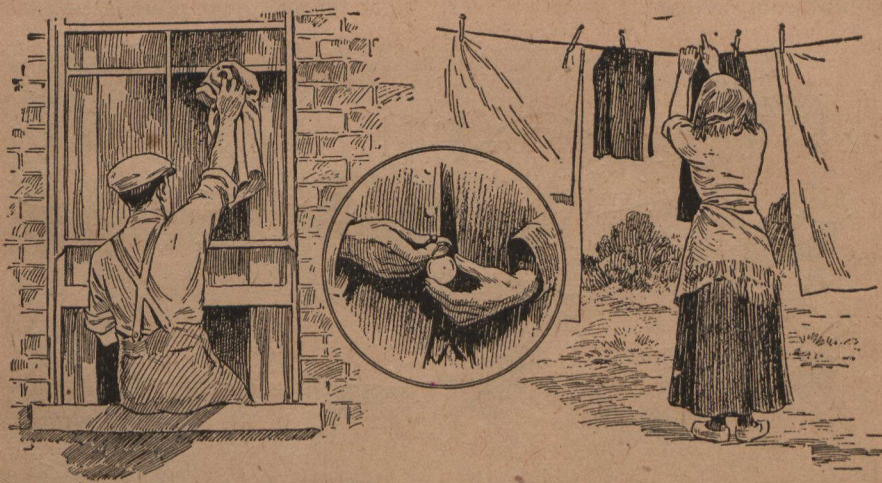
Autre fait qui s'est passé aux environs d'Amiens dans le nord de la France :

Au château d'Haugest, il y avait une institutrice allemande. Cette excellente Gretchen, qui ne sortait jamais n'avait

d'autre souci que d'instruire les enfants qu'on lui avait confiés. Elle n'entretenait de relations qu'avec un vieux jardinier de soixante-quinze ans nommé Alexandre. On la voyait souvent s'asseoir à côté de lui et tenir une conversation qui durait plusieurs heures; mais, comme elle avait vingt-cinq ans et lui soixante-quinze, personne n'y trouvait matière à calomnie. Au contraire, cette condescendance de sa part tournait à son avantage. Oh! la brave fille.

détruit, invitez vos administrés à ouvrir toutes grandes les portes de leurs maisons, écuries et étables. Vous me reconnaissez, n'est-ce pas? et c'est un conseil d'ami que je vous donne."

Puis ensuite il alla droit au château et sur un ton impératif ordonna aux garçons de ferme effarés d'harnacher immédiatement Plutus, Margot, Brindejone, etc., et de les conduire à un endroit désigné. "Quant à Titan, dit-il, c'est mon favori, je le garde pour moi, et n'oubliez



L'occupation la plus simple est parfois une manière de correspondre employée par les espions. Les signaux avec le boîtier brillant d'une montre sont d'un usage fréquent.

Or, à la déclaration de guerre, l'homme à la voiturette, l'institutrice et le régisseur disparurent comme par enchantement, et lorsqu'au 1er septembre dernier, les escadrons de uhlands envahirent la contrée, savez-vous par qui ils étaient conduits? Tout simplement par cet excellent Alexandre, rajeuni comme par miracle et revêtu d'un brillant uniforme d'officier prussien.

M. Alexandre vint droit chez le maire du village et lui tint ce doux langage : "Si vous ne voulez pas que tout ici soit

pas de mettre en sacs tout le grain de la récolte 1913. Il nous fait besoin." Le bon marchand était arrivé.

Ainsi fut fait. Le lendemain, le chemin de fer emportait vers l'Allemagne les meilleurs chevaux de l'écurie et le grain si prudemment réservé par l'honnête régisseur. Comme tout était prévu!

Un journaliste parisien certifie, à ce sujet, les faits édifiants ci-après qu'on va lire.

J'ai eu, dit-il, l'occasion, par deux fois, de voir de près des incidents d'espionna-

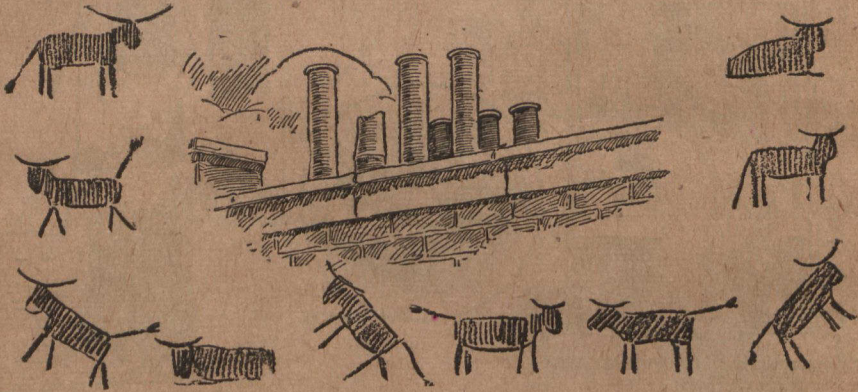
ge.

J'allais à bicyclette dans la direction de Sompuis. Les troupes se battaient de ce côté. Sur la route, c'était un va-et-vient continuel de cyclistes civils. On donne l'ordre de les arrêter et de vérifier leurs papiers. Passe un groupe de trois jeunes gens, dont l'un continue à filer au lieu de s'arrêter. Un gendarme m'ordonne d'intervenir et de barrer la route au fuyard. Arrêté et fouillé, il ne fut trouvé porteur d'aucune pièce d'identité. Un officier de l'état-major de la division prescrivit qu'on le déshabillât complètement.

habitation était voisine et il était sympathique aux blessés qu'il aidait parfois à panser.

Consciemment ou inconsciemment, cet homme fut un jour surpris en conversation avec une bande d'individus suspects qui, depuis, ont été arrêtés et mis en lieu sûr.

Si l'enquête n'a pas démontré la participation directe du "vieux brave homme" dans cette affaire d'espionnage, elle a établi tout au moins que ces individus connaissent à merveille les relations qu'il est utile de se créer pour atteindre une fin



Quelques signes employés par les espions; boeufs dessinés sur les murs et tuyaux de cheminée disposés suivant un code de langage secret.

Sous sa chemise, à même la peau, on découvre une carte où les positions de certaines de nos batteries étaient soulignées.

Le lendemain, on apprit que ce misérable avait, pendant deux ans, travaillé chez un fermier du pays.

Un autre singulier personnage fréquentait assidûment une ambulance. En apparence, vieux brave homme à la démarche lente, aux gestes réservés, il venait s'entretenir avec les blessés. Il était serviable et procurait quelques douceurs aux malades. On le saluait dans la ligne, car son

misérable.

Eux aussi étaient friands de nouvelles sur notre artillerie.

L'ennemi qui redoute avec juste raison notre 75 avait mis à un chiffre élevé le prix de la trahison.

Le coup de l'horloge a été couramment pratiqué au début de la campagne. Il est maintenant éventé.

Voici en quoi il consiste :

Les Allemands ont un complice dans un

village qui leur signale la défectuosité de leur tir et les changements à faire en arrêtant les aiguilles sur une position du cadran convenue à l'avance.

Les horloges, placées en général au sommet d'un édifice sont visibles de loin avec de bonnes lunettes.

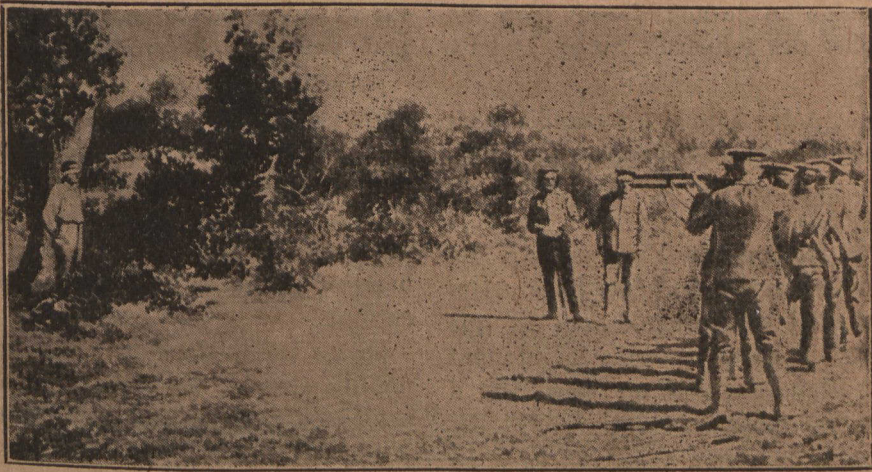
Il y a eu également les dessins faits sur les murs et comportant des significations diverses; par exemple, un boeuf debout ou couché ou bien orienté dans une certaine direction signifiait, suivant un code secret, la marche ou la position des trou-

re télégraphique.

Voici un autre fait que raconte un vieux médecin dont la ville a été démolie par les obus ennemis.

Lorsque les Allemands ont bombardé la ville pour la première fois, ils ont visité le beffroi. Quand il n'est plus rien resté du beffroi, ils ont pris ma maison pour cible. C'était une belle maison: elle avait quatre étages.

Je serais resté sous les morceaux, avec ma famille, si le patron de l'estaminet situé en face n'avait pas été un si brave



Le métier d'espion n'est pas rose en temps de guerre; celui qui se fait prendre est sûr de ne pas mourir de vieillesse. Douze balles dans la peau, c'est ce qui l'attend.

françaises. De fausses cheminées placées sur les toits renseignaient également par leur nombre et leur disposition.

Quelquefois l'espion correspondait au moyen de gestes convenus d'avance tout en ayant l'air de faire le travail le plus inoffensif comme celui de laver des vitres ou d'étendre du linge. Une montre servait très bien également pour transmettre des signaux en faisant réfléchir la lumière du soleil sur le boîtier à intervalles connus formant un véritable alphabet du gen-

homme et un patriote; avant la guerre, il faisait tout ce qu'il pouvait pour attirer les soldats français dans son établissement. Depuis le début de la guerre, il mettait partout des étiquettes tricolores: "Maison française".

Ce fut lui qui me recueillit dans sa cave avec ma fille et mes petits-enfants. Aujourd'hui, sachant ce que je sais, je me demande à quel mobile il a obéi. Je l'avais soigné l'hiver précédent. C'est peut-être ça...

La cave de ce cabaretier était construite en ciment armé. Dès l'entrée, je m'étonnai de voir une cave si bien fortifiée. Mon hôte me répondit tranquillement: "C'est à cause des bouchons qui sautent." Je supposai qu'il se moquait de moi.

Nous vécûmes douze jours dans cette cave, qui était d'ailleurs admirablement approvisionnée en vivres de toute sorte. On faisait la cuisine dans une lessiveuse, dont le tuyau prenait l'air au dehors. Une seule chose manquait: la boisson. C'est étonnant dans une cave. Mais le patron, si hospitalier par ailleurs, se mettait en colère lorsqu'un de nous faisait mine de s'approcher des tonneaux rangés le long des murs.

Un jour, notre hôte tira tranquillement sa montre et nous annonça que dans vingt minutes exactement le bombardement prendrait fin.

Il ne se trompa pas d'une minute. La pluie d'obus s'arrêta à l'heure fixée. Alors cet homme si bien renseigné nous dit que nous pouvions sortir, puisque maintenant il faisait beau temps, et que d'ailleurs il attendait une visite.

Mais la visite arriva avant que nous ne fussions sortis. La visite, c'était un officier prussien, suivi de six artilleurs.

L'officier prussien entra comme chez lui, et salua familièrement d'un signe de tête notre cabaretier.

—Da?... dit l'officier.

—Ya..., répondit le cabaretier.

—So..., conclut l'officier.

Sur quoi, les six artilleurs se dirigèrent vers la rangée des tonneaux. Je pensai d'abord qu'ils avaient soif. Mais tranquillement ils se mirent à déménager les obus allemands situés à l'intérieur et dont notre hôte s'était constitué le dépositaire...

—Trois semaines plus tard, continua le

vieux médecin, ayant mis ma famille en sûreté, je revins dans la ville que nos troupes avaient reprise. L'estaminet était plein de soldats français. J'entrai et je demandai si c'était toujours le même patron.

—Il s'est retiré des affaires, me répondit évasivement le garçon.

Mais j'ai entendu dire, par la suite, qu'un commerçant du quartier, convaincu de relations amicales avec l'ennemi, avait été discrètement fusillé.

En un mot l'ingéniosité des espions fait oeuvre de tout... jusqu'au jour où, pincé sur le fait et convaincu du rôle qu'il a joué, l'espion paie son métier de sa vie.

En temps de paix la condamnation d'un espion se chiffre par un nombre respectable d'années de prison mais en temps de guerre c'est plus vivement fait: la cour martiale prononce la peine capitale et quelques instants plus tard, l'espion, yeux bandés, est mis en face du peloton d'exécution.

Douze balles dans la peau l'envoient, par les chemins les plus rapides, espionner à son aise dans un autre monde d'où il ne reviendra pas.

— o —

Les églises et les temples sont extrêmement multipliés aux Etats-Unis, surtout si l'on songe que la population énorme sans doute du pays est répartie sur un territoire formidable. Rien qu'à compter les églises proprement dites, et sans tenir compte des petites chapelles publiques ou privées, on arrive à un total de 193,000 bâtiments, églises ou temples; et telle ville comme Albany compte 77 de ces bâtiments pour une centaine de mille d'habitants; la petite agglomération de Pittsford, pour 425 habitants seulement, n'a pas moins de 5 églises.

LES TELEPHONES MILITAIRES ALLEMANDS

La transmission des ordres en temps de guerre est une question aussi importante que celle du ravitaillement, aussi les installations de téléphones sont-elles aujourd'hui très nombreuses dans des pays où elles étaient complètement ignorées il y a quelque temps.

Ces installations ne sont, il est vrai, que temporaires et à peine sont-elles établies que les adversaires cherchent à les détruire, ou, mieux encore, à en profiter pour leur propre usage.

Parmi les appareils téléphoniques en usage dans l'armée allemande, nous devons

noter trois systèmes: l'un pour la communication entre les patrouilles et le quartier général, l'autre pour les troupes desservant les communications par voie ferrée, et le troisième enfin destiné au corps des signaleurs de l'armée.

Alors que la radiotélégraphie peut être de grande valeur pour les communications à longue distance, le téléphone est indispensable dans les communications rapprochées, là où un minimum de temps et un maximum de netteté deviennent nécessaires.

Les appareils en usage dans l'armée allemande sont au

nombre de quatre. Le premier consiste en un appareil vibratoire à haute fréquence, usité pour les signaux d'appel et pour les communications par l'alphabet morse.

Cet appareil est employé par les patrouilles, le corps des signaleurs et par l'artillerie de campagne.

Le second type en usage, à bobine magnéto, est employé par les troupes dites de chemins de fer.

Le troisième est

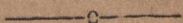


Installation par les Allemands, d'un téléphone portatif.

une combinaison des deux appareils précédents et est employé entre les corps d'armées.

Le quatrième appareil est un téléphone genre mégaphone. Le vibreur à haute fréquence est disposé de telle façon qu'il peut être relié aux lignes télégraphiques sans empêcher les autres communications. Chaque station possède l'énergie électrique nécessaire, ainsi qu'une suffisante longueur de câble. Dans le système de l'appareil plus léger et portatif, il y a un rouleau de fil isolé, transportable par les hommes de l'équipe, alors que, pour les appareils à longue distance, les rouleaux de fil sont transportés sur automobiles.

Si l'on désire établir une station permanente, l'on installe des lignes à fils de cuivre.



A QUI PROFITERA LA GUERRE ?



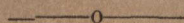
Si l'Europe continuait à être un camp armé "parce que la victoire des alliés n'aurait pas été décisive" quels que fussent les changements dans la carte, il n'en résulterait pas un changement radical de nature économique ; le fardeau militaire serait autant ou plus lourd encore pour l'univers. Il y aurait un taux d'intérêt plus haut et de moindres économies.

Durant la dernière année de paix, les grandes nations ont dépensé, pour les chapitres militaires, l'énorme somme de "10 milliards de francs." Imaginez ce qu'il arriverait si la plus grande partie de cette somme, au lieu d'être appliquée à la destruction, servait à développer les ressources naturelles du globe : abondance du capital, taux d'intérêt peu élevé et sans doute baisse de prix de la vie.

Ajoutez à cela les millions d'hommes qui composent les armées actuelles sur le pied de paix, servant désormais à accroître la production : l'Europe ne serait pas longue à réparer ses plaies et le monde entier bénéficierait de sa prospérité par les placements qui seraient faits dans les contrées jeunes, encore dénuées de capitaux.

C'est donc l'univers qui profiterait de la guerre, autant que les alliés, s'ils sont vainqueurs : le monde est intéressé à leur victoire autant qu'eux-mêmes, puisqu'il est clair que, si l'Allemagne l'emportait, l'Allemagne prussienne de fer et de sang fondée par Bismark en 1863, nul ne suppose qu'il lui agréerait d'abandonner l'épée avec laquelle elle aurait conquis la domination et, si l'Allemagne gardait son armée et sa marine sur un pied égal ou supérieur, les nations voisines ne pourraient adopter une autre méthode...

..Le désarmement sera la solution la plus longue et la plus coûteuse à obtenir. Mais de quelque prix qu'on le paye, comme sans lui toute victoire serait une duperie, les générations à venir ne trouveront pas qu'il ait jamais été payé trop cher...



On estime que le travail et les matériaux employés à la construction du grand mur de Chine auraient été suffisants pour construire une ligne de chemin de fer qui ferait quatre fois le tour du monde. Ce mur colossal fut, dans l'idée du souverain qui en ordonna l'édification, un rempart pour empêcher l'envahissement de la Chine par les barbares avoisinants. Mais même à l'époque actuelle, les "barbares" sont en nombre au long de cette frontière et celui qui pourrait faire le tour de la Chine en suivant le mur de bout en bout sans être inquiété, accomplirait un exploit sans précédent.

LE TRAVAIL ET L'ARGENT

Faut-il payer les ouvriers à l'heure ou aux pièces?

Voici une question bien souvent discutée et sujette à mille controverses.

Tel employeur dont c'est le métier de fabriquer des objets artistiques ou des instruments de précision, bref, de réclamer de ses ouvriers une très grande attention, un travail soigné, vous dira qu'il n'aurait aucun intérêt à payer ses hommes aux pièces (à la "job" comme on dit fréquemment).

Il s'entourera donc, pour n'avoir aucun déboire dans son industrie, d'un personnel sérieux, éprouvé, aimant son métier, comme les artisans de jadis, qui l'exerçaient passionnément, ainsi qu'un art. Et il paiera ses ouvriers à l'heure, ou à la journée, ou au mois.

Cet autre qui, au contraire, fait des objets courants, en série, utilise les machines-outils modernes, faisant tomber en une seule journée des milliers de pièces

détachées, toutes pareilles, que d'autres ouvriers assembleront, vous dira que son avantage—et celui des bons ouvriers—est de rémunérer son personnel à la pièce.

—Car, ajoutera-t-il, j'aurais trop de déboires si je les salariais de façon différente.

Les hommes, tous les hommes, dont le métier est tel qu'il ne peut point passionner qui l'exerce, n'ont qu'un intérêt à travailler : gagner de l'argent.

Comme il ne saurait être question de faire promener derrière les établis, et cela du matin au soir, des surveillants, de courber des hommes libres sous une discipline humiliante qui ressemblerait à de l'esclavage, j'estime que le paiement aux pièces est beaucoup plus rationnel.

Notez, au demeurant, que ce système présente l'inappréciable avantage de laisser à l'ouvrier une liberté presque totale.

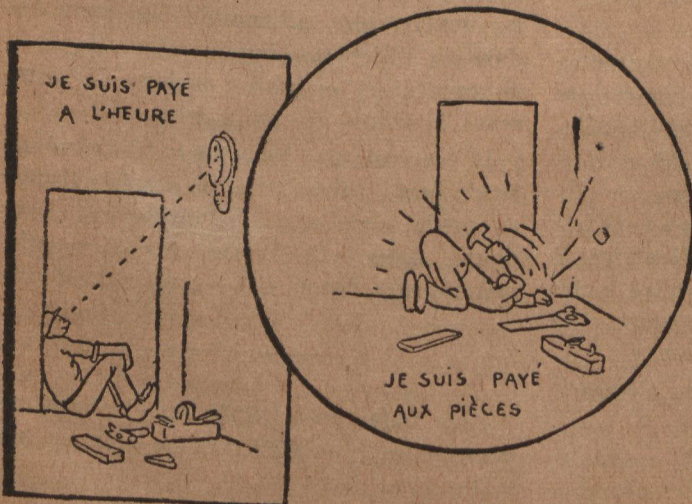
A-t-il envie, aujourd'hui de gagner beaucoup d'argent? Voyez comme il se

précipite sur ses outils. Tout ronfle, tout fume autour de lui. C'est un spectacle magnifique que celui offert par cet homme dont l'effort, en fin de journée, se convertira en argent.

Est-il, au contraire, dans un de ces jours où l'on n'a pas grand courage? Il peut flâner ou même aller à la pêche sans que son patron ait rien à lui dire.

Et cette liberté a bien son prix.

Done, vous le voyez, les



deux systèmes ont du bon; il suffit de les appliquer rationnellement l'un et l'autre.

Il y a bien un troisième système qui consiste à gagner de l'argent tout en ne faisant rien mais il n'est guère en vigueur que dans certaines administrations. Quant au quatrième système qui consiste à être payé pour faire des blagues, il n'est pas à la portée de tout le monde: il faut pour le moins être agent politique ou député.

— o —

LE POIDS DE MADAME

Il y avait à X..., en Alsace, un garde général allemand (Forstmeister). Quand, à l'approche des troupes françaises, les fonctionnaires impériaux de la petite ville se hâtèrent de décamper, il fit comme les autres, et lui qui connaissait si bien les sentiers de la montagne (ce forestier laissait même son nom à un petit col des Vosges environnantes), il témoigna, ce jour-là, une préférence marquée pour le chemin de la plaine qui va du côté du Rhin.

On eut l'occasion, depuis, de visiter sa maison; elle était meublée et aménagée avec le goût habituel à ces braves Allemands: chaque table ou guéridon s'ornait d'une sorte d'affreuse nappe au crochet — oeuvre de madame — et tout objet portait son inscription indicatrice, il n'y avait pas moyen de confondre le lavabo avec la serviette, ni les coussins du divan avec le casier à journaux.

Bref, c'était un intérieur bien allemand et très "heimlich."

Aux murs de la "wohnstube" — chambre à demeurer — brillaient les chromos

classiques et, bien en valeur, un petit cadre, contenant une manière de notice imprimée. Ah! que devait être précieux ce diplôme en miniature, pour avoir mérité, s'il vous plaît, la place d'honneur, entre l'image du Christ et un portrait de Bismarck!

On parcourut avec curiosité ce texte germanique évidemment important. On eut la surprise de ne déchiffrer qu'une attestation de pesage dont voici la traduction.

BALANCE MUNICIPALE DE BONN

(marchandises et personnes)

Sur la demande de... Pour Mr... A été pesée :

Madame la garde générale (ici le nom)
Poids brut: 160 livres — Coût: 10 pfennigs
Bonn, le 8 juin 1907.

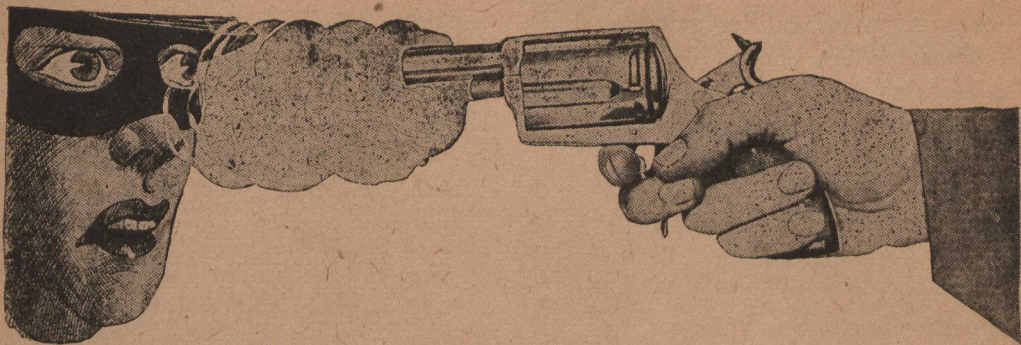
Le maître le balance : (signature illisible.)

Voilà le document patriarcal que la famille gardait avec tant de piété! Toute la sentimentalité allemande se retrouve dans ce fétichisme ingénu et comique — si toutefois l'on peut parler de sentiment à propos de poids brut.

Il est vrai que Mme la garde générale tirait fierté, sans doute, de ses 160 livres: ce poids est réservé d'ordinaire, sans doute, dans la hiérarchie forestière allemande, aux femmes des sous-inspecteurs.

— o —

Aux Indes, vers 1835, un éléphant se vendait au plus \$225.00. Le prix en est maintenant de \$4,000.00.



UNE HISTOIRE DE BRIGANDS

Si Messieurs les apaches profitent de toutes les inventions modernes pour perfectionner leur outillage, il est rassurant de penser que les moyens de défense se perfectionnent également. C'est ainsi que l'on fabrique aujourd'hui des pistolets d'un modèle tout spécial et qui permettent de maîtriser sans difficulté le cambrioleur le plus vigoureux.

Ces pistolets ne tirent pas une cartouche à balle mais à "gaz". L'explosion projetée à la face du bandit des vapeurs stupéfiantes qui le mettent dans l'impossibilité presque complète de respirer pendant une minute ou deux. C'est suffisant pour le ligotter fortement et le capturer sans aucun danger.

Certaines personnes estimeront peut-être que c'est avoir trop de ménagements pour des êtres qui, eux, n'ont pas tant de respect pour la vie de leurs victimes mais il ne faut pas oublier que la capture d'un dangereux malfaiteur est souvent préférable à sa mort immédiate car elle permet souvent l'arrestation de ses complices.

Une telle arme, si elle eût été connue à l'époque, eût sans doute bien vite eu raison de la fameuse bande des "chauf-

feurs' qui, jadis, ravagea toute une région de la France.

Depuis la fin du Directoire jusqu'aux premiers temps de la Restauration, la Terreur persista dans la région riche en belles cultures qu'on appelait jadis le Santerre et qui s'étend de Montdidier à Péronne et d'Amiens à Beauvais.

Durant ces vingt années, des bandes de mystérieux et insaisissables brigands ravageaient les campagnes, brûlaient les fermes, assassinaient les passants attardés sur les routes, pillaient les habitations isolées; pas une semaine ne se passait sans qu'on signalât dans la contrée un vol ou un crime.

Chacun se barricadait dans sa maison; les paysans se couchaient tout habillés et ne sortaient plus qu'en troupe; tout le pays vivait dans le cauchemar des "hommes noirs", arrivant on ne sait d'où, enfonçant les portes à coups de bûches, surgissant de l'ombre, le visage barbouillé de suie, tenant à la main de longs couteaux ou des socs de charrue, raflant l'argent, le linge, les hardes, les provisions, et, pour peu qu'on fit mine de résistance égorgeant les femmes, assommant les

hommes et incendiant les granges. Puis, ils disparaissaient comme ils étaient venus, certains de l'impunité, nul n'osant, par crainte de représailles, se mettre sous la protection des gendarmes.

Le comte d'Allonville, alors préfet de la Somme, fit part au ministre de l'intérieur de cette inextricable situation ; le ministre en parla au préfet de police, lequel confia la chose à Vidocq.

Vidocq, aventurier et forçat repent, ainsi que chacun sait, était, à cette époque, le chef d'une bande de policiers louches, recrutés par lui, qui rendait de grands services au gouvernement. Il estima l'affaire intéressante et déclara qu'il se chargeait de la mener à bonne fin, pourvu qu'on lui donnât "carte blanche".

Le soir même, il prenait la diligence d'Amiens ; puis, déguisé en colporteur, sous le nom de Frénot, il se dirigea vers le Santerre et établit son quartier général à "L'Hôtel du Cygne", dans le village de Rosières. On était au mois d'octobre 1819.

Tout le jour, le faux Frénot, sa balle au dos, va par les chemins, offrant sa marchandise, causant avec les paysans, surprenant des confidences, interrogeant, buvant, furetant, passant des nuits aux aguets dans les bois.

Au bout de deux mois, son enquête est terminée ; il sait que le chef des "hommes noirs" n'est autre qu'un certain Capelier, aubergiste à Rainecourt, homme brutal et fort comme un taureau, qui travaille pour le compte d'une horrible mégère, la veuve Guiraud, petite vieille de soixante-douze ans, usée, chafouine, au cou long, à la face ridée, connue dans tout le pays sous le sobriquet de la "Louve de Rainecourt".

Vidocq a vite fait de se lier avec l'au-

bergiste ; celui-ci a une fille et le colporteur s'en déclare amoureux ; il fait à la demoiselle une cour assidue, manifestant l'intention de l'épouser dès qu'il aura, par "un bon coup", gagné une somme suffisante à l'établissement d'un ménage.

Le père Capelier, dans l'espoir de caser sa fille, reçut le faux Frénot dans son association ; afin de le mettre à l'épreuve, il le chargea de trois vols avec escalade et effraction dont le colporteur s'acquitta, comme bien on pense, avec une maestria qui lui valut l'admiration de la bande. En quelques jours, il avait conquis l'affection de tous les compagnons, — une soixantaine de paysans que Capelier dirigeait comme une armée disciplinée ; — la "Louve", seule, gardait une méfiance de ce colporteur inconnu, devenu si rapidement un voleur émérite ; elle eût donné beaucoup pour s'en débarrasser ; mais Capelier la rassurait.

—Tais-toi, bête, disait-il, il est meilleur brigand que nous.

Et il fut, de ce jour, résolu que le futur gendre serait de toutes les grandes expéditions.

A Berny-en-Santerre vivait, dans une confortable maison, un vieillard de quatre-vingt-six ans, le père Dufay, ancien régisseur de la noble famille de Saint-Simon, qui avait possédé un château dans le pays. La maison Dufay était située au milieu du village ; un mur de 8 pieds de haut l'entourait ; le bonhomme vivait là, seul, passant ses journées à rédiger son testament, qu'il recommençait dès qu'il l'avait terminé...

C'est lui que Capelier avait désigné comme sa prochaine victime. Le madré colporteur, expédié en éclaireur, déclara, après deux jours d'absence, que le coup était sûr ; on le fixa au 25 février 1820,

qui était un vendredi.

Ce jour-là, à la tombée de la nuit, Dufay entendit frapper à la porte de sa maison; il alla l'ouvrir et se trouva en présence du maire du village, qu'accompagnait un officier de gendarmerie.

Celui-ci recommanda au vieillard stupéfait de ne s'étonner de rien, de ne pas jeter un cri, puis il tourna vers la cour et fit un signe: dix gendarmes, jusque-là dissimulés contre la muraille, se glissèrent silencieusement dans la chambre.

Le père Dufay tremblait de tous ses membres; il ne fut pas du tout rassuré en apprenant de l'officier qu'il allait être assassiné et pillé dans la nuit, et que les gendarmes étaient là pour s'emparer de ses meurtriers. Les soldats se dissimulèrent dans la maison; deux se placèrent au bûcher, par où devaient entrer les brigands, quatre furent cachés dans la cuisine, d'autres au grenier.

La difficulté fut de décider Dufay à se mettre au lit et à faire semblant de dormir, comme s'il n'était averti de rien. Il eût vivement souhaité qu'on mit à sa place une grosse bûche, roulée dans sa robe de chambre et coiffée de son bonnet de coton. Il prônait grandement les avantages de ce stratagème; mais les gendarmes avaient leur plan, et le pauvre homme, claquant des dents, fut obligé de se coucher, bien persuadé que son testament, si souvent modifié, était, cette fois, définitif. Le lieutenant de gendarmerie se dissimula, pistolet au poing, sous les rideaux de l'alcôve.

A onze heures et demie du soir, les brigands entouraient la maison Dufay; ils étaient six: le capitaine Capelier, le lieutenant Vitasse, cantonnier à Rainecourt, le "lieutenant-sorcier" Lemate, un paysan nommé Germain, la vieille Guiraud, la

"Louve", et le faux colporteur Frénot, qui, on se le rappelle, n'était autre que Vidocq.

Il n'a pas caché, depuis, qu'il était fort ému en sautant le mur de la maison, ignorant encore si l'avis envoyé par lui au juge de paix avait été pris au sérieux et si les gendarmes étaient à leur poste. Tout semblait endormi chez Dufay; on n'entendait aucun bruit, l'obscurité était complète.

Capelier alla frapper à l'une des croisées; rien ne bougea. Rassuré, il se dirigea vers le bûcher au hasard, ne se doutant pas que les soldats étaient là, retenant leur souffle. Même l'un d'eux avait le pied posé sur le rondin que saisit le brigand.

La porte est enfoncée; Capelier, la "Louve" et Vidocq se précipitent dans l'escalier, ouvrent la chambre à coucher où le père Dufay, pelotonné sous ses couvertures, grelotte de peur; un coup de pistolet, tiré par le lieutenant, arrête Capelier sur le seuil.

—Nous sommes vendus, crie-t-il.

Et, dans l'ombre, il fait feu, au jugé; en un instant, les gendarmes sortent de leurs cachettes, une bataille s'engage autour du lit du vieux régisseur.

—Tue! Tue! crie la "Louve", qui se défend avec acharnement.

Voyant tomber Capelier, percé d'un coup de baïonnette, elle s'élance hors de la maison, s'enfuit vers le fond du jardin, parvient à la muraille, et, en dépit de ses soixante-douze ans, se hisse sur la crête; mais un gendarme l'a suivie; il lui lance un coup de sabre; la mégère, tout en sang, fait effort, enjambe le mur, se laisse tomber de l'autre côté et disparaît dans la nuit.

Deux des brigands seulement restaient

aux mains des soldats, Vitasse et Capelier; tous deux étaient grièvement blessés; on les porta à la mairie.

La population du village, réveillée par la fusillade, se rua sur eux avec des cris de mort; personne, cette nuit-là, ne dormit à Berny-en-Santerre.

Durant toute la journée du lendemain, le village fut envahi par une foule de paysans venant s'assurer que les brigands étaient enfin capturés.

Vidocq triomphant se promenait devant la mairie, causant avec les autorités, surveillant l'arrivée des brigands, que la gendarmerie, sur ses indications, allait arrêter à leur domicile et qui le reconnais-

saient avec terreur. Il portait une grande houppelande à collet, chapeau haut de forme à larges bords, la culotte, les bottes, tel enfin que l'imagerie populaire l'avait tant de fois représenté. A la fenêtre de la maison commune, Capelier, blême de rage, tendait vers lui son poing crispé.

Il mourut de ses blessures, ainsi que Vitasse, avant le procès; la "Louve" et deux autres furent condamnés à mort, et, pour l'exécution, on dressa l'échafaud en plein champ, à la rencontre de quatre chemins, au coeur de ce pays que, pendant tant d'années, les brigands du Santerre avaient terrorisé.

— o —

Un Porte-Allumettes Simple et Pratique

Voulez-vous fabriquer, en quelques instants, un porte-allumettes très pratique? Ce n'est pas difficile.

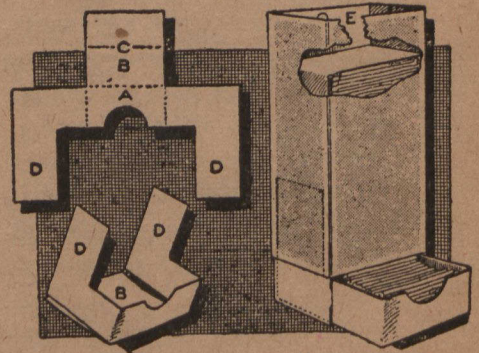
Prenez un morceau de carton ou de fer-blanc que vous découperez de la forme indiquée dans la partie gauche de notre gravure, la partie A (entre les lignes pointillées) étant de la largeur d'une boîte ordinaire d'allumettes à 5 cents.

Pliez ensuite de manière à former une sorte de boîte dont le fond (D) aura une dimension double de la hauteur de ladite boîte d'allumettes et ajustez le tout comme à droite de la gravure.

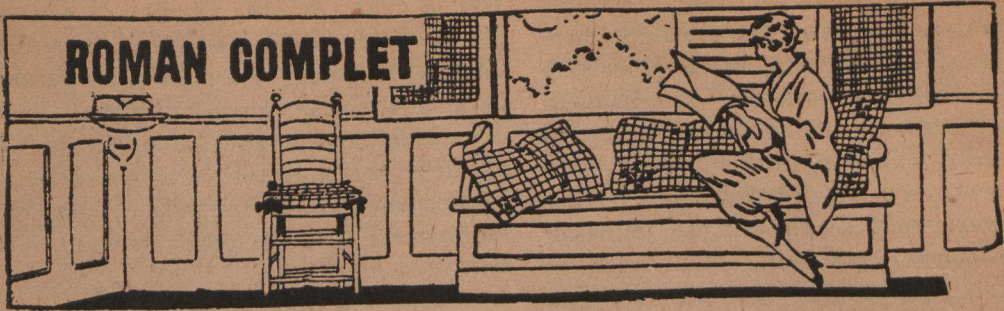
Vous obtenez ainsi un porte-allumettes qui se garnira lui-même au fur et à mesure des besoins, tant qu'il y aura des allumettes dans la boîte naturellement. Quand celle-ci sera vide, vous remettrez à une autre le fond de carton ou de tôle que

vous avez fait et qui peut servir presque indéfiniment.

Dans la partie E (gravure de droite) vous pouvez déposer les restes d'allumettes brûlées; c'est donc un appareil à dou-



ble effet que vous aurez construit au prix de très peu d'efforts et dont vous reconnaîtrez certainement la commodité à chaque instant.



AMOUR D'ENFANCE

Par Auguste FAURE.

Une détonation venait de retentir, en même temps, qu'une voix sonore jetait aux échos :

— Touché par Saint-Hubert ! mon vénéré patron ! Touché ! Tout beau, Roxane ! Tout beau, Actéon ! Cherchez mes bonnes bêtes... cherchez... Au retour...

Et les chiens dans une folle course, bondissaient, le museau au vent, disparaissaient, revenant, jappant de contentement. Roxane déposait entre les mains de son maître un superbe lièvre, la tête fracassée, le râble ensanglanté, les pattes raidies par la mort, que le chasseur, une flamme de plaisir au fond des prunelles faisait disparaître dans les profondeurs de son carnier.

C'était un cœur d'or que ce brave Roland de Vilaines. Il n'eut pas écrasé une coccinelle et se serait détourné de sa route, de peur de piétiner sur une paquerette des champs, mais quand un gibier à plumes ou à poil était à portée de sa carabine il faisait feu et, dame, presque toujours le coup portait.

S'il avait un excellent cœur, Roland de

Vilaines, était aussi, ce qui ne gâte rien, fort bien fait de sa personne, écuyer consommé, adroit à tous les exercices physiques, point naïf et point blasé sous ses dehors de gentilhomme campagnard. Sa terre des Charmettes en Touraine, lui rapportait, bon an mal an, vingt-cinq mille livres de rente ; aussi dans les bals était-il couvé par le regard prévoyant des mères ayant fille à marier, lesquelles mères se disaient : "Voilà un garçon sur qui il faudra avoir l'oeil". Malheureusement Roland n'apparaissait que rarement dans les fêtes et dans les soirées. Dès qu'il le pouvait, il fuyait loin, bien loin du tourbillon mondain, se plongeant complètement au sein de l'agreste nature forestière, se complaisant dans sa passion pour les hautes futaies de sa forêt, pour l'eau dormante de ses étangs, dans sa joie intense d'être seul et indépendant, emporté par le vent de sa libre fantaisie.

Avec délices en ce moment, le chasseur se plongeait dans les taillis tout parfumés de senteurs matinales. Cette fraîcheur, ce

calme sous les grands bouleaux à l'écorce d'argent, cette poésie des premières heures de la journée, cette rosée étincelante sur l'herbe, en goûtelettes de diamant, tout cela enveloppait la futaie d'une atmosphère délicieuse. Le soleil dorait d'un mélancolique reflet les premières feuilles d'automne, une source jaseuse jaillissait de la mousse, et là-haut, bien haut, en plein ciel, une alouette égrenait ses vocalises.

Ah ! sa bonne forêt ! Roland la connaissait dans ses moindres recoins. N'était-ce pas elle qui, du petit enfant d'autrefois, avait fait l'homme d'aujourd'hui, épanoui dans sa tranquille et calme maturité. Adolescent, Roland était devenu là d'une bravoure et d'une hardiesse de paladin.

La forêt c'était son domaine de prédilection il l'avait admirée sous tous ses aspects, et pourtant, il lui semblait qu'il ne l'avait jamais trouvée si belle, que dans le calme de cette matinée d'octobre.

Il marchait allègrement, tantôt suivant un capricieux sentier, tantôt se frayant un passage à travers les broussailles, admirant toujours sans s'en fatiguer, les rayons de soleil filtrant à travers le feuillage, écoutant toujours le gazouillement des merles et des fauvettes, le sifflement des grives, le murmure de la source courant en filet d'argent vers le lac. Il marchait, inlassable, l'oeil en éveil, guettant quelque nouvelle bonne fortune cynégétique.

Soudain, il eut un arrêt :

— Une compagnie de perdreaux... rou ! rou !... comme ils détalent, ces brigands-là !

Les perdreaux étaient à l'abri du plomb du chasseur : impossible de tirer à pareille distance. Roland franchit un fossé, et pénétra au coeur de la taille ; ses chiens battaient de nouveau les grandes herbes.

Tout à coup, Actéon, s'arrêta, le cou replié, la patte haute ; ses yeux expressifs semblaient appeler son maître. Ce dernier fit quelques pas ; au même instant, bondissant hors de son gîte, un superbe garenne, déboula, montrant sa croupe grise et filant comme une flèche, puis il roula dans les fougères, foudroyé par la balle du chasseur.

— Bravo, fit Roland.

Tout heureux de son nouvel exploit, M. de Vilaines songea à réparer ses forces par un repas sommaire : une croûte de pain, un morceau de saucisson, le tout arrosé d'un verre de Beaujolais. Il s'assit au pied d'un hêtre, et suspendit son fusil à une branche. Il avait, comme Don César de Bazan, la tête à l'ombre, les pieds au soleil, et le grand silence autour de lui ; Roxane et Actéon lui tenaient société et happaient, à qui mieux mieux, les morceaux de pain que le maître leur lançait à la volée.

Qu'il était donc heureux dans cette solitude absolue, solitude dans laquelle la vie se manifestait sous toutes ses formes. Les feuillages offraient une admirable variété de tons, le serpolet poussait dans la bonne glèbe de France ; tels des soldats perdant leur sang par une blessure, les pins géants laissaient couler leur résine sous le soleil. Dans l'air retentissait une suite de roulades argentines, quelque chose comme le gazouillement d'une fauvette.

Roland écoutait.

Pourtant ce chant frais, aérien et perlé, n'était point celui de la fauvette.

Tout à coup un bruit de branches qu'on écartait, un froissement d'étoffes vinrent surprendre la rêverie du chasseur qui, levant les yeux aperçut devant lui la plus gracieuse des apparitions : une jeune fille blonde comme les blés, aux prunelles cou-

leur de myosotis, qui murmurait :

— Oh ! pardon, monsieur de Vilaines. Je ne pensais pas que vous étiez là...

Roland eut un affectueux sourire :

— Je vous effraie donc bien Suzanne.

Elle avait repris son assurance, et d'un accent plein de sincérité.

— Vous ne m'effrayez pas, au contraire, mais je chantais de si étrange sorte.

Et, pensant sans doute à ses vocalises échevelées, se déroulant sans retenue ni mesure, elle eut un rire sonore et éclatant :

— Que voulez-vous, la nature, les branches vertes, le soleil, tout cela me donnait envie de chanter à ma façon.

Roland s'était levé et adossé contre un hêtre, regardait avec admiration sa jeune amie.

— Elle est charmante, votre façon de chanter, Suzanne ! vous chantez comme les passereaux du ciel !

L'adorable figure de Suzanne resplendissait. Il était facile de lire dans ses grands yeux, profonds comme un lac, un mélange exquis de joie et de timidité, Roland de Vilaines était, pour la jeune fille, un ami qu'elle avait toujours connu et apprécié. Le père de Suzanne, Jacques Laferrière, un romancier jadis renommé, habitait un cottage rustique, proche des Charmettes. Suzanne était née et avait grandi là, et il ne se passait guère de jour, sans que Roland de Vilaines vint causer avec le vieux romancier.

Suzanne était délicieuse à contempler ; sans être une beauté accomplie, elle possédait au plus haut degré, cette chose indéfinissable : le charme. On lisait dans ses prunelles, une douceur infinie, et elle avait dans le cœur, tout ce qu'il y a de meilleur dans la femme ; courage, dévouement et gaieté. Elle ignorait, la pauvrette, toutes les ruses féminines, tous les artifices d'une coquetterie fin-de-siècle, vivant droi-

te et franche dans cette belle forêt dont elle aimait, comme Roland, les sentiers ombreux et les futaies verdoyantes.

— Et peut-on vous demander où vous alliez comme cela ? interrogea Roland.

— Oh ! oh ! nous sommes bien curieux, ce matin, monsieur de Vilaines. Vous demandez où je vais. Ne voyez-vous pas que j'ai mon nécessaire de voyage.

Et elle montrait un panier d'osier, dans lequel une bouteille de vin couvoyait une petite marmite en fer-blanc remplie de bouillon.

Puis, pour expliquer comment elle se trouvait seule dans la forêt, à cette heure matinale :

— Ma vieille domestique, Nanette, s'est foulé le pied. Elle n'a pu venir avec moi, et la mère Lécuyer serait désolée, si elle ne recevait pas ma visite habituelle.

Alors Roland, d'une voix émue :

— Oui, Suzanne, vous avez raison, la mère Lécuyer serait désolée, si elle ne recevait pas votre visite habituelle... et vous ne voulez faire de peine à personne. Vous voulez marcher dans la vie avec le seul désir de faire des heureux autour de vous.

Ils cheminaient à présent, côte à côte. La mousse du sentier était douce à leurs pas, et au-dessus d'eux, les arceaux de feuillage montaient dans l'azur, tels des voûtes de cathédrales. Suzanne était un peu troublée par le grand silence flottant sur la campagne, silence troublé seulement par le gazouillement d'une source, chantant dans le gazon.

Ils longeaient maintenant tous deux une allée de peupliers mélancoliques. Au bout de cette allée apparaissait la chaumière de la mère Lécuyer. La vieille attendait sur le seuil, morne et accablée ; dès l'entrée de Suzanne, une joie immense apparut sur son visage :

— Bonjour ! bonjour ! maman Lécuyer ! Avez-vous passé une bonne nuit ?... Vous voyez qu'on ne vous oublie pas ! Monsieur Roland ! ayez donc l'obligeance d'allumer le feu et de faire chauffer le bouillon que vous trouverez dans mon panier.

Avec la meilleure grâce du monde, monsieur de Vilaines, s'agenouilla devant la cheminée, et bientôt les sarments pétillèrent, Suzanne disait à la mère Lécuyer :

— A présent, il faut que je vous embrasse !

Elle mit un baiser filial sur le front de la vieille puis se retournant :

— Monsieur Roland, le bouillon doit être chaud !

D'un pot de terre posé sur des sarments, montait une vapeur légère. Monsieur de Vilaines semblait prendre au sérieux son rôle de chef de cuisine. Dans la huche, il prit du pain qu'il tailla en lèches à peu près égales, et versa le bouillon. Véritablement, le potage était des plus appétissants.

Roland était ému, plus ému qu'il ne voulut le faire voir ; tout en mettant le feu aux sarments et en préparant la soupe de la mère Lécuyer il avait jeté à la dérobée, un regard sur sa jeune amie et jamais il n'avait vu la douce flamme de la pitié et de la charité illuminer pareillement une physionomie. Il sentait, chez Suzanne, un charme ignoré, une puissance de tendresse et de grâce dont elle-même ne se rendait pas compte. Quelle femme parfaite elle serait dans quelques années, et, avec quelle quiétude un homme, un mari, pourrait lui confier le soin de son bonheur domestique. Assurément elle serait aussi bonne mère que tendre épouse, celle qui savait avec tant de délicatesse, mettre un peu de joie au coeur des déshérités de la vie.

Suzanne souriait à la vieille femme :

— C'est égal, mère Lécuyer, cela doit vous étonner d'avoir pour chef de cuisine, le seigneur du pays, monsieur Roland de Vilaines.

Doucement, par cuillerées, elle faisait manger la vieille qui répétait :

— Merci, merci, que vous êtes bons tous deux ! Ah ! Dieu vous bénira sûrement.

Ils quittèrent la chaumière et reprirent le chemin de la forêt ; ils ne se parlaient pas mais un sentiment de bien-être les envahissait, dans cette forêt lumineuse.

Les rayons du soleil, se jouant capricieusement dans le feuillage jetaient sur l'ombre des futaies de grandes taches éclatantes. A la lisière le ruisseau coulait, brillant et limpide ; un coin du ciel se mirait dans son eau transparente.

— Comme c'est beau ! fit Suzanne.

Ils firent encore un bout de chemin ; pour passer le gué, Suzanne mit sa petite main qui tremblait un peu, dans la main du gentilhomme et, elle franchit le ruisseau, légère comme une mésange des bois.

Elle était parvenue à la maison de son père, une rustique habitation entourée d'une grille, avec perron à balustrade, stores de toile rayée et dont la façade disparaissait sous un tapis de chevrefeuilles, de glycines et de volubilis.

— Adieu, Suzanne, dit Roland... Adieu... ou plutôt à bientôt.

Elle souriait avec une douceur infinie, puis, poussant la grille, elle entra dans le jardin, longeant une allée sablée, non sans se retourner plusieurs fois, pour dire encore au revoir à son ami.

Quand elle disparut derrière un massif de verdure, Roland de Vilaines reprit le chemin des Charmettes.

C'était un seigneurial domaine, datant du Béarnais, que ce château des Charmettes. Ouverts à intervalles par de hautes grilles, les murs de la propriété laissaient

voir des corbeilles émaillées de fleurs, des parterres anciens, des orangers soigneusement alignés et taillés, mais la plus grande splendeur de cette résidence princière, c'était la forêt, giboyeuse à l'excès, et dont les futaies jouissaient d'une réputation incontestée, dans ce beau pays de Touraine.

Monsieur de Vilaines monta les marches du perron, et pénétra dans le vestibule. Les murs revêtus de chêne, étaient décorés d'armes, de trophées, de panoplies ; entre des ramures de dix-cors une étiquette signalait l'année et le jour où la bête avait été abattue par l'intrépide chasseur. Le salon était d'un aspect sombre, presque austère, orné de tapisseries anciennes, et de hauts fauteuils sculptés. Quelques toiles seulement, mais des toiles de maîtres.

Un portrait de Mme de Vilaines, la mère de Roland, la montrait en amazone, une casquette de chasse posée sur ses cheveux noirs. Madame de Vilaines, veuve à vingt-trois ans, n'avait pu se résigner à la monotonie du veuvage. Comme Roland, elle avait soif du grand air, d'espace, et témoignait un goût irrésistible pour les fougueuses chevauchées à travers bois.

À sept ans, Roland enfourchait un petit poney et trottait à côté de sa mère. À douze ans on lui avait mis une carabine en mains, et le teint hâlé par le soleil, il avait commencé à suivre les grandes chasses.

Madame de Vilaines avait assurément été fort belle ; elle était svelte, grande, élancée, et son visage frappé comme un camée antique était d'une grande pureté de lignes. Au moment où commence ce récit, c'était encore une femme d'une grande distinction.

— Hubert, ma mère est-elle rentrée ? demanda Roland à un domestique en livrée chamois.

— Madame de Vilaines visite le chenil et les écuries, répondit Hubert qui époussetait les tapisseries du salon.

Les écuries, construites avec tout le confortable possible et divisées en box somptueux, attestaient la préoccupation constante de la mère et du fils. Pour leurs chiens et leurs chevaux ils étaient toujours d'une folle prodigalité, et Roland possédait un chenil de premier ordre où rien ne manquait : chiens courants pour la chasse en forêt, chiens d'arrêt pour la chasse en plaine, braques, terriers, bassets, etc. Quant aux écuries, on venait par curiosité, les visiter de cinquante lieues à la ronde.

La traîne de sa robe d'amazone relevée sur son bras, Madame de Vilaines, en ce moment caressait ses préférés ; à l'approche de la châtelaine, les chevaux à la croupe soyeuse hennissaient de joie. À l'arrivée de Roxane et d'Actéon, elle se retourna et se mit à apaiser les chiens de son fils qui gambadaient follement. Puis tendant à Roland sa main aux doigts de laquelle brillaient des bagues étincelantes :

— Encore en retard, monsieur le chasseur. Allons, vite à table ! la cloche a sonné le déjeuner !

Roland offrit le bras à sa mère ; ils pénétrèrent dans la salle à manger. Là, tout luisait, tout brillait, depuis les lambris de chêne, frottés avec ardeur par les domestiques, jusqu'aux services d'orfèvrerie, étincelant sur les dressoirs.

Un déjeuner exquis était préparé ; d'un geste hautain, Madame de Vilaines intima au laquais qui, d'ordinaire, avait le soin de servir, l'ordre de se retirer.

Pour ce repas du matin, elle aimait souvent à rester seule avec son garçon, afin de pouvoir causer librement.

— Roland, fit-elle, la promenade en forêt n'a pas l'air d'avoir aiguisé ton bel

appétit... un peu de cette volaille !

Et lui, tout à coup :

— Excusez-moi, ma mère, il se passe en moi quelque chose d'extraordinaire. Je suis amoureux, fou.

Madame de Vilaines éclata de rire :

— Voilà une aventure qui ne brille pas par la nouveauté. Tous les jours, on voit des gaillands de ton âge, tomber amoureux. Une simple question, par exemple ! Vas-tu nous amener une héritière aux Charmettes. La meute coûte cher et les écuries aussi.

Roland était songeur. Par la pensée, il revivait sa promenade sous bois.

— Non, ma mère, celle qui m'a charmé laissera peut-être à désirer au point de vue de la dot. Mais ce matin, quand mes regards ont rencontré les siens, j'ai éprouvé un bonheur indicible.

Madame de Vilaines qui découpait un pâté de venaison, s'arrêta et la fourchette en l'air et l'oeil scrutateur :

— Par exemple ! serais-tu poète, sous ta rude écorce d'homme des bois. Tu as l'imagination preste, enfant ! Heureusement que l'enthousiasme est un feu d'artifice qui s'éteint vivement. Défie-toi de ton coeur, mon cher Roland !

Le jeune homme courba la tête :

— Pourquoi me reprocher d'écouter mon coeur, ma mère !

Vivement, Madame de Vilaines répondit :

— Ecouter ton coeur est une folie ! Sous des dehors brillants, sous des apparences trompeuses, notre situation est loin d'être florissante. Nous sommes à demi-ruinés, aux Charmettes, à cette heure.

Et, majestueusement, impérieusement :

— Qui donc aimes-tu, Roland ?

Il dit très bas :

— Suzanne Laferrière.

— Comment ! tu aimes cette fillette !

Tu aimes Suzanne Laferrière ?

Elle plissait avec dédain, sa lèvre hautaine :

— Il est impossible de te prendre au sérieux, mon ami ! Suzanne Laferrière, la fille de ce vieil écrivain dont personne ne lit plus les romans de cape et d'épée, de ce pauvre Jacques Laferrière qui a encore la candeur de charpentier en notre fin de siècle, des histoires peuplées de Capitaines Fracasse, de pages en pourpoints gris-perle, et de Mousquetaires à panaches. Sais-tu que ces billevesées ne rapportent plus un sou à l'auteur ! Pauvre diable, s'il peut donner à sa fille cent mille francs de dot, ce sera tout le bout du monde. Et je te demande, que ferons-nous avec cent mille francs.

Puis, subitement calmée :

— Nous recauserons de cela. L'affaire vaut la peine d'y réfléchir. Comme femme Suzanne est charmante, je te l'accorde ; c'est un bibelot en porcelaine de Saxe, un petit être joli, un peu trop timide, par exemple. L'aimer, c'est fort bien, mais l'épouser c'est autre chose, et cela m'a toujours paru excessif, de se condamner à la misère pour deux beaux yeux, fussent-ils d'un bleu céleste. Suzanne est une créature éthérée, mais il ne s'agit pas seulement de planer dans le ciel, il faut vivre en ce monde, et vois-tu, si tu me permettais de te guider, si tu voulais suivre mes conseils tu verrais quel mariage avantageux tu pourrais faire.

Et avec une caresse dans la voix :

— Je n'ai pour objectif que ton bonheur, Roland ! si tu savais comme je te suis dévouée.

Il secoua la tête, pensif, avec au milieu du front, une ride qui semblait dire que rien ne le ferait changer d'avis, puis il ajouta :

— Je vous en prie, ma mère, je vous en

prie... lisez donc un peu, vous aussi, au fond de ces yeux, d'un bleu céleste, au fond des yeux de Suzanne et vous y découvrirez un adorable cœur.

D'un couteau à manche de nacre elle donna un léger coup sur la main de son fils.

— Poète ! grand fou de poète !

Puis, se levant de table, et prenant le bras de son fils :

— Allons respirer l'air sous les maronniers du parc, et, accorde-moi une demi-heure d'attention ; tu verras que, comme le Basile du "Barbier de Séville", je possède, moi aussi, des arguments irrésistibles.

II

Suzanne entrait dans sa chambrette, une gaie chambre de jeune fille virginale, égayée par des oiseaux et des fleurs. On ne voyait là aucun de ces gentils bibelots qui, d'ordinaire, orment une chambre de jeune fille. C'est que Suzanne employait à autre chose l'argent que, de temps en temps, lui donnait son père. L'idée de quelque infortune à soulager l'obsédait continuellement, et la nuit elle ne dormait pas tranquille, en pensant que quelque malheureux pouvait être sans secours dans le voisinage.

Elle allait, venait, trottant par sa petite chambre qu'elle trouvait encore trop luxueuse à son goût ; pourtant, ce luxe ne coûtait pas grand'chose, car il consistait en bouquets de fleurs des champs, et en plantes vertes.

Elle enleva son chapeau et, dans un porte-bouquet de cristal, arrangea pittoresquement quelques fleurs des champs.

Elle pensait à Roland.

Qu'il avait été bon pour la mère Lécuyer !

Pendant quelques instants elle demeura rêveuse.

De la fenêtre, elle découvrait les allées ombreuses du parc des Charmettes ; la forêt à droite, puis, à gauche, la Loire, superbe, large, roulant son eau limpide avec une majestueuse lenteur.

Tout à coup, elle secoua sa tête rieuse.

— Allons, bon, fit-elle, voilà que je m'extasie devant ce paysage ! et Nanette qui ne peut vaquer aux soins du déjeuner.

Elle descendit en hâte, dans la cuisine dallée de mosaïques, aux murs tapissés de chaudrons étincelants. La vieille servante se rongait les sangs dans son fauteuil : sans doute, Mlle Suzanne oubliait sa promesse. Elle avait pourtant dit qu'elle s'occuperait du déjeuner.

— Eh bien ! Nanette, comment va cette foulure ?

Nanette répondit :

— Cela ne va guère, Mademoiselle ! Tout ce que j'ai pu faire, en me traînant clopin-cloplant, c'est d'allumer le feu.

— Pourquoi l'avoir allumé, ma bonne Nanette ! Je m'en serais chargée.

Tout en parlant elle mettait le couvert et rien n'était charmant comme de la voir toucher à tout, avec ses doigts fuselés, aller de la salle à manger à la cuisine, trottant menu, comme un oiseau qui sautille.

Quand deux couverts furent préparés sur la table, elle s'élança dans le jardin et joyeusement elle appela :

— Père ! Père !

A petits pas, le vieux romancier Jacques Laferrrière se dirigeait vers la salle à manger. Un immense yokohama le préservait des rayons du soleil. Il avait une physionomie ouverte et souriante, à laquelle ses beaux cheveux blancs donnaient un cachet patriarcal.

A l'aube, en été il fallait le voir dans les allées de son jardin, sarclant, arrosant,

taillant, émondant, greffant, heureux au milieu de ses fleurs et de ses arbrisseaux. Parfois, il s'arrêtait, et prenant un peu de repos, restait immobile et songeur écoutant le chant d'un oiseau dans la ramure.

Toute la vie de cet homme se partageait entre le jardinage et la littérature, car il écrivait ses mémoires ; il passait son temps à attendre l'éclosion d'une nouvelle variété de tulipes, et à ramasser les bribes de ses souvenirs dramatiques. Laferrière avait eu autrefois une vogue énorme, et son nom avait longtemps fait bonne figure dans le mouvement artistique, contemporain. D'un de ses romans, le "Roi des Ribauds" il avait tiré un drame qui, à une certaine époque avait fait le tour du monde.

Tout à coup, selon une expression qu'il affectionnait, Jacques Laferrière avait brisé sa plume. Une grande, une épouvantable douleur était venue tarir chez lui la source de l'inspiration littéraire : la mort de sa femme, une cantatrice de grand talent. Son idole disparue à quoi bon vouloir écrire une œuvre nouvelle, puisque l'ange du foyer ne serait plus là pour y applaudir. Laferrière n'était pas de ceux qui battent la grosse caisse autour de leur douleur, et qui, en racontant au public l'histoire de leurs anciennes larmes, se dispensent d'en verser de nouvelles.

Des jours, des mois, des années, s'étaient écoulés et le temps, ce fossoyeur tenace, avait fini par avoir raison de cet immense désespoir. D'ailleurs Laferrière n'avait-il pas, nouvelle incarnation de l'aimée disparue, sa petite Suzanne. Il fallait bien garder un sourire à l'enfant balbutiant au seuil de l'existence et le charme de la blonde fillette, avait atténué et voilé peu à peu, les souvenirs endormis dans le passé. Le romancier et sa fille étaient attablés

Suzanne remplissait le verre de son père, et servait à Jacques Laferrière un plat de prédilection.

— En vérité, mignonne, tu veux me rajouir avec ce vénérable Bordeaux que je tiens en singulière estime. Il est vrai que, dans quelques jours j'aurai soixante-dix ans et j'ai besoin de prendre des forces. Oui ! ma chérie ! soixante-dix ans ! Ah ! je suis content de moi ! Comme l'alpiniste qui s'arrête au sommet de la montagne, péniblement gravie, j'ai le droit de jeter un regard sur le chemin parcouru, et de bercer dans le repos mes dernières années.

Dans la cafetière le café fumait, et Jacques tendant à Suzanne sa tasse de porcelaine de Saxe, une tasse offerte par un ancien admirateur du "Roi des Ribauds" et, dans laquelle il aimait à boire chaque jour depuis trente ans.

A petits coups, il dégustait le moka parfumé et d'une voix lente :

— C'est égal je me laisse vivre, l'existence me charme encore et je suis heureux maintenant. J'ai souffert, c'est vrai, mais, n'ai-je pas auprès de moi ma consolatrice, ma petite Suzanne. Tu es fraîche comme une rose de mai, ce matin. A propos, as-tu fait une bonne promenade.

Elle inclina sa tête mutine.

— J'ai rencontré M. de Vilaines.

Jacques fit du doigt une menace amicale.

— Ah bah ! sais-tu Suzanne, que depuis quelque temps le nom de M. de Vilaines met une rougeur à ton front. Du reste, je t'accorde que Roland mérite estime et affection. C'est un brave garçon, honnête, courageux, résolu, indépendant... Seulement je le trouve un peu trop forestier et il me semble que, de temps en temps, il pourrait laisser la carabine et mettre le nez dans un livre.

— Méchant père, vous êtes injuste. Vous savez bien que M. de Vilaines connaît vos œuvres sur le bout du doigt. Il trouve que vos pages sont pleines de couleur et de poésie, et d'un dramatique achevé.

Le vieux romancier fut touché.

— C'est vrai. Il y a de la couleur dans mes pages, la couleur du moyen-âge. C'est que je suis un fanatique du vieux Paris, du Paris de Louis XI, plein de coupe-gorges et de coupe-jarrets de truands et de ribauds, d'archers et de bohémiens. Oui, je l'aime ce vieux Paris avec sa Tour de Nesle, son Louvre, son Pré-aux-Clers, son gibet de Montfaucon, sa croix du Trahoir. Il me semble que j'ai vécu cette époque, que j'ai solidement construit et charpenté avec mes robustes mains d'artisan littéraire.

Le romancier enfourchait son dada. Le déjeuner était achevé et Laferrière s'était assis dans un massif fauteuil de chêne où il aimait à lire son journal. Ce siège confortable lui faisait oublier un autre siège qu'il avait rêvé d'occuper un jour, sous la coupole du quai de Conti. Ah ! oui ! l'habit à palmes vertes et l'épée à poignée de nacre. Rêves de gloire ! Rêves d'antan !

Soudain un coup de sonnette, le facteur rural venait d'ouvrir la grille, et s'avancait vers la maison, tenant en main un paquet de vues, et une lettre historiée de timbres étrangers.

— Tiens ! fit Jacques, qui donc peut m'écrire.

Et avec une pointe de tristesse :

— J'ai connu beaucoup de monde jadis, mais aujourd'hui ils m'ont oublié, et pour cause.

Il supposait la lettre, et reconnaissant l'écriture :

— Cela vient de Sumatra... du banquier, de mon camarade Lajeunesse. Que m'écrivit-il ? Peut-être m'annonce-t-il une bonne nouvelle, quelque heureuse opéra-

tion faisant fructifier mes capitaux. Sois tranquille, Suzanne ! tes pauvres ne seront pas oubliés.

— Bon père ! dit la jeune fille.

Il ouvrit l'enveloppe, lut quelques lignes et devint livide. Quand il eut fini de lire jusqu'au bout, il s'écria :

— Ah ! mon Dieu ! quel affreux malheur !

Suzanne le contemplait, le cœur étreint par une angoisse poignante :

— Père ! Qu'y a-t-il donc ? de quel malheur voulez-vous parler. Oh ! vite ! vite ! dites-moi ce que contient cette lettre. Je suis assez courageuse, Dieu merci, pour prendre la moitié de vos peines.

Jacques Laferrière était anéanti dans son fauteuil. Il se ressaisit et d'une voix éteinte :

— Lis ! ma pauvre enfant, lis ! ah ! le choc est rude.

Il lui tendit la lettre.

Suzanne la saisit fiévreusement, et elle lut ceci, à haute voix :

A Monsieur Jacques Laferrière.

Monsieur,

J'ai le profond regret de vous annoncer que votre ami Lajeunesse, à la suite de spéculations malheureuses sur le pétrole, a englouti les capitaux que vous lui aviez confiés. C'est un véritable désastre financier pour plusieurs personnes, désastre dont M. Lajeunesse a mesuré l'étendue puisqu'il n'a trouvé qu'une solution possible : celle de disparaître du monde, en se faisant sauter la cervelle.

Jacques Laferrière s'était levé ; il marchait à pas saccadés, serrant les poings et murmurant :

— Et dire que, comme un enfant, com-

me un imbécile, j'ai confié tout mon avoir oui, tout, à ce chevalier d'industrie. "Ne craignez rien, me disait-il, votre fortune sera décuplée." Et moi, pauvre idiot, j'ai cru cet homme. Il m'avait ensorcelé : Il faisait miroiter à mes yeux la perspective de pouvoir te doter princièrement, ma chère Suzanne, et pour toi, j'ai été fou, imprudent". à ce point. Je te voulais riche, riche comme une princesse des Mille et une Nuits. Ah malheureux ! malheureux que je suis !

Une fureur intense le gagnait ; cette perte soudaine d'un seul coup d'une fortune acquise péniblement, l'exaspérait contre lui-même. Il tonnait :

— Ah les banquistes ! jamais on n'avait battu pareillement le tam-tam autour d'une affaire. A côté de ce coquin Robert Maicaire mérite le prix Monthyon. Ils m'ont emballé avec leur style, leur réclame, leurs promesses mensongères. Des puits de pétrole faisant déborder le Pactole chez les commanditaires de l'entreprise. Ah ! mi sère ! tout perdre ! tout ce que j'avais si rudement gagné au grand soleil, avec ma bonne cervelle d'ouvrier de lettres ! Et moi qui appelais ce misérable, mon ami !

Suzanne effrayée, joignait les mains, tremblante, mais n'osant interrompre son père : elle sentait que ses pleurs et ses cris le soulageaient.

Laferrière continuait :

— Ah ! l'horrible coquin ! Je crois le voir encore, il venait à moi, à moi son camarade, débordant de verve et de faconde. Toujours il me parlait de cette affaire qu'il avait en vue, une affaire sûre, une affaire admirable, un galon d'or à gagner et j'écoutais tous ces mensonges, toutes ces gasconnades, au lieu de jeter à la porte ce misérable imprudent qui m'aveuglait avec sa poudre d'or, le bandit !

Il roulait des regards hagards. Autour

de lui tout tournoyait ; il ne voyait plus, n'entendait plus rien. Son visage, congestionné, présentait tous les symptômes de l'apoplexie. Suzanne fut effrayée, et asseyant son père dans un fauteuil.

— Père ! Père ! calmez-vous ! reprenez votre sang-froid, certes, cette épreuve est rude, mais Dieu nous donnera le courage de la supporter !

De grosses larmes coulaient des yeux de la jeune fille.

— Ah ! ballbutia Laferrière, serrant Suzanne dans ses bras. Je ne suis pas seul à souffrir. Toi aussi, tu es frappée, ma mignonne.

La douleur du vieillard était lamentable. En vain Suzanne essayait-elle de consoler ce malheureux.

— Ne pleurez plus, père ! Nous n'avons pas besoin de tant de richesse pour être heureux. Le bonheur n'est pas une chose inaccessible, et ne l'aurons-nous pas tous deux, puisque nous nous aimerons toujours.

Laferrière entendait-il ? Le front baissé, les paupières fermées à demi, il s'enfonçait dans ses regrets, secoué par un indicible frisson. Enfin d'une voix faible il murmura :

— Quel coup, Suzanne. Quel coup. J'avais tant peiné. Comme un boeuf de labour, creusant son sillon dans la glèbe, j'avais buché ferme pour assurer à moi une vieillesse honorable, à toi, une dot respectable. On faisait à ma plume, des appointements de ténor italien ; les grands quotidiens de Paris se disputaient l'honneur de pouvoir étaler ma prose à leur rez-de-chaussée. Au théâtre, j'étais le dieu l'auteur populaire, habile à faire vibrer l'âme des foules, à l'attendrir, comme égayer. J'ai gagné un argent fou. Et tout cela perdu, envolé ! Tout cela englouti dans cette sinistre affaire.

— Buvez, mon père.

Le front du vieillard était d'une pâleur de cire ; les mains de Jacques tremblaient au point de ne tenir le verre.

Alors Suzanne entraîna son père vers le canapé en disant :

— Reposez-vous un instant, père ! Oubliez vos chagrins et dormez un peu. Le sommeil vous soulagera.

Jacques obéit à Suzanne. Elle plaça un oreiller sous la tête blanche de son père. Les yeux du vieillard se fermèrent. Anxieuse, Suzanne écoutait la respiration de Jacques. Une demi-heure s'écoula. Soudain le vieux romancier se leva ; une flamme étrange dans ses prunelles et, dans un geste ou éclatait l'espoir d'une revanche future :

— Tu as raison, Suzanne ! Pourquoi désespérer ? Ecoute !

Et, le verbe tonnant :

— J'ai été sans courage tout à l'heure cette défaillance est passée. Ce que j'ai perdu, je saurai le reprendre. Pour ma fille chérie, je vais ressaisir ma bonne plume des anciens jours. J'entre dans la bataille avec la foi d'un adolescent, avec l'enthousiasme d'un jeune. Oui je reprends ma plume, et, comme disait ce pauvre Mélingue dans le "Bossu" : "j'y suis ! j'y suis !"

Il continuait la voix sonore :

— Comme autrefois, je forgerai de la prose, de la bonne prose. J'ai rêvé pour ta mère que j'adorais, des succès éclatants retentissants, inoubliables. A présent c'est pour toi que je rêve, ma Suzanne. Je veux reprendre au grand soleil, ma place ! et elle sera, comme il convient, large et grande. Je montrerai aux jeunes d'aujourd'hui que Jacques Laferrière n'est pas mort, et la fortune me sourira. Console-toi, ma chérie ! il y aura pour toi des jours bénis et des matins auréolés de

gloire !

Suzanne l'écoutait, ébranlée, elle aussi par sa confiance en lui-même.

— Dès demain, je serai au travail. Dès demain, j'attaque une oeuvre nouvelle !

Sa voix vibrat d'une émotion étrange et dire que le matin même il se comparait au voyageur qui, parvenu sur la cime de la montagne a mérité le repos et la tranquillité. Allons donc ! le repos ! il n'en voulait plus ! autant la mort.

Sa jeunesse passait devant ses yeux. Il revoyait sa mansarde au cinquième étage, dans une maison du quartier latin, le coin ensoleillé où il avait forgé sa réputation d'écrivain. Il avait fait dans cette petite chambre des rêves plus grands, plus hauts que tous ceux des conquérants de la terre.

Il se revoyait plus tard, dans sa robe de chambre, travaillant, penché, courbé, sous sa lampe fidèle, près de sa femme au doux sourire et près du berceau de leur enfant. Il connaîtrait encore cette félicité, cette volonté du travail consolateur, et quand il serait harassé de fatigue, un baiser de sa fille le récompenserait.

En deux minutes il écrit une lettre à son banquier.

— Suzanne ! porte donc cette lettre !

La poste était proche. En un clin d'oeil la jeune fille l'eut atteinte. En revenant elle trouva Laferrière couché. Un étourdissement l'avait pris, mais, disait-il, il ne fallait pas se tourmenter, cela ne serait rien !

Suzanne se mit en devoir de veiller son père ; tout doucement pour ne pas le réveiller elle prit place près de la fenêtre dans un grand fauteuil de repos. Il faisait une soirée splendide. Elle resta là longtemps plongée dans une rêverie intense. A l'horizon, sur l'or de crépuscule, les charmettes découpaient leur silhouette sombre

Dans les hautes futaies, les hêtres et les peupliers pleuraient, courbés sous le souffle du vent. Soudain, la jeune fille tressaillit. Dans le lointain retentissaient les bruyantes fanfares du cor de chasse ; c'était Mme de Vilaines qui, à la nuit tombante, faisait sonner le "Bien Aller", par les piqueurs du château.

Alors Suzanne pensa à celui qui après son père, tenait une immense place dans son cœur. Assurément, dès qu'il connaîtrait la catastrophe qui venait de frapper Jacques Laferrière, Roland viendrait le consoler.

Les fanfares s'étaient éteintes : la nuit tombait. Au firmament les constellations scintillaient doucement. Tout s'endormait sur la terre, seul le vent continuait à murmurer au travers les feuilles, et, jetant ses reflets d'argent sur la forêt mystérieuse, la lune montait dans le ciel pur.

III

Madame de Vilaines avait lancé son alean avec une telle allure qu'apercevant Roland dans une allée de la forêt, elle ne put instantanément arrêter sa monture, mais deux minutes après elle retrouvait son fils. Tout de suite, elle vit clairement que ce dernier, au courant de la catastrophe arrivée à Laferrière, songeait à Suzanne. Une ride creusa le front de madame de Vilaines et l'oeil noir de la châtelaine lança un éclair.

Elle descendit de cheval et sa longue robe relevée sous son bras, elle s'approcha de Roland, puis la voix caressante :

— Eh bien, beau ténébreux, veux-tu m'écouter quelque peu.

Il répondit en la regardant avec une poignante expression de tristesse :

— Certes, je vous écouterai, ma mère, mais je vous en prie, un peu de ménage-

ment. Comme le "Vase" de Sully-Prud'homme, mon cœur est brisé.

Roxane et Actéon jappaient follement.

Madame de Vilaines les calma d'un geste :

— Asseyons-nous, Roland, sur ce vieux banc moussu, là sous les grands hêtres, nous y serons bien pour causer. Inutile de rentrer aux Charmettes ; par cette journée d'été, on étouffe dans les salles du château.

Quand ils furent assis :

— Allons ! je le vois bien grand fou ! tu penses toujours à cette petite Suzanne. Il faut que je te redise, Roland, tu as un peu perdu la tête en voulant faire de cette enfant, sans noblesse et sans fortune la châtelaine des Charmettes.

— Pauvre Suzanne, murmura Roland elle si douce, si charmante, comme elle doit souffrir à cette heure.

Madame de Vilaines ne se laissa point toucher par cette douleur sincère et d'une voix dure :

— Assez de sentiment, mon cher ami. Malgré le chagrin que j'éprouve à te faire de la peine, il faut que je te fasse toucher du doigt cette question des affaires qui ni l'un ni l'autre nous n'aimons guère à traiter. Pourtant il est indispensable que tu te rendes compte exactement de notre situation financière. Nous avons certes, un patrimoine superbe, mais tu le sais toi, gentilhomme, il n'y a guère de famille riche que les exigences d'une existence seigneuriale ne mènent à de ruineuses dépenses.

A ce moment la châtelaine baissa la tête assurément, il en coûtait à cette nature altière et hautaine, de faire l'aveu de ses torts. Elle continua pourtant, le visage empourpré d'une subite rougeur :

— Je l'avoue franchement, mon pauvre Roland, nous aimons trop la chasse, les

chevaux et les chiens, pour pouvoir équiper notre fortune. Nous vivons sur un pied que nous ne pourrions indéfiniment soutenir — et, (baissant la voix, comme si elle était confuse de faire lire ouvertement son coeur) — à moins que notre maison ne se redore par un mariage avantageux.

Roland eut un geste d'énergique protestation.

Elle continua :

— Je ne saurais trop le dire, le rêve le plus désirable pour lui n'est autre que ce qu'on appelle "un beau mariage". Que deviendrait-il si nous étions ruinés. Un de Vilaines sans chevaux, sans équipages, sans meutes et sans piqueur. C'est horrible de penser à cela.

Une pâleur subite avait envahi le visage de Roland : le jeune homme souffrait cruellement... sa mère, impitoyable, venait de mettre le doigt sur la blessure. Il s'écria :

— Peu m'importent mes chevaux, mes piqueurs, ma meute et mon domaine des Charmettes, si mademoiselle Leferrière devait devenir ma femme, je donnerais tout cela sans regret. Je n'ai pas peur de la pauvreté. Dieu merci ! J'ai des bras, du coeur et de l'intelligence. Je travaillerai.

Madame de Vilaines éclata de rire.

Elle s'était bien promis de rester calme mais en vérité, devant un pareil enfantillage la patience lui échappait.

— Travailler, toi. Et quel état, prendras-tu, mon pauvre garçon. L'équitation l'escrime, cela peut faire des nerfs aux grands seigneurs mais ne les prédispose pas aux travaux des bureaucrates. Voyons je te le demande. Que pourrais-tu faire ?

— Je rentrerai dans l'Administration.

Ici, le rire de Madame de Vilaines devint inextinguible :

— A la bonne heure, voilà un choix heureux. Superbe, l'Administration, le surnu-

mériariat ; trois ans d'attente et pour couronner ce stage, 1800 francs d'appointements. Il y a bien encore la diplomatie que tu oublies, mais sans la possibilité de faire la roue dans les salons à la mode, on n'arrive guère aux ambassades. Il te restera, il est vrai, la ressource de te servir de ton beau nom de gentilhomme et de te clouer, comme une enseigne bien voyante, sur les panonceaux de quelque tripoteur d'affaires. Ah ! fou ! triple fou que tu es ! tandis que... si tu m'écoutais... je connais une jeune fille aussi belle que fortunée.

— Mère ! ah ! vous me faites mal !

— Je ne veux pas te faire de mal, Roland ! je veux te guérir. Tu crois aimer Suzanne Laferrrière et en être aimé. L'amour d'une enfant de dix-sept ans... Rêve ! chimère ! illusion ! Tu prends pour de l'amour, grand enfant, cette première tendresse d'un jeune coeur qui s'ignore encore.

— Suzanne souffrira, ma mère !

— Elle souffrira, je veux bien l'admettre ; toi aussi, tu souffriras un peu... comme tout le monde. Mais, tu as la ressource de voyager ; tu verras la Suisse, l'Italie, la Méditerranée, que sais-je... et les larges horizons, les cimes neigeuses, les lacs d'azur, l'oubli, dont la mousse arrive à couvrir tous les souvenirs passés, tout cela vois-tu finira par effacer ton chagrin.

— Jamais je n'oublierai, ma mère, jamais !

Elle reprit d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre toujours plus caressante :

— Jamais ! ah ! voici le grand mot lâché ! jamais ! mot qui n'est pas fait pour l'être humain bâtissant, sur le sable, des châteaux qu'emporte le souffle de la destinée. En tout cas, crois-moi, l'amour ne suffit pas à tout et ne résiste jamais aux avalanches du sort. A coup sûr si tu épou-

sais Suzanne, tu regretterais bien vite de vivre dans une atmosphère de médiocrité.

Elle parlait, elle parlait toujours, à la fois tendre et dominatrice, heureuse de porter de larges coups de hache dans cette passion naissante et pourtant profonde.

Avec son expérience de la vie, elle savait que les hommes sont des grands enfants dont le caprice s'attise, plus il est contrarié. Donc, simplement elle ajouta :

— J'espère que tu n'auras pas de haine contre moi. Je ne veux pas t'imposer ma volonté ; je veux simplement que tu réfléchisses, voilà tout. Je t'ai montré la médiocrité repoussante à laquelle tu riverais ta vie en suivant ton coeur de jeune homme. Accorde-moi un délai de six mois seulement pour peser les choses. D'ici là tu voyageras, et tu ne verras pas Suzanne. A ton retour, si ta décision n'a pas changé je renoncerai au projet que j'avais formé pour toi. J'abandonnerai pour jamais l'idée que je caressais avec amour. Avoir pour belle-fille Edith Johnson. Qu'elle était radieuse, l'autre soir, à ce bal, avec sa toilette du meilleur goût, et ses diamants ruisselants sur ses épaules... des épaules qui portaient sur elle toutes les mines de Golconde. Tu remues la tête, tu protestes.

Tu es injuste envers cette jeune fille. Promets-moi de peser tout... d'attendre encore six mois, rien que six mois.

Pourquoi dire non. Le coeur brisé, il promet ; après tout, peu importait ce voyage réclaté par Madame de Vilaines.

N'était-il pas sûr de lui.

Il prit congé de sa mère ; précédée des deux chiens qu'elle cravachait nerveusement, Madame de Vilaines regagna les Charmettes. Elle gravit, s'appuyant sur la rampe de fer forgé, l'escalier monumental du château, puis pénétra dans sa chambre dont les fenêtres à vitraux flamboyaient sous la caresse du soleil. Une table à

ouvrage se trouvait là portant quelque fine tapisserie, Madame de Vilaines essaya de faire quelques points, mais bientôt ses doigts agacés et d'une nervosité sans pareille se sentirent inhabiles à pousser l'aiguille.

Pourtant, elle était satisfaite de son petit plan de campagne : les six mois accordés à Roland lui paraissaient amplement suffisants. En six mois les idées se modifient.

Roxane et Actéon s'étaient étendus aux pieds de la châtelaine. Celle-ci rêveuse tourna la tête du côté de la forêt.

Certes, ce n'était pas de gaieté de coeur qu'elle avait refusé d'accéder au désir de son garçon : il lui en coûtait de blesser cruellement le coeur loyal de Roland, mais, n'était-ce pas une nécessité pour un fils de grande maison que de redorer ses armoiries, que de donner un nouveau lustre à son blason. Roland ne se devait-il pas tout entier à la hautaine lignée d'ancêtres, dont les portraits sévères ornaient les salles du château.

Elle pensait, l'ambitieuse châtelaine, au faste nouveau qui règnerait aux Charmettes, grâce à la fortune d'Edith Johnson, la richissime Américaine. Elle la voyait chevauchant à ses côtés, comme elle, passionnée pour les grandes chasses. Le domaine des Charmettes allait retrouver son ancienne splendeur. Chaque jour les fanfares du cor écarteraient dans les profondeurs de la forêt, chaque jour les héritiers de la plus haute noblesse de France, commensaux de Mme de Vilaines, traqueraient le cerf et le sanglier.

C'est à cela qu'elle songeait, et, pendant ce temps, Roland marchait droit devant lui dans la campagne ensoleillée. Pensif, il allait, se répétant les paroles de Méphistophélès : "Le veau d'or est toujours debout." Est-ce que l'or, l'or maudit, père

de tous les crimes et de toutes les turpitudes, n'est pas aujourd'hui le maître d'une société pourrie et vermoulue. L'intelligence, la beauté, le sacrifice, l'abnégation qu'est-ce que cela ! L'or ! L'or ! Voilà le maître de l'Univers. Chante ! Méphistophélès ! chante ! tu as raison !

Le veau d'or est toujours debout

On encense sa puissance

D'un bout du monde à l'autre bout !

Une fièvre intense lui martelait les tempes. Il foulait avec rage sous sa botte épéronnée, les cailloux du chemin. Allons ! c'était convenu ! il partirait, il reviendrait sans que rien ne fut changé dans sa détermination première.

Il suivait machinalement, instinctivement, une allée bordée d'ormes, conduisant à la demeure de Jacques Laferrière. Il allait, emporté par un impétueux élan de son cœur qui était capable de tout surmonter, l'absence aussi bien que la pauvreté. Suzanne l'apercevant, vint aussitôt au-devant de lui. N'était-ce pas naturel puisqu'elle était malheureuse. Dans un mouvement plein de charme, elle tendait vers lui ses mains fuselées. Assurément, elle avait pleuré... ses prunelles bleues brillaient doucement sous ces cils encore humides.

— Oh ! merci d'être venu, murmura-t-elle. J'étais sûre que vous viendriez me consoler dans l'affreux malheur qui nous frappe. Vous savez tout, n'est-ce pas ?

Il secoua la tête affirmativement.

Les larmes jaillirent des yeux de la jeune fille.

— Quel chagrin, pour mon père. Pourtant, je dois être la plus courageuse et dire à ce vieillard pour ne pas le désespérer, que je n'ai pas peur d'être pauvre. Mais ce qui me fend le cœur, ce qui me

fait le plus de peine, c'est de quitter notre pavillon des Charmettes, notre petite maison assise à l'ombre de votre château comme une fleurette des champs à l'ombre de votre forêt séculaire.

Roland sentait des paroles d'amour lui monter aux lèvres. Il eut voulu pouvoir s'écrier :

Suzanne ! ma Suzanne ! vous allez rester aux Charmettes, vous en deviendrez la châtelaine, vous serez l'ange tutélaire de ma demeure, le bonheur de mon foyer et la joie de toute ma vie. Mais ce n'était pas l'instant de laisser échapper son secret. Avant d'accomplir cette folie qu'en notre siècle on appelle un mariage d'amour, n'avait-il pas promis à sa mère d'attendre six mois.

Il regardait son amie, ému jusqu'au fond de son cœur par le chagrin de cette enfant.

— Surtout ! quand j'aurai quitté les Charmettes, vous aurez bien soin de mes pauvres, Monsieur Roland. Je les remets tous entre vos mains, à commencer par la mère Lécuyer.

Puis fondant en larmes :

— Je l'aimais tant, ce beau pays de Touraine, mais, hélas ! il faut maintenant que mon père se replonge dans la bataille littéraire. Comme au beau temps de sa jeunesse il veut habiter Paris, Paris, dit-il toujours, la ville des idées et de l'inspiration. Il est parti ce matin à Loches où il a rendez-vous avec un homme d'affaires ; avant tout il veut régler au plus vite notre situation pécuniaire : Il sera de retour le soir même. Ne viendrez-vous pas lui dire au revoir.

A ces mots Roland pâlit.

— C'est que... Suzanne... ce soir... je ne serais plus là, non plus. Un voyage de la plus grande urgence m'oblige à quitter les Charmettes aujourd'hui même.

— Vous partez, balbutia Suzanne. . . Qui sait, pour bien longtemps peut-être.

Et comme elle fixait sur lui des regards anxieux :

— Ne vous chagrinez pas, ce voyage ne peut être différé, mais, à mon retour, la première personne à laquelle je viendrai présenter mes hommages, c'est vous, Suzanne. Vous m'êtes plus chère que jamais, à présent : depuis hier, ma pensée ne vous a pas quitté un seul instant.

Longtemps, ils parcoururent à petits pas, les allées du jardin. Ils causaient doucement, trouvant dans ce tête à tête un charme indéfinissable et grisés par l'haleine odorante des fleurs. Pourtant, il fallait se dire adieu. Alors, Roland dit à la jeune fille :

— Avant de vous quitter, Suzanne, laissez-moi dans toute la sincérité de mon cœur, vous faire un aveu que je refoule depuis bien longtemps. Je vous aime, Suzanne, d'un amour profond, et je serais le plus heureux des hommes, si avant de nous séparer, vous vouliez bien m'accorder la permission de vous embrasser.

Et soulevant son feutre avec une distinction extrême, sans attendre la réponse de Suzanne, il joignit l'action à la parole, pendant que la jeune fille rougissante, répondait :

— Je n'ai pas besoin de vous accorder une permission que vous savez si bien vous octroyer vous-même, Monsieur le gentilhomme ! Du reste, vous êtes ici un peu sur vos terres et vous en abusez.

Ils se quittèrent, Suzanne monta sur le perron pour voir encore son ami. Il s'en allait sur la grande route poussiéreuse, se retournant à chaque instant pour envoyer des baisers à la jeune fille. Bientôt, il ne fut plus sous l'horizon qu'un petit point à peine perceptible qui s'évanouit

définitivement.

À la nuit tombante, Jacques Laferrière revint des Loches. Il avait repris courage et, dans ses yeux vifs, brillait une flamme juvénile. Son tempérament d'artiste reprenait le dessus : comment depuis quinze ans, avait-il pu délaisser sa place dans la bataille littéraire. Dans sa hâte de reprendre ses travaux, il en arrivait presque à oublier la catastrophe qui le frappait.

Il s'était assis dans son fauteuil, songeur, remuant la cendre de ses souvenirs. Les idées affluaient à son cerveau et reprenant confiance il disait à sa fille :

— Sois tranquille, ma petite Suzanne, je vais te regagner une dot princière, en même temps que je redonnerai un nouvel éclat à ma renommée littéraire. Il faut que je retrouve un pendant à mon "Roi des Ribauds", et bon poète François Villon. Quelle figure bien cependant, je l'ai trouvé dans la personne du faîte pour tenter un écrivain que celle de ce rimeur, à l'existence décousue, véritable suppôt de Bohême, rossant le guet, cassant les pots et vivant en pleine Cour des Miracles. Ah ! je sens que mon sujet me portera jusqu'au bout. Que Dieu m'accorde encore quelques années et tout ira bien.

— Alors, fit Suzanne avec un léger tremblement dans la voix, nous allons partir à Paris. Notre petite maison des Charmettes va être vendue, sans doute ?

— Oui, elle va être vendue, mais à quel bon tant de regrets. Les Charmettes, vois-tu, mignonne, c'est le passé qui disparaît, qui s'éteint, Paris ! c'est la lumière, c'est le soleil, c'est l'avenir !

Le lendemain, un écriteau était posé devant le cottage de Jacques Laferrière, se balançant au milieu des glycines et des chèvrefeuilles :

A vendre

L'écriveau ne resta pas longtemps devant le pavillon des Charmettes. Quelques jours après un acquéreur se présenta et acheta la maison.

Ce fut encore une grande douleur pour Suzanne que cette vente. Jacques Laferrière, pressé de payer quelques dettes et désireux de conserver intacte sa réputation d'honnêteté, céda à d'excellentes conditions son cottage au millionnaire américain, Archibald Johnson, lequel acquit la maison pour en faire une halte de chasse.

Suzanne pleurait; jusqu'au dernier moment, elle avait eu l'espoir que Roland rachèterait les Charmettes; que, comme dans les beaux romans de son père, il allait venir lui offrir, à genoux et sur un plat d'argent, les clefs de la maisonnette qu'elle aurait acceptées comme un cadeau de fiançailles. Pauvre Suzanne, il y avait en elle de l'atavisme, elle, était bien la fille du romancier du "Roi des Ribauds".

En elle-même, elle rit de sa folie!

Pourtant elle souffrait cruellement. Au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, son chagrin grandissait en songeant qu'avant peu elle aurait dit adieu à sa chère demeure. Qu'elle n'aurait cru tant laisser de son coeur dans cette petite maison des Charmettes.

Octobre arrivait à grands pas et Nannette s'occupait du déménagement. Aussi actif qu'un jeune homme Jacques Laferrière faisait emballer sa bibliothèque, il fourrageait fébrilement dans un monde de bouquins, des centaines de volumes, ces volumes qu'il aimait à parcourir et sur lesquels s'était tant de fois penché sa tête aujourd'hui couronnée de cheveux blancs.

Alors Suzanne voulut parcourir encore

une fois les sentiers et les chemins de cette terre qu'elle aimait tant. Encore une fois, elle voulait rendre visite à ses pauvres, revoir les plus malheureux d'entre eux, et franchir encore une fois le seuil de ces toits de chaume, où la misère avait élu domicile depuis un temps immémorial, hélas!

Elle marchait par le chemin, tout parsemé de feuilles mortes auxquelles le vent d'octobre faisait danser une ronde mélancolique. Quant elle fut devant le château, elle jeta un coup d'oeil à travers la grille, les gazons avaient pris une teinte rousse, et, sous une rafale de la bise, un tourbillon de feuilles arrachées aux tilleuls et aux marronniers s'abattit à ses pieds.

Et, Suzanne se disait qu'elle avait été bien heureuse dans ce beau pays; était-il possible que ces heures fortunées fussent passées pour toujours. Elle était tout attendrie, goûtant une sorte de joie à se remémorer ses souvenirs. Avec les yeux du corps et de l'âme, elle regardait tout en ce moment; les arbres centenaires, la petite église avec sa rosace gothique, le vieux Calvaire avec ses marches de granit et son Christ saignant sous le firmament.

La jeune fille fit ses adieux à tout le monde, vida encore une fois sa bourse entre les mains de la mère Lécuyer, et reprit le chemin du pavillon.

Quand Suzanne repassa devant le château elle demanda à un garde des nouvelles de M. de Vilaines.

—Le maître est parti hier matin pour un grand voyage, pour la Russie, je crois, où il va chasser l'ours et l'auroch.

Suzanne s'éloigna frappée au coeur. Ce brusque départ lui faisait un mal affreux. En vérité Roland aurait bien pu attendre son départ à elle.

Et l'âme emplie par l'image du gentil-homme, la jeune fille s'assit sur le tronc d'un hêtre et des pleurs jaillirent de ses doux yeux. Pourtant, elle se ressaisit et regagna la maison de son père. Elle jeta un dernier coup d'oeil au jardin odorant, dans lequel chaque année les mêmes fleurs venaient embellir les mêmes plates-bandes, puis, elle parcourut les chambres vides pour la plupart. Quant au mobilier il avait été divisé en deux parts: l'une expédiée à Paris, l'autre emportée par de cupides brocanteurs heureux d'acquérir presque à vil prix une masse de bibelots et de souvenirs se rattachant à une époque littéraire qui avait eu ses admirateurs. Suzanne aurait voulu tout conserver, mais à Paris, où la place est si parcimonieusement distribuée, l'appartement serait certainement trop petit. Et puis, Laferrière avait tant de bouquins à emporter; les rayons de sa bibliothèque à eux seuls suffiraient à tapisser les murailles. D'ailleurs le vieux romancier n'avait plus maintenant en tête, que ses projets littéraires.

— Comment, s'écria Laferrière, comment ai-je pu oublier si longtemps mes travaux littéraires, le cher labeur de mes jeunes années qui va devenir la consolation, le soutien de ma vieillesse. Ah ! vois-tu, Suzanne, pour un peu je bénirais presque cette pauvreté qui est l'éperon du travail, l'aiguillon du talent, et qui vient me réveiller de mon engourdissement. Patience ! ma chérie.

Dans leur razzia, les brocanteurs avaient également emporté une berceuse drapée de satinette bleu ciel un peu fanée par le temps. Ce petit lit, avec ses dentelles, ses flots de rubans, était à l'époque de sa splendeur un véritable bijou. Là, Suzanne avait dormi les deux premières années de

sa vie, là, pendant une terrible maladie sa pauvre mère l'avait soignée avec ce sublime dévouement des mères qui confine parfois à l'héroïsme. Combien de nuits Madame Laferrière avait passées auprès de sa fillette. "Je la sauverai ! s'écriait-elle, avec une flamme d'espérance au fond des yeux, je la sauverai !" Pauvre femme ! elle avait sauvé Suzanne, en effet, mais au prix de sa vie, en gagnant l'angine traîtresse qui allait étouffer sa fille.

Tout entier à ses espoirs futurs, le vieux romancier avait laissé partir la couchette de satin bleu qui rappelait le dévouement, l'abnégation de sa chère femme. Puis, le petit lit était parti, bien oublié, mais Jacques avait gardé de gros tomes poussiéreux, relatifs à "l'Histoire de Paris", enluminés de vieilles estampes colorées représentant le Louvre, le Pré-aux-Cleres, la maison aux Piliers, la Tour de Nesle, le donjon de Vincennes, la Bastille, l'hôtel de Sens, etc... Il avait aussi gardé un stock de récits moyennageux, les vieilles chroniques de Froissard, de Juvénal, des Ursins, de Philippe de Commines, etc.

"Quel trésor, s'écriait-il, enthousiasmé. Vois-tu Suzanne, c'est une mine inépuisable que ce vieux Paris et son histoire, et dans ces gros livres auxquels tu fais plutôt la moue, je trouverais, pour mes romans futurs des cadres exquis de couleur et de pittoresque."

Quant à Suzanne, elle continuait ses adieux à tout ce qui l'entourait ; après tout, son enfance heureuse tenait dans cette demeure printanière, et dans ce jardin ensoleillé. En été, autrefois, sous ce grand marronnier, la vieille Nanette lui apprenait à lire, lui faisait faire un peu de couture pendant que Laferrière travaillait à ses espaliers ou sarclait ses plates-bandes. Puis quand il avait bien travaillé et se

sentait un peu courbaturé, Jacques rejoignait sa fille, la faisait sauter sur ses genoux, lui racontait des histoires merveilleuses, les légendes toutes fleuries de bons chevaliers, d'anges aux blanches ailes, ou bien encore, l'endormait en lui fredonnant les couplets de la "Dame Blanche".

D'ici, voyez ce beau domaine !

Oh ! comme elle serait volontiers restée là, la pauvre Suzanne. Quel violent désir elle éprouvait de vivre là, toujours là, à l'ombre et en vue des Charmettes, à écouter le vent babiller dans les arbres, et le gazouillement du ruisseau d'eau vive.

Le lendemain, l'on partit ! Suzanne prit place à côté de son père et de Nanette dans une carriole qui les conduisit à la gare. Les chevaux flaient au trot, et tantôt le pavillon des Charmettes, le château de M. de Vilaines avec ses fenêtres à meneaux et ses tours en poivrières, la forêt avec son dôme de verdure, tout cela se fondit dans cette teinte mélancolique que le lointain donne aux choses.

L'on arrivait à Noizay, de hauts peupliers hachaient les prés de leurs lignes symétriques ; entre leurs cimes frissonnantes on apercevait l'horizon des collines d'un bleu sombre. Puis, le décor s'élargit, et dans une trouée de lumière, la vallée de la Loire parut avec son fleuve moiré d'argent, et ses hameaux assoupis dans la gloire du soleil d'automne.

Quelques rares voyageurs attendaient dans la gare tranquille : Laferrière prit trois billets au guichet, installa Suzanne et Nanette dans un wagon de seconde. Puis il les rejoignit après avoir acheté plusieurs journaux. Désireux de se remettre au courant de la vie littéraire, il se plongea dans la lecture des quotidiens, et quand il fit son entrée à Paris, quatre heures sonnaient à la gare d'Orléans.

Il n'avait point voulu choisir son domi-

cile dans un quartier paisible, comme celui du Luxembourg qu'il avait habité au temps de sa jeunesse. Non, il voulait le Paris des Boulevards remuant, vivant étalant au soleil son activité toujours prête pour le travail ou pour le plaisir. Dernières épaves de son naufrage financier, il restait au vieux romancier une trentaine de mille francs, le temps d'écrire sans privations et avec sécurité, un ou deux volumes et de vivre, en attendant une prochaine moisson de profit et de gloire.

Il avait retenu un petit appartement rue de la Chaussée d'Antin ; il y expédia Nanette à l'effet d'y procéder à la première installation, et il fit arrêter sa voiture à l'entrée des Champs-Élysées. Suzanne ne connaissait pas Paris et son père était heureux de lui montrer les divers édifices de la grande ville. Debout dans le fiacre découvert, Laferrière se redressait ; sa taille un peu voûtée d'ordinaire, semblait à présent petite et droite. Il promenait son oeil satisfait sur la perspective des Tuileries et du Cours-la-Reine, sur l'obélisque au granit teinté de rose, sur le dôme des invalides incendié par les rayons du soleil et sur l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, masse énorme, dithyrambe de pierre, clamant tout là-haut, en plein ciel, la claironnante fanfare de la gloire de la grande armée.

Laferrière était au comble de l'enthousiasme :

— Mon vieux Paris ! je le reconnais ! Comment ai-je pu l'abandonner si longtemps sans avoir eu le désir de le revoir. Que c'est beau ! que c'est beau !

— Vous avez raison, père, c'est bien beau, répondit Suzanne, conquise par l'emballage du vieux romancier (et avec une pointe de regret) ; pourtant, là-bas, notre forêt aussi était bien belle, avec ses chemins ombrageux et parfumés, ses clairières piquées de violettes et de muguet, et

parsemées de fraises des bois.

Rue Royale, Laferrière entra dans un restaurant fameux, où, jadis, il avait pris part à bien des agapes littéraires. Les garçons, sur les dents, se multipliaient, apportant aux clients toutes les douceurs d'un menu varié et délicat. Jacques racontait à sa fille ses impressions de jeunesse, il cherchait infructueusement la table à laquelle il allait autrefois s'asseoir. Hélas ! tout était changé ! la salle avait été autrement agencée, repeinte au goût du jour. Et Laferrière cherchait vainement à retrouver parmi les visages qui l'entouraient, un de ses contemporains, un de ceux qui avaient entendu autrefois les applaudissements capiteux, saluant de leur grisante mousqueterie le triomphe du "Roi des Ribauds."

Le passé revivait devant les yeux de Jacques, l'époque brillante pendant laquelle il allait de succès en succès, marchait comme Ruy-Blas dans son rêve étoilé. Ce temps-là allait revenir, après tout. Il ne s'agissait que de ressaisir la plume.

Le père et la fille dînèrent là ; leur repas fini, ils rentrèrent chez eux par les boulevards. Certes Jacques se trouva un peu à bout de souffle quand il eut gravi ses cinq étages. Pourtant il ne se plaignit pas : l'appartement était assez confortable. Il retrouva là tout ce qu'il aimait ; son fauteuil, son bureau, sa lampe, ses vieilles estampes et ses bouquins poudreux. Bientôt, il aima passionnément cet intérieur, où tout ce qui lui plaisait était à portée de sa main et de ses regards.

Il travaillait avec une ardeur juvénile échafaudant quelque roman gigantesque et touffu.

— Vois-tu, ma petite Suzanne, disait-il souvent, quand ; brisé de fatigue, il consentait à quitter son bureau ; c'est pour toi, pour toi seule que je travaille.

Ah ! son bureau, ce n'était plus le bu-

reau de jadis, tel qu'il était dans l'humble pavillon de Touraine, avec tout un fatras de paperasses, avec l'encrier duquel gisaient des plumes rongées par la rouille. C'était un bureau devant lequel, il déployait une ardeur infatigable, s'écriant à chaque instant :

— Quand on ne travaille que pour soi, le travail paraît pénible et dur, mais moi je travaille pour ma Suzanne que j'adore et c'est avec amour que je fais ma besogne.

Et il se courbait de nouveau sur la page commencée. Les idées montaient en foule à son cerveau ; comme à l'époque du "Roi des Ribauds", il entendait bourdonner dans sa tête l'Abeille d'or du conteur lui dictait l'oeuvre inspirée, toute ensoleillée d'amour et toute ruisselante de larmes. Et des fantômes, des visions passaient devant ses yeux ; capitaines hautains à moustaches brunes et à feutres empanachés, dames de Trianon en robes à panier et poudre à la maréchale, mousquetaires prompts à l'amour comme à la bataille tout cela chantant, sous le crâne de Laferrière, la truculente symphonie de la vieille chevalerie française.

IV

Le temps avait passé ; l'hiver était venu, et l'ardeur du vieux romancier ne se ralentissait pas.

Le soir de la veille de Noël, un bon feu était allumé dans le petit salon de la rue de la Chaussée-d'Antin. Une bûche énorme flambait dans l'âtre, et Laferrière, les pieds sur les chenets, regardait la flamme léchant les parois de la cheminée. Une rêverie intense s'était emparée de lui, rêverie dans laquelle passaient tous les personnages de son François Villon.

Tout à coup, il se releva jeta un coup

d'oeil dans la rue toute blanche d'une neige que le vent lançait par rafales à la figure des passants.

— Ah ! s'écria-t-il, avec une évidente satisfaction, comme on est bien chez soi, par ce temps affreux, n'est-ce pas, mi-gnonne ?

Suzanne, installée sous la lampe, travaillait à de menus ouvrages de tapisserie. En écoutant son père, elle eut un doux sourire et secouant sa tête blonde :

— Oui ! père ! on est bien ici !

Tout en disant ces paroles, elle pensait que le petit pavillon des Charmettes, tout près du château de M. de Vilaines, était une demeure encore plus douce.

Entièrement à son contentement, Laferrière continuait :

J'espère que tu ne penses plus au moins à notre pavillon de Touraine. J'an ai froid dans le dos rien que d'y penser. Messire Borée doit guider sa meute dans le bois, et s'en donner à coeur joie, de plier les arbres et de casser les branches. C'est la chanson de l'hiver, chanson triste et mélancolique, qu'il est bon d'oublier en lisant quelque page ensoleillée, et, à ce propos, écoute : je vais te lire mon dernier chapitre.

Le voisinage gênait un peu Laferrière quand il lisait ses manuscrits ; il n'osait plus clâmer retentissamment de longues tirades, comme dans le petit salon des Charmettes, où les croisées ouvraient sur la campagne silencieuse. Pourtant ce qu'il ne pouvait donner en énergie, il le mettait dans l'expression. Il lisait, le visage illuminé et devant sa fille défilaient toutes les aventures prodigieuses de François Villon. Ce n'étaient là-dedans que chansons et festins, que folles chevauchées et rudes coups d'estoc, que douces scènes d'amour et sanglantes équipées. Puis soudain, au milieu de sa lecture, le romancier s'arrê-

tait et interrogeait :

— Comment trouves-tu cela, ma chérie !

Ah ! Suzanne était bien bonne enfant, ne le désapprouvant jamais, marchant avec lui dans la griserie de l'espoir et du rêve aimante et douce, écartant silencieusement de Laferrière, tout ce qui pouvait le blesser, le chagriner !

— C'est bien beau mon père !

Et lui au comble de l'enthousiasme :

— Qu'y a-t-il de plus beau, Suzanne, que la pensée des hommes, n'est-elle pas le plus beau cadeau que leur ait fait le créateur. Elle jaillit du cerveau des penseurs ; elle devient tour à tour charmante puissante, immortelle, et vient bercer des suites de générations. Heureux les hommes qui comme moi, ont une vieillese robuste, et qui peuvent espérer encore qu'un rayon de gloire viendra dorer le crépuscule de leur vie.

Suzanne s'était levée et préparait le café de son père ; Laferrière absorbait chaque soir une énorme tasse de cet excitant. En ce moment le vieillard se trouvait réellement heureux ; les pieds devant le feu, l'oreille caressée par le susurrement de la cafetière, l'odorat taquiné par l'odeur pénétrante du moka, il était au comble de la félicité.

Suzanne venait de lui servir sa tasse et la lui offrait :

— Oh ! dit-il, ma tasse est bien petite, ce soir, chérie ! Je crois que tu deviens avare : assurément je réclamerai une deuxième édition.

Mais elle doucement :

— Je vous en prie, père, n'abusez pas du café... vous savez que cette boisson vous met dans un état de nervosité extraordinaire, et que vous perdez tout sommeil.

— Que veux-tu, répondit-il, je ne suis pas là pour dormir, moi ; quant à toi,

mignonne va te coucher, et surtout, fais de beaux rêves... des rêves d'or !

Suzanne embrassa le vieillard et alla se reposer ; quant à lui, malgré les instances de sa fille, il se remit à travailler. Il était repris par sa chimère moyenâgeuse par son vieux Paris de Louis XI ; sa main fébrile allongeait sur les feuilles de papier, une grande écriture rectiligne. Il vivait à nouveau toutes les vieilles histoires qu'il avait déjà racontées, et croyant encore exister au temps de Féval et de Ponson du Terrail, il corsait son oeuvre des plus invraisemblables épisodes. Dans le grand silence de cette nuit de Noël, silence à peine troublé par le passage des voitures sur le tapis ouaté des rues, il oubliait tout, et, tout à son oeuvre, il écrivait toujours.

Trois heures du matin venaient de sonner à une église avoisinante : il était temps d'aller prendre un peu de repos. Il se leva tout courbaturé, et pour se rendre à sa chambre passa devant la porte de celle de sa fille. Il poussa l'huis, doucement, et, levant sa lampe, s'arrêta ému, attendant, en extase, devant la jeune fille profondément endormie.

— Oh ! murmura-t-il ! chère enfant dors, je veille sur toi, sur toi qui mets un rayon de jeunesse sur mes cheveux blancs sur toi qui me consoles et qui me fais en core tenir à l'existence.

Et s'approchant à pas de loup, il mit un baiser sur le front de la jeune fille ; soudain il tressaillit. Sur la joue fraîche de Suzanne, il venait d'apercevoir une larme, brillant comme un diamant, ou comme une petite goutte de rosée.

Ceci l'attrista ! Que voulait dire cette larme ? Suzanne qui jamais ne se plaignait, avait dû s'assoupir sur quelque triste impression, qui sait, peut-être en songeant à sa dot à présent perdue. Mais pa-

tience ! encore quelques années et cette dot, lui, Jacques Laferrière, la regagnerait amplement.

Il se mit au lit, le cerveau martelé par des idées de fortune et de gloire. Après tout, n'était-ce pas un galion d'or qu'un roman bien charpenté écrit dans une langue sonore comme du métal, et rehaussé d'un véritable effort littéraire. Certes oui, il produirait encore des oeuvres applaudies, soutenu qu'il était par ce mobile tout puissant : le bonheur de Suzanne. Et dans la barbe neigeuse du vieillard, un rire contenu passa, illuminant cette bonne physionomie d'artiste que berçait maintenant une vision splendide et paradisiaque !

Le premier de l'An, à huit heures, Laferrière dormait encore, et Suzanne se réveilla à la clarté brumeuse d'un jour sombre et pluvieux. Nanette ouvrait les persiennes et allumait le feu dans la cuisine. La première pensée de Suzanne fut pour le courrier.

— Le facteur est-il venu, Nanette ?

— Oui, mademoiselle, voici ce qu'il m'a apporté.

Le facteur avait bien apporté des lettres, hélas ! mais des lettres et des cartes de visite écrites par des écritures évidemment indifférentes à la jeune fille. Ce qui manquait dans ce paquet de missives, c'était une lettre de lui, une lettre armoriée à son angle, avec une couronne comtale. Assurément, Roland oubliait son amie, et cet oubli était la cause de la petite larme que Laferrière avait surprise sur la joue de son enfant.

En se coiffant, Suzanne pensait aux années passées. Que de souvenirs charmants et doux accompagnaient ces jours de l'An envolés ! C'étaient des cadeaux ravissants, un adorable fouillis de bijoux, de fleurs et de bibelots. Suzanne allait présenter ses compliments à Mme de Vilaines, puis, le

soir, Roland sanglé dans sa redingote du bon faiseur, venait dîner chez Laferrière. Quelle exquise soirée ! Après dîner, on faisait de la musique.

Roland avait une voix généreuse un superbe baryton-martin se mariant admirablement avec le soprano cristallin de Suzanne. Laferrière réclamait "Mireille," la chanson de "Magali" et sous le ciel piqué d'étoiles, les deux voix montaient harmonieuses :

O Magali ! ma bien-aimée !
Viens avec moi sous la ramée,
Au fond du bois silencieux !

La jeune fille s'était approchée de la fenêtre, elle apercevait un ciel d'hiver triste et crépusculaire. Pourtant, malgré le temps sombre elle s'habilla et se disposa à sortir.

Elle suivit le boulevard et arriva à la Madeleine ; les fidèles gravissaient nombreux l'escalier monumental, attirés par la parole d'un prédicateur en renom. En effet, tout là-bas, près du chœur, un Dominicain au masque énergique d'ascète, au verbe retentissant, faisait vibrer sous sa parole ardente, les vieux piliers de la cathédrale. Et, dans une sonorité magistrale, ces paroles arrivèrent à la jeune fille : "Vous tous, dont le cœur saigne déchiré par les ronces de l'existence, vous tous qui portez au flanc quelque cicatrice profonde quelque douleur inguérissable, je prierai Dieu qu'il vous donne le calme et la résignation, et qu'il prodigue en vos âmes blessées d'ineffables consolations !"

Pauvre Suzanne ! les paroles du Dominicain semblaient prononcées pour elle.

Après une courte prière, la jeune fille regagna les boulevards. Comme tout était triste, par ce premier janvier maussade. Les vitrines des bijoutiers, des modistes

ne brillaient guère sous la pluie obstinée. De l'eau, toujours de l'eau ! les ruisseaux roulaient en torrents, et l'averse inélément ruisselait sur les dômes des parapluies.

En rentrant chez son père, elle reprit sa figure souriante. Ce qui caractérisait cette enfant, c'était un dévouement qui lui faisait oublier ses chagrins pour faire plaisir aux autres. A présent, elle aidait Nanette à parer le salon en l'honneur du premier jour de l'An ; elle mettait partout des fleurs sur la table, sur la cheminée et plaçait des bouquets de violettes de Parme, dans des cornets de cristal.

Elle disait :

— Papa sera content de voir tant de fleurs autour de lui, ceci lui rappellera notre chère Touraine, et notre petite maison de là-bas.

Nanette ne répondait rien, toute émue par le courage de la mignonne. La vieille domestique connaissait l'amour de Suzanne pour Roland, et elle admirait cette enfant si vaillante, mettant sur son propre chagrin un masque d'insouciance et de gaieté !

Toutes deux dressaient le couvert, et un déjeuner confortable se trouvait servi sur une nappe brodée d'un motif évérogétique un Nemrod armé d'un épéu et tenant tête à un sanglier. C'était la nappe que l'on mettait autrefois quand M. de Vilaines venait déjeuner chez Laferrière, Nanette du reste avait acheté une langouste, des ananas, une bouteille de champagne casqué d'or, des fruits glacés.

— Bah ! disait la vieille bonne en haussant les épaules, M. Laferrière n'y fera pas seulement attention. Depuis qu'il s'est remis à écrire, cet homme-là vit dans la lune : Misère de nous ! qu'est-ce qu'il peut bien mettre sur tout ce papier qu'il griffonne ! Tenez, mademoiselle, vous devriez bien lui dire que le déjeuner va re-

froidir. Son travail "absorbe tellement qu'il en perd le boire et le manger !

Suzanne trouva son père assis devant son bureau et achevant le dernier chapitre de "François Villon".

Laferrière était radieux !

— Oui, disait-il avec une évidente satisfaction, voilà un roman enlevé à la baïonnette. J'ai mis six semaines, pour faire ce "François Villon", et même aux meilleures époques de ma reproduction littéraire, je n'ai écrit avec cette surprenante facilité.

Suzanne, tout doucement, s'était emparée du manuscrit.

— Père, vous n'êtes pas raisonnable ! Nanette dit que son déjeuner ne vaudra rien, un déjeuner du jour de l'An ! Cette pauvre Nanette elle s'est surpassée et vous lui mettez la mort dans l'âme quand elle voit votre indifférence pour ses talents gastronomiques.

Laferrière n'entendait rien, tout entier à la lecture de sa dernière page.

— Oui, disait-il, je ferai honneur à votre déjeuner, mais laissez-moi encore un quart d'heure, le temps de développer cette idée qui m'arrive à l'instant. Ah ! Suzanne ! que je suis heureux ! Bientôt mes oeuvres vont te donner la richesse. Nous quitterons ce modeste appartement ; c'est un cadre trop simple pour ta lumineuse beauté. Je recevrai de jeunes auteurs ; des dramaturges qui nous liront leurs pièces, des poètes qui nous diront leurs vers.

— Monsieur ! Monsieur ! Monsieur ! criait la vieille Nanette au comble de la désolation ! Le déjeuner va être abominable !

Enfin, Laferrière se décida à se mettre à table.

En vérité, cette vieille Nanette ne pensait qu'à la mangeaille. Que lui importait un plat ou un autre, à lui, qui était de la

race des philosophes de l'antiquité et qui à l'instar des "Femmes savantes" de Molière professait le plus grand mépris pour le corps, cette guenille !

Il ne prit plaisir qu'à une énorme tasse de café, et fébrile, retourna à son travail. Il n'avait plus qu'un chapitre à faire pour avoir terminé son "François Villon" et dans sa hâte d'en finir, il oubliait tout : le jour de l'An, le temps devenu presque printannier, le gai soleil qui venait sécher la pluie. Il avait promis à Suzanne de la promener sur les grands boulevards, mais il pensait bien à cela, à présent. Il faisait mourir son poète, en pleine cour du roi de Thunes, entouré de sa horde de ribauds et de malandrins, tous gens ayant sur la conscience pas mal de méfaits, et dont l'âme s'attendrissait singulièrement pour les besoins de la cause.

Cette mort du poète, c'était l'oeuvre finissant en coucher du soleil, en crépuscule mélancolique, avec Villon répétant à ses compagnons d'aventures le quatrain légendaire :

"Quand des crécelles et des cloches :

"Vous entendrez le carillon !

"Truands, ribauds, amis et proches

"Priez pour l'écolier Villon !"

Laferrière venait d'écrire le mot "Fin", et il avait posé, au bas du manuscrit, sa signature ornée d'un paraphe orgueilleux.

La soirée parut charmante au vieux romancier ; sa fille s'était mise au piano, lui égrenant toutes les perles de son répertoire, plongé dans une indicible extase. A présent, elle lui jouait la "Suite algérienne" de Saint-Saëns, et dans le grand silence de la nuit, le clavier vibrail "de crescendo", imitant une fanfare éloignée. Des cornets de cristal, posés sur la cheminée du salon s'exhalait une suave odeur de violettes, et dans cette atmosphère de fé-

licité, le vieillard se sentait rajeuni de vingt ans.

Le lendemain accompagné d'une lettre, le volumineux manuscrit de François Villon arrivait chez Laurent Just, le grand éditeur parisien.

La stupéfaction fut profonde chez l'éditeur.

Ainsi ! il n'était donc pas mort ce vieux Laferrière !

Installé dans son cabinet, Laurent Just avait posé sur sa table de travail, sur un monceau de revues, de publications diverses le manuscrit de Laferrière sur lequel s'étalait en grosse ronde moulée, le titre : "François Villon." Ce manuscrit était de la taille de l'Annuaire Didot-Bottin, et l'éditeur pensif, était déjà effrayé par les proportions de l'envoi du vieux romancier.

Depuis dix-huit ans, Laurent Just avait succédé à son père, Hector Just ; Laurent était un homme prompt à prendre une décision, positif en toutes choses, apportant dans les affaires une rectitude absolue et, par-dessus tout se tenant au courant du mouvement intellectuel et littéraire.

Maintenant, Laurent Just feuilletait le François Villon, curieux de savoir comment tenait encore la plume ce vétéran du style qui s'appelait Laferrière. Pourquoi diable ce vieux Jacques avait-il été s'exiler si longtemps en province, dans une tranquillité champêtre, à cent lieues du mouvement littéraire et de l'actualité. Il était devenu fossile avec son amour de la nature ; et Laurent Just, Parisien affiné plissait la lèvre dédaigneusement tout en tournant les feuillets du manuscrit. Est-ce que l'on trouvait des acheteurs, à présent, pour toutes ces vieilles histoires de cape et d'épée, pour toute cette quincaillerie romantique fournie par des succédanés des Dumas père, des Maquet et des Ponson du

Terrail. Et puis, c'était écrit dans quelle langue : la langue poncive et prud'homme de la "Tour de Nesles" et de "Lazare le Pâtre". Décidément il était fou ce vieux Laferrière !

Après tout, en réfléchissant, ce "François Villon" valait bien les grandes machines perpétrées par Laferrière, en ses belles années de jeunesse et de prospérité. Il avait assurément les pages mouvementées et pathétiques, qui faisaient pleurer les lectrices au temps des crinolines et des manches à gigot. Mais à présent à une époque toute de psychologie d'analyse et d'observation, il n'y avait guère place pour cette phraséologie aussi tapageuse qu'enfantine.

Et Laurent Just, se disait :

— Je ne ferais pas un rouge liard, si j'avais l'imprudence d'éditer cet indigeste François Villon. Décidément, ce pauvre Laferrière est vidé, complètement vidé.

Et pensant à cela, l'éditeur se prit le front dans les deux mains et se plongea dans une rêverie profonde : en vérité cela lui faisait un chagrin d'écraser dans l'oeuf les ambitions d'un vieux camarade de son père. Pourtant il fallait répondre et déguiser son refus sous une forme des plus courtoises, au moyen d'une de ces formules qui disent à la fois tout et rien.

Le meilleur c'était de remettre Laferrière à un an ; d'ici là, le romancier comprendrait peut-être que l'heure de la retraite avait sonné pour lui.

Certes quand le vieux Laferrière se verrait frappé d'interdit par les journaux et les revues, quand les éditeurs auxquels il écrirait, feraient la sourde oreille et ne répondraient pas à ses missives et à ses sollicitations, quand quémendeur à cheveux blancs il lui faudrait plus de patience qu'au débutant timide apportant sa première copie, il comprendrait qu'il y a

dans la vie des auteurs, des déceptions amères et des tristesses indicibles.

A présent la plume de l'éditeur courait sur le papier :

“Cher Monsieur Laferrière,

“On ne fait pas attendre les vétérans de la littérature : c'est pourquoi j'ai lu immédiatement “François Villon”, dans lequel j'ai retrouvé toutes vos qualités d'au trefois. Malheureusement, j'ai le vif regret de ne le pouvoir publier immédiatement. Quant à ma revue dans laquelle vous me demandez une place, toute ma saison est prise par un roman de Saint-Aignan. Plus tard je verrai... mais pour le moment je suis absolument débordé.

“Tous mes regrets et l'expression de ma bien vive sympathie.”

Laurent Just.”

V

Le lendemain, à midi la lettre de l'éditeur arriva chez Laferrière. Depuis le matin, Jacques l'attendait avec impatience, le cerveau toujours hanté par son éternel le chimère qui lui montrait des milliers de lecteurs l'acclamant et se ruant chez tous les libraires pour demander son livre.

Dans la conviction de Laferrière, “François Villon” allait faire reflourir l'ancien genre littéraire ; de fait, l'auteur du “Roi des Ribauds” n'était-il pas un des derniers romantiques ayant gardé le culte des périodes à grand orchestre, des épithètes ronflantes et colorées. Quand il lui arrivait par hasard de parcourir les oeuvres en vogue, il demeurait stupéfait, devant cette prose sèche et précise, devant ce réalisme serrant la bride à l'imagination. Et à ce moment, le romantique invété ré qu'il était éprouvait une impression

semblable à celle qu'aurait ressentie un paladin du moyen-âge, bardé de fer du cimier à l'éperon, s'il avait pu voir les représentants de notre race actuelle, affublés de vestons étriqués et coiffés de chapeaux melons.

Pourtant ceux qui avaient écrit toutes ces oeuvres d'analyse et d'observation, en vendaient des milliers d'exemplaires, se faisaient voiturier autour du lac par des pur-sang de dix mille francs, avaient des villégiatures princières, et des hôtels d'une somptuosité sans pareille. Que serait-ce donc quand lui, l'auteur de ce “Roi des Ribauds”, que Maquet aurait voulu avoir signé, rentrerait dans l'arène avec ce François Villon” prodigieux. Comme ils seraient finis les jeunes psychologues, avec leurs études ternes et grises, avec leurs productions sans intrigues et sans couleur et à lui Jacques Laferrière, l'or et la gloire... la gloire et l'or ?

Emporté par son rêve, le vieux romancier exultait devant Suzanne, glorifiant la forte école littéraire dont il avait fait partie, aux dépens de toutes celles qui l'avaient suivie.

Quand il reçut la lettre de Laurent Just, il n'en pouvait croire ses yeux.

Comment, Saint-Aignan occupait toute la saison. Un nouveau ce Saint-Aignan ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Très vite il reprit sa belle confiance en l'avenir. Il irait lui-même faire un tour chez Laurent Just. Après tout, si François Villon ne pouvait passer comme feuilleton, on tirerait le volume tout de suite.

Il prit son chapeau, sa canne et se disposa à sortir.

Assurément, cela l'humiliait de se présenter en solliciteur chez les fils d'Hector Just ; il avait été un temps où c'était lui qu'on sollicitait ? Que de recommandations n'avait-on pas quemandées auprès

de lui ! Enfin il pouvait faire son "mea culpa". Pourquoi négligeant les relations, la vie de Paris, avait-il été s'ensevelir au fond des bois ; les absents ont toujours tort dit un proverbe. C'est égal, quand on allait le voir, tout s'arrangerait pour le mieux, et avant six semaines il corrigerait les épreuves de François Villon.

Aussi lesté qu'un jeune homme de vingt ans, il descendit ses quatre étages. Il allait à pas rapides, et léger comme on l'est quand on met le cap sur l'espérance. Il avait déjà tout oublié : sa ruine pour ainsi dire récente, la lettre plutôt évasive de l'éditeur ; il souriait à sa gloire prochaine, à la dot de sa fille reconquise à la pointe de sa plume.

Bientôt il atteignit la rive gauche, le quartier de l'Océan où était située la librairie Laurent Just.

Quand il fut sous la galerie où s'étendait la librairie, il s'arrêta en proie à une certaine émotion... sa confiance en son étoile diminuait subitement ; une pâleur étrange avait envahi son visage.

Sa main tremblait en poussant la lourde porte en chêne à bouton de cuivre... Il se rappelait que cinquante ans auparavant, il tremblait de la sorte apportant, débutant de vingt ans, ses premiers essais à la librairie Hector Just.

"Allons ! dit-il, se sentant le besoin de se donner le courage... je suis ridicule avec ce trac incompréhensible. Autrefois, je n'étais qu'un atôme, qu'un inconnu dans le Paris des lettres. Aujourd'hui, je suis l'auteur du "Roi des Ribauds", je suis Jacques Laferrière.

Il entra.

Dans cette grande maison de Laurent Just, c'était l'heure du coup de feu : le personnel était sur les dents. On "lançait" justement le roman de Saint-Aignan : l'"Inaccessible". Décidément ce nouveau

venu était bien encombrant ; la Revue ne lui suffisait pas. Encore un réaliste, un psychologue, ce Saint-Aignan ; son roman, tiré à cent mille, emplissait tout le magasin.

— Serait-il possible de parler à M. Laurent Just, dit le vieillard, en remettant sa carte à un employé.

Egaré, affolé, au milieu d'un brouhaha intense, l'employé ne voyait pas ce grand vieillard à barbe blanche. Enfin, il l'aperçut et se rappelant sa question.

— Ah ! oui ! fit-il. Monsieur Laurent Just ! Diable ! vous tombez mal en ce moment. Enfin... entrez ici, à droite, dans le salon de réception. Il est à vous dans un instant.

Tout d'abord Laferrière ne reconnut pas la pièce si simple dans laquelle on le recevait autrefois, dans ce salon d'un style sévère aux draperies de nuance sombre à la massive table de chêne chargée de publications. Le vieux romancier s'était assis sur une ottomane : sentant l'envahir une sorte d'inquiétude, il regardait sans cesse la pendule empire, en marbre griotte, placée sur la cheminée. Quant à la porte, elle donnait dans le bureau de Laurent Just ; derrière cette porte, des voix parlaient et soudain Laferrière entendit prononcer son nom.

Il prêta l'oreille :

Laurent Just causait gaiement avec le psychologue à la mode, avec ce Saint-Aignan dont on lançait en ce moment l'"Inaccessible".

— Alors, ce bonze de Laferrière vous a envoyé son dernier-né, disait l'interlocuteur de Laurent Just. Quelle tarentule le pique de se remettre à écrire. Il devrait savoir pourtant que les grimaces des vieux pîtres laissent la foule indifférente.

— Doucement... doucement... Saint-Aignan, ripostait Laurent Just. Laferrière

est à côté. Il peut entendre nos paroles.

D'une voix plus basse, mais encore perceptible, Saint-Aignan reprit :

— Et qu'en pensez-vous de ce manuscrit ?

Laurent Just fit une grimace dédaigneuse :

—Toujours cette vieille machine rococo, bourrée de coups d'épée, de rapt, d'assassinats, et puis, cela se passe sous Louis XI. Pauvre Laferrière ! en voilà un qui n'est pas dans le train, et qui mourra dans l'impénitence finale.

Dans la pièce voisine, Laferrière, secoué d'un tremblement nerveux écoutait la conversation. Chacun de ces mots mordants, dont il sentait l'ironie lui faisait l'effet d'un coup de poignard, lui déchirait le coeur. Ainsi, ce misérable de Saint-Aignan, un petit monsieur inconnu dix ans auparavant, avait l'audace d'éclabousser avec ses gros lazzi, son oeuvre à lui, Laferrière, vieux chevronné de lettres, dont la réputation était universelle. Quel fat ! Heureusement que le public, ce public qui a plus d'esprit que Monsieur de Voltaire, saurait juger cet impudent, et rabattre son insolente faconde.

Soudainement, un doute atroce étreignit le coeur du vieillard. Qui sait ? Saint-Aignan avait peut-être raison. La vieillesse était démonétisée, à présent : comme le disait l'auteur à la mode, les grimaces des vieux pitres laissent la foule indifférente.

Enfin la portière se souleva livrant passage à Laurent Just qui s'avança vers Laferrière, la main tendue et le sourire aux lèvres. Devant l'altération des traits du vieillard, l'éditeur comprit que la conversation avait été entendue. Il cherchait un biais, un moyen de panser la cruelle blessure faite à ce vieillard si digne, quand ce dernier alla au-devant de lui et lui dit :

— Ne vous tourmentez pas. J'ai entendu

vos entretiens, et j'ai horreur des consolations banales. Que voulez-vous ? Je me suis trompé. J'ai oublié un moment que la neige des années avait blanchi à la fois ma prose et ma chevelure. C'est l'éternelle histoire, tout passe, tout vieillit, et les oeuvres s'y rident, hélas ! comme les hommes !

Il gardait un bon sourire, un sourire relevé d'une pointe d'amertume.

— Rendez-moi donc ce pauvre François Villon ; les aventures de ce bohème bourrées de coups d'épée, de rapt et d'assassinats, à l'époque de Louis XI n'intéressent plus personne... Mon dernier-né n'est pas viable, je crois qu'il vaut mieux le supprimer.

L'éditeur cherchait à se retourner :

— Oh ! Monsieur Laferrière ! je suis navré. Vous étiez un vieil ami de mon père, et je voudrais vous faire plaisir. Ne prenez pas pour parole d'Évangile, ces quelques mots échangés avec Saint-Aignan. J'étais pressé, j'ai à peine parcouru votre "François Villon" sur lequel j'ai peur d'avoir appliqué à première vue, un jugement téméraire

Le vieillard reprit de nouveau son sourire.

— Ne parlons plus de cela... et permettez-moi de remporter mon "ours" comme on dit en argot dramatique.

Laurent Just n'était pas méchant, et la vaillance de Laferrière lui causait malgré tout, une émotion dont il ne se sentait pas maître :

— Écoutez, Monsieur Laferrière, nous aurions mauvaise grâce à nous tromper, entre auteur et éditeur. Si dure qu'elle puisse être, voulez-vous accepter la vérité : la voici. Votre roman aurait fait florès à l'époque d'Antony, "de Harmani", et de Henri III, mais à présent le romantisme est mort de sa mort naturelle. Il faut met-

tré vos conceptions au point, et moderniser votre prose. Vous avez assez de talent, Dieu merci, pour opérer heureusement cette transformation.

Laferrière secoua la tête :

— J'aurais mauvaise grâce, septuagénaire que je suis, à venir prendre place parmi les disciples de l'école nouvelle. Certes Monsieur Saint-Aignan m'inonderait de ses lumières, mais malheureusement je suis trop vieux pour devenir le néophyte d'une religion dont il serait l'apôtre !

Puis, ayant laissé déborder par ces paroles, ce qu'il avait d'amertume dans le cœur, il ajouta :

— Jadis, votre père était à mes genoux, réclamant sans cesse ma copie. Cela m'a grisé et j'ai vécu le restant de ma vie avec le souvenir de mes triomphes d'autan. Ne m'en veuillez pas. C'est la première et dernière fois que je vous importune.

Sans dire un mot de plus, sans donner à Laurent Just le temps de lui répondre, il sortit. Il traversa la librairie, pâle, défait appuyé sur sa canne, tellement il chancelait. Le malheur voulut que sur le seuil de l'établissement, il aperçut un commis causant avec un jeune homme frisé au petit fer, le modèle du parfait dandy : monocle rivé à l'oeil, gants de Suède, redingote piquée du bouton rouge de la Légion d'honneur. Une voix intérieure cria au vieillard : C'est lui Saint-Aignan !

Il revint sur ses pas, et s'adressant au jeune dandy :

— Monsieur Saint-Aignan ?

— C'est moi, monsieur !

Laferrière croisa ses bras sur la poitrine, et regardant son interlocuteur entre les deux sourcils.

— Vous m'avez gravement insulté tout à l'heure, Monsieur. Les grimaces des vieux pitres, avez-vous dit, laissent la foule indifférente. Vous auriez dû penser

pourtant que les pitres vieillissent dans leur métier joignent à leurs grimaces professionnelles une foule d'autres talents, et que, si à la rigueur, ils reçoivent parfois un coup d'escarpin au bas de l'échine, ils sont capables de le rendre, capital et intérêts compris.

Et levant sa canne il en cingla le visage de Saint-Aignan, en ajoutant :

— J'espère que vous viendrez me demander raison. La librairie vous donnera mon adresse.

Il sortit.

Sa colère était passée, soulagée ; il était heureux d'avoir cravaché la figure de ce bellâtre. Il éprouvait le besoin d'être seul de recueillir ses esprits, de réfléchir.

Il faisait halte devant les librairies, partout il voyait s'étaler le roman de Saint-Aignan, l'"Inaccessible" affiché avec une bande toute fraîche : "Vient de paraître — Trente-sixième mille — Et dans un rapprochement douloureux il songeait à ses oeuvres, à lui, à ses pauvres oeuvres de jeunesse. Hélas ! Comme l'oubli venait vite pour les ouvriers de la pensée.

La vue de ce roman de Saint-Aignan lui faisait mal : toute cette production littéraire des jeunes, tapageusement étalée sous ses yeux, lui emplissait l'âme d'amertume. Pourtant, ce n'était pas là un banal et vil sentiment de jalousie ; non, c'était la navrante constatation de sa décadence, la tristesse de se voir fini, usé, "vidé", comme on dit en argot du boulevard.

Jamais l'absence complète de ses oeuvres dans les vitrines des librairies, ne lui était apparue, comme en ce moment, désespérante. Pourtant ses livres avaient eu de la vogue autrefois, il avaient captivé, bercé, charmé, une génération de lecteurs, génération disparue, maintenant. Et dire qu'il ne restait plus trace des romans de ses vingt ans, rien de toute la poudre d'or

de son imagination éparpillée aux quatre vents du ciel. Ses contemporains, jadis, s'étaient inclinés devant lui ; tant de gens autrefois l'avaient appelé le maître styliste, admirant en lui le joaillier habile à ciseler, à sortir sa phrase chatoyante et lumineuse. Et de tout cela, que restait-il ? Ce qui reste de la bulle de savon qu'un enfant fait éclater en soufflant un chalu-meau de paille.

Il s'arracha à sa contemplation, et par la rue Dauphine gagna la rive droite. Une fièvre intense lui martelait les tempes, et ses jambes fléchissaient presque sans force pour le porter. Devant le Louvre, il s'arrêta encore, contemplant les casiers des bouquinistes, remplis de vieux livres et d'estampes. Des volumes étaient là, dépareillés, fanés, défraîchis, des volumes avec des couvertures jaunies par le temps, avec des teintes de feuilles mortes, faisaient là leur dernière, jusqu'au jour où le brocanteur las de veiller sur cette morne et encombrante marchandise la pousserait du pied aux gémonies dernières ; à la hotte du chiffonnier !

Soudain, il tressaillit : sous ses yeux flamboyait tel un pavillon flottant sur une épave ce titre : *Le Roi des Ribauds* "... et à côté une pancarte grasseuse, ironique féroce dans son laconisme ; cinquante centimes !

Ce fut le dernier coup. Tout ce qui lui restait de courage était brisé. Ainsi, du labeur de toute sa vie, de sa production qu'il croyait géniale, presque immortelle, voilà ce qui restait : ce pauvre livre, affaissé entre un manuel de cuisine et un almanach Mathie Lansberg. "*Le Roi des Ribauds*". Cinquante centimes. Misère !

Ah ! duperie, duperie atroce que l'existence de galérien de lettres qu'il avait passée à poursuivre sa vaine chimère ; duperie que cette lutte acharnée dans la-

quelle il avait prodigué sans compter, sa sève et son cerveau. Tout cela pour aboutir, dernière étape de ce calvaire de travail, à voir ses oeuvres déambulant au rabais dans les sentines de la librairie. *Le Roi des Ribauds*. Cinquante centimes !

Roulant sur ses joues, deux grosses larmes tombèrent dans sa barbe blanche. Il s'assit sur un banc devant le guichet du Carrousel : le repos lui semblait doux à cette heure. Il faisait un froid sec, un peu atténué par un soleil mélancolique. Maintenant tombé du haut de l'échafaudage de ses rêves, le romancier apercevait en face de lui, cette coupole de l'Institut sous laquelle il avait eu jadis l'ambition d'aller s'asseoir, avec l'habit à palmes vertes, et l'épée à poignée de nacre. Comme dans un songe sur l'eau qui coulait passaient les bateaux à vapeur, les canots de promenade, les embarcations de plaisance : tout cela filait coquettement, lestement, et lui, en les regardant, se sentait pareil à une pauvre barque échouée à la côte, à une vieille coque de navire rongée et vermoulue, mise au rancart dans un bassin de radoub.

Il semblait à Laferrière, que l'on venait de jeter à l'eau ce qui lui restait d'énergie et de vigueur. N'était-ce pas la meilleure part de son individualité qui venait de sombrer pour jamais. La confiance en son étoile, l'illusion charmeresse, l'enthousiasme qui fait les vaillants et les forts. Et il revoyait défilé dans son cerveau les silhouettes des compagnons d'autrefois à jamais disparus, de tous ceux dont le nom trop tapageur avait jadis fait du bruit dans le monde, et sommeillait aujourd'hui, dans la crypte des oubliés.

Tout à coup, il tressaillit, au son d'une voix douce :

— Mon bon père que faites-vous là ?

Suzanne et Nanette venaient de faire

quelques emplettes aux magasins du Louvre.

A la voix de sa fille, Laferrière sortit de sa torpeur :

— Emmène-moi, je n'en puis plus ! je n'avais plus la force d'appeler un fiacre.

Ils prirent une voiture, et bientôt arrivèrent à leur domicile.

Laferrière était toujours très fatigué, abattu, comme frappé d'une sorte de somnolence. Il entra, jeta un coup d'oeil navré sur cet amas de feuillets noircis, dont, à présent, personne ne voulait. Il conta sa peine à Suzanne, et ne put dîner ; il étouffait, et se coucha avec un chagrin infini, ne désirant plus que le repos, l'éternel sommeil, la mort !

Qu'allait-il faire, à présent que tout espoir d'être publié lui échappait. Aller retrouver de nouveaux éditeurs.

A quoi bon ! Saint-Aignan avait dit qu'il n'était plus qu'un pitre trop vieux, et Laurent Just n'avait pas contredit le brillant auteur moderne. Non ! il n'irait plus quémander à la porte de ces bureaux de rédaction où les cheveux blancs n'étaient plus acceptés.

Pourtant, si sa plume ne le tirait de là, c'était la misère à bref délai. Elle lui apparaissait menaçante, car l'argent apporté à Paris, avait déjà subi de fortes brèches.

Hélas ! se disait-il, j'avais tant espéré. François Villon devait m'apporter la fortune et la gloire. Quelle chimère ! Les romanciers d'autrefois n'ont qu'à boucler leur valise par le temps où nous vivons.

Une tristesse immense lui gonflait le coeur et quand il fut seul dans sa chambre, il se mit à pleurer à chaudes larmes. Sa vigueur était partie ; il se sentait faible comme un enfant et répétait le geste fou, à voix cassée :

— Je ne veux plus écrire... jamais... jamais... je ne pourrai doter Suzanne...

le pain lui-même lui manquera, mais... je n'écrirai plus.

Le lendemain, la fièvre le prit, et pendant huit jours il fut entre la vie et la mort. Le médecin arrêta à temps une bronchite, et vers le commencement de février, Laferrière entra en convalescence. Suzanne l'avait soigné avec un dévouement de soeur de charité. Dans sa nature délicate, elle puisait aussi les paroles les plus consolantes, pour cicatrifier la blessure du pauvre homme encore tout meurtri par sa chute du haut de son rêve !

— Mon bon père ! Pourquoi donc avez-vous tant de chagrin, Laurent Just n'a pas le monopole du bon goût. Je vous affirme, moi, que François Villon est une oeuvre des plus émouvantes. J'ai été bien heureuse de le recopier, et suis bien heureuse d'être votre fille, la fille de Jacques Laferrière !

Le vieillard hochait la tête :

— Bulle de savon, que tout cela, Suzanne ! A quoi bon me bercer d'un espoir irréalisable.

Malgré cela, une flamme fugitive passait dans ses yeux et un sourire venait à ses lèvres quand la fillette continuait :

— Vos livres à vous, père, sont irréprochables de fond et de forme, et vous avez un incontestable talent. Tenez, l'autre jour, j'ai lu à Nanette quelques pages de François Villon, et cette brave femme s'est mise à pleurer ; les pleurs des simples n'est-ce pas la quintessence du sentiment. Moi, j'ai foi en l'avenir, car il y a d'autres éditeurs que Laurent Just ! Voyez-vous, père, à partir de demain, je vous lirai chaque jour, quelques pages de vos oeuvres.

Tous les jours, elle lisait de sa voix charmeuse et cristalline ; elle mettait tout son coeur dans cette tâche. Laferrière l'é-

coutait, transporté, et l'espérance lui remontait au cerveau. Éternelle histoire des illusions humaines sans cesse renaissantes de l'imagination prompte à édifier quelque château de rêve, et cela jusqu'à la dernière heure de l'existence.

Elle lisait auprès de la fenêtre, et Laferrière les pieds sur un coussin, oubliait sa clientèle de lecteurs perdue, en écoutant la voix de son enfant.

C'est que Suzanne — était une lectrice hors ligne, vibrante aux passages pathétiques, émue aux scènes attendrissantes.

Tout à coup levant sa haute taille voûtée par la maladie :

— Qu'ont-ils dit, Suzanne ! que j'étais usé, vidé, fourbu... un vieux pître, quoi ! Ah ! ce Laurent Just, oublieux et ingrat ce Saint-Aignan, répugnant de fatuité. Ils disent que je n'ai plus rien dans le ventre. Mais je ne suis pas fini, j'en suis sûr à présent. Que me faut-il ! rajeunir ma forme, voilà tout, la rendre plus moderne, plus actuelle. Ah ! Ils veulent de la psychologie. Eh bien ! on leur en donnera. Je connais l'existence hélas ! encore mieux que ce Saint-Aignan. Je veux étudier sur nature et faire une oeuvre d'analyse une oeuvre qui restera debout, robuste, irréductible, tel un bloc de marbre sur un socle de granit. Qu'en dis-tu Suzanne !

L'enfant était heureuse de le voir reprendre courage ; il fallait, à tout prix, lui redonner sa belle confiance des anciens jours.

— Je crois, père, qu'avec votre prodigieuse facilité, il vous sera aisé de revêtir vos oeuvres d'un cachet plus moderne.

Laferrière s'exaltait :

— Comme l'on a été sans pitié pour moi. J'ai cru que je mourrais de cette blessure que Saint-Aignan m'a faite.

Mais, pourquoi gémir et se lamenter : souffrir c'est encore vivre. J'enfoncerai ma plume dans ma plaie béante, mon oeuvre sera vécue, celle-là, oh ! oui ! vécue.

Il passait ses mains dans sa chevelure :

— Quelle volée de bois vert j'ai reçue chez Laurent Just ! j'ai laissé un peu de ma laine aux ronces du chemin, mais à présent, me voilà guéri de ma vieille guitare moyenâgeuse. A soixante-dix ans passés, je vais me pencher sur les ulcères de la foule, sur les haillons du peuple, et sous prétexte d'art, en secouer les miasmes et la putridité !

Il s'attendrit et baisa Suzanne au front : puis la voix plus douce :

— Cher Ange ! pourquoi faut-il que cet univers apparaisse toujours ignoble et repoussant aux artisans de lettres de notre époque. Aveugles sont-ils donc pour ne pas voir les dévouements sans nombre, les générosités multiples qui partis des coeurs des humbles et des petits planent au-dessus des actions misérables dont est pavée l'existence humaine.

Il regardait au fond des prunelles ; il avait saisi dans ses larges mains de travailleur les menottes délicates de Suzanne et, ironique :

— Ah ! il est beau leur genre moderne. Quand on raconte l'histoire d'une âme généreuse comme la tienne, on suscite le spleen des foules et le livre va prendre ses invalides chez le bouquiniste du coin du quai... mais pour réussir...

Et indigné :

Pour réussir, il faut se mettre à la remorque de ce Saint-Aignan ; il faut fire du pimenté du croustillant, raconter de quelle ignoble mixture est pétrie l'âme de la crapule. Il faut patauger dans la nau-

sée, et se vautrer dans l'égoût. Le voilà! l'art moderne! Le voilà!

Il riait d'un rire amer:

Allons! allons! Jacques Laferrière! retourne à l'école! demande à ton maître Saint-Aignan la manière de conspuer la vertu et d'encourager le vice, et alors ton oeuvre sera puissante, indiscutée et indestructible!

Dès le lendemain, à peine guéri, il s'attela au travail. Après son rêve idéal, il attaqua la réalité. Il appelait en vain ce jaillissement d'idées qui faisait son orgueil. Des ombres confuses, nébuleuses, palpitaient sous son crâne. Il vivait dans une perpétuelle surexcitation, voulant réaliser cette chimère perfide qui s'envolait toujours!

Les heures passaient, passaient; le roman réaliste n'avancait pas. C'était toujours un travail de composition extraordinaire, aboutissant à des feuillets de papier jetés dans l'âtre. Alors, il reprenait sa feuille blanche, écrivait en grosses lettres un titre nouveau, avec une floraison d'espoirs sous son crâne chenu.

Hélas! il n'arrivait pas à exprimer ce qu'il voulait dire. Cette vie qu'il voulait écrire lui échappait encore et comme celle d'un enfant, sa main traçait des lignes indécises. Dans ces moments-là, Laferrière frémissait; l'appréhension de la décadence se lisait dans ses regards, dans ses prunelles ardentes, où éclatait la quasi-certitude de son talent enseveli pour jamais.

Le soir, la tête pesante et pourtant vide d'idées, il allait à la fenêtre, et regardait les passants; dans la lumière anémique du soir qui tombe, il était pris d'une tristesse plus poignante encore. Après l'hiver, le printemps était venu, puis l'été, l'automne encore des saisons ensevelies avec tant d'autres, dans ce tonneau des Danaïdes:

le Temps.

Pourtant, il ne voulait pas mourir. Ses mains décharnées se cramponnaient au peu d'existence qui lui restait à vivre: Il devenait pourpre, et ses veines se tendaient comme des cordes à violon. Malgré cela, il noircissait des pages, et ne les trouvant pas assez vécues, il déchirait tout.

Il ressaisissait la plume, le cerveau lourd, avec quelque chose comme la pression d'un étai sur son front; il avait des palpitations puis le sommeil arrivait.

Il dormait d'un sommeil de boeuf de labour qui a trop piétiné dans la glèbe, puis, tout à coup, il se redressait.

—Débout! à l'ouvrage!

Il chassait le sommeil, comme un beluaire chasse un fauve d'un coup de fouet. La sueur au visage, il allait encore à la fenêtre; le froid de la vitre le calmait. Il restait là, immobile, pensif, regardant les feuillets épars sur sa table, et couverts de sa grande écriture régulière.

Suzanne arrivait alors à petits pas, ne voulant pas le troubler, car tout bruit l'énervait; elle approchait ses lèvres de ce large front bouillonnant sous l'effort de la pensée en fusion.

—Père! vous voyez comme il fait beau dehors! allons prendre l'air!

Elle brûlait de l'enlever à ce travail; elle s'affligeait, pauvre petite, de voir le duel journalier de cet homme avec sa pensée rebelle, insoumise.

—Venez, père! je vous en prie! Les dernières fleurs égayent le square voisin. Vous aimiez autrefois, les roses et les corbeilles de chrysanthèmes. Père, écoutez-moi! Laissez-là ce travail qui vous met la tête sens dessus-dessous.

Un silence. Laferrière tapait de l'ongle sur la vitre, attendant avec impatience le départ de sa fille.

Elle ne partait pas... tenace, elle implorait.

— Père, venez, vous souffrez.

— Je ne souffre pas.

— Pourquoi me refuser ce plaisir. Vous me peinez !

— Laisse-moi ! Laisse-moi ! Suzanne ! ce labeur acharné, n'est-ce pas mon bonheur ? Pourquoi veux-tu m'enlever cette joie.

— Venez bon père ! Allons voir partir les hirondelles qui nichent dans le clocher de l'église. Vous aimiez autrefois les voir se mettre en route, vous aimiez le vent d'octobre, faisant tournoyer les feuilles rousses sur les grands chemins. Venez !

Elle le suppliait, sans se lasser, avec une véritable pitié filiale, mais, lui, refusait toujours. Il restait rivé à sa table de chêne, et sa pensée avait beau être tarie, il attendait toujours le coup de foudre créateur. Il restait à son poste de combat toujours solide sur la brèche.

Et il reprenait sa plume.

Un soir d'hiver, il avait travaillé assez tard. Dans le salon, le feu agonisait, la lampe s'éteignait charbonneuse. Il était seul, ayant exigé que Suzanne se couchât, tandis que lui courbé sur son manuscrit, criblé de rature, oubliait la marche des heures.

Il était là, écrasé de chagrin, l'oeil fixé sur son oeuvre inachevée. En viendrait-il à bout, lui, dont la fécondité était autrefois proverbiale ! Comme don Diègue, il pouvait s'écrier, lui aussi : "O vieillesse ennemie !"

Jamais, comme en ce soir d'hiver, il n'avait eu la sensation de sa déchéance, de son impuissance. Il se comparait à une vieille ruine. Et la misère se dressait devant lui ; de l'argent apporté de Touraine, il ne restait presque plus rien.

Il était là, livide, la main tremblante,

ses pauvres yeux brûlés par la lumière et par les veilles forenées ; pourtant, il restait encore devant son établi littéraire, poursuivant contre certitude, les deux choses qui lui tenaient au coeur : une bribe de gloire et de renommée et la dot de Suzanne.

Un vertige le prit. Devant l'évidente nullité de ses efforts, une angoisse indicible le tenaillait à la gorge : il bégaya :

— Ah ! c'est fini ! Je suis vaincu.

Subitement, ses yeux si mornes quelques instants auparavant étincelèrent, et il éclata d'un rire étrange strident, inextinguible !

Une force surhumaine lui était revenue ; il arpentait la chambre à grands pas, bousculant les chaises, heurtant les meubles. Egaré par le délire qui l'avait saisi, il déversait un torrent d'injures sur ses oeuvres passées et présentes : "Le roi des Ribauds" et "François Villon".

Suzanne et Nanette, éveillées par le vacarme le regardaient tremblantes de peur.

— Père ! père ! disait Suzanne, calmez-vous !

Il n'écoutait rien.

D'une main fiévreuse, il saisissait les feuillets épars sur son bureau, les lançait à la volée ; puis il les piétinait avec rage. C'était une fureur frénétique contre ces pauvres feuilles ; puis, il invectivait violemment tous les paladins de ses livres, leur parlant d'une voix courroucée, et scandant ses phrases de formidables coups de poings sur les meubles.

Suzanne le contemplait épouvantée, dans le paroxysme de sa colère.

— Père ! père ! vous me faites peur ! de grâce ! reprenez vos esprits.

Les yeux de Laferrière étincelaient de rage.

— Ne lui parlez pas disait Nanette. Pauvre cher homme ! il est fou ! Laissons-le

déchirer ses feuillets : si on le contrariait, c'est à nous qu'il s'en prendrait.

Laferrière continuait à tonner de rugissantes clameurs.

Les fantômes de ses héros se riaient de sa colère ; il ne pouvait les saisir, les étreindre, les broyer entre ses mains irritées.

— Mon Dieu ! disait Suzanne éplorée, mon Dieu ayez pitié de nous !

A présent il se battait contre une armée échappée de la Cour des Miracles : contre les francs archers, contre les bohémiens, contre les gens de la Prévoté. Il était fou, fou à lier et sa voix éclatait toujours de plus en plus terrible et rauque.

Ses poings s'agitaient dans le vide. S'écartant du mur, il crut qu'on voulait l'attaquer par derrière ; il se retourna et fit un bond prodigieux, puis tout à coup, jetant un cri lamentable, il tomba de toute sa hauteur sur le tapis.

Il restait là, inerte... Les voisins accourus aidaient Nanette et Suzanne, à le porter sur une couchette. On lui lia les mains dans la crainte d'un nouvel accès, mais il ne paraissait s'apercevoir de rien, tant son affaiblissement était profond. On alla quérir un médecin, et en attendant l'arrivée du docteur, Suzanne épongea, avec un fin mouchoir de batiste, le visage du malheureux insensé.

Pauvre vieux romancier ! cerveau hanté qu'avaient effleuré tous les oiseaux du rêve ! avec une cadence douloureuse, il roulait sa tête blanche sur l'oreiller, ré pétant, comme un petit enfant qui souffre.

— Oh ! comme j'ai mal ! comme j'ai mal !

VI

Pour obéir à sa mère, depuis un an, Roland voyageait ; que de fois il avait écrit

à Madame de Vilaines, ces simples mots, expressifs dans leur laconisme : "— Pour quoi vouloir me faire oublier... cela m'est impossible !"

Et Madame de Vilaines répondait :

— Roland, tu m'as promis d'attendre le laps de temps convenu avant de revoir Mademoiselle Laferrière. Tu es gentilhomme ! fais honneur à ta promesse, et réfléchis bien avant de commettre cette absurdité d'épouser une fille sans fortune. Malgré les apparences nous ne sommes plus riches, et crois-moi, deux choses viendront à bout de cet amour ridicule et inconséquent : l'absence d'abord, le silence ensuite !

Courrier par courrier, Roland répondait :

— Rien ne triomphera de mon amour ! ni l'absence ! ni le silence !

Madame de Vilaines répondait :

— Consulte ton coeur ! Nul amour ne résiste à la pauvreté ! Si dans six mois, il te plaît d'être l'époux de la petite Laferrière, je vendrai mes bijoux de famille pour offrir un cadeau de noces à ta fiancée.

Elle était trop fine, trop expérimentée pour lutter ouvertement contre la nature généreuse de son fils. Elle se bornait à lui faire toucher du doigt, les entailles énormes qui déjà amoindrissaient leur patrimoine. Si Roland ne relevait les Charmettes par un mariage opulent, c'était la ruine à bref délai.

Pour plaire à sa mère, Roland passa plusieurs mois à Nice, se ruant dans les galas, les vegliones, les batailles de fleurs ; tout cela ne lui donnait pas l'oubli. Au printemps il quitta Nice pour Luchon. Tour à tour, il escalada les cimes des Pyrénées, empoigné qu'il était par cette nature sauvage et primitive. Tous les matins, des landaus conduits par des mules harnachées de rubans et de grelots, passaient

dans les vallées, mais Roland ne frayait pas avec les touristes babillards dont les rires plus ou moins spirituels exaspéraient les échos des montagnes. A l'aube, il partait avec un basque hardi ; arrivé au-dessus du vallon, tout se faisait petit : les maisonnettes de Luchon, les moutons dormant dans les pâturages, les sources égayant les vertes prairies. L'air était diaphane, et aux étages de la montagne, les cascades neigeuses se multipliaient jaillies d'un lac invisible. Il montait plus haut... Il adorait le roulement lointain du torrent sur les roches la source descendant des sommets par nappes écumeuses, et s'évanouissant en poussière d'arc-en-ciel. Chaque jour, il recommençait une ascension nouvelle ; il voulait, armé du pic, de la hache et des cordes, atteindre aux glaciers, au domaine de l'aigle et de l'isard. Il se couchait dans une hutte de berger, et cette vie active, brisait ses nerfs, ne laissait plus de place aux rêveries amoureuses. Au soleil levant, il admirait l'immense tapis de neige étendu sous ses pieds, et la multitude de ruisseaux d'argent, dégringolant des hautes cîmes, et allant se perdre, s'engloutir, dans quelque gave mugissant et tumultueux.

Pendant deux mois, il gravit les monts, escaladant les pics, franchissant les précipices ; il sentait que les prévisions de sa mère commençaient à se réaliser. Parfois, il se disait encore : "Comme j'aime cette petite Suzanne. Pense-t-elle à moi ? Pourquoi suis-je lâche au point d'essayer de l'oublier ?"

Peu à peu, l'oubli accomplissait son oeuvre et dans le souvenir du jeune homme, Suzanne ne passait plus qu'à l'état de vision toujours charmante, mais de plus en plus lointaine. Puis Roland repartait, continuait à se fatiguer à se briser ses muscles, et Suzanne s'effaçait davantage dans

la fortune du passé.

L'hiver Roland revint aux Charmettes.

Son premier désir fut de revoir sa forêt. C'était un temps de gelée, une de ces claires journées d'hiver, où la terre est durcie par le froid ; les futaies étaient silencieuses, troublées seulement parfois par le vol d'une perdrix ou la fuite d'un lièvre. Sur le sol jonché de feuilles et de racines, les ronces échevelées couraient d'un arbre à l'autre. Roland marchait d'un pas alerte, la carabine à l'épaule. Il jeta un oeil attendri sur les chênes vénérables et centenaires, géants toujours jeunes, dont les pousses tendres faisaient craquer l'écorce noueuse. Ah ! certes jamais la hache ne les frapperait, ces Titans crevassés, bossués, aux racines puissantes, les siècles seuls les abattraient !

C'était l'orgueil de Roland que ces arbres ; bien des fois on lui avait offert de ces colosses de la forêt, de fortes sommes. En se refusant à les faire simplement émonder, il se privait d'un revenu sérieux. Certes ? s'il avait besoin d'argent : on hypothéquerait quelque autre domaine, mais jamais, non jamais ! on ne toucherait aux grands chênes qui vieilliraient tels des patriarches bibliques, dominant de leurs têtes verdoyantes leur robuste postérité.

Il s'était assis sur une pierre rongée par le temps, et contemplait, rêveur, la chute tournoyante des dernières feuilles. Le givre traçait sur les branches d'étincelantes arabesques : à l'horizon une sorte de buée vaporeuse montait des collines bleuâtres. Il songeait à tous ces intrépides viveurs du carnaval de Nice, lesquels ne se doutaient guère en rentrant de leurs galas incessants du plaisir qu'on peut éprouver au milieu des bruyères et des genêts.

Soudain des coups de cognée lourds et pesants troublèrent le silence. A n'en pas

douter, c'étaient des bûcherons qui abattaient des arbres. Furieux, Roland s'était levé ; il marchait à présent, guidé par des coups de hache, semblant entendre comme la plainte touchante des vieux arbres frappés au cœur par la cognée sacrilège. Tout à coup, il poussa un cri de fureur : devant lui dans une large clairière, une trentaine de chênes étaient abattus la souche taillée à fleur de terre.

Indigné, Roland arrêta le travail des bûcherons, malgré les observations du plus ancien d'entre eux qui lui exposait respectueusement que Madame de Vilaines ayant vendu ses arbres, l'acquéreur avait le droit absolu d'en disposer comme il convenait.

Devant la colère du gentilhomme les bûcherons se retirèrent. Un peu apaisé par leur départ, Roland s'assit sur un tronc, en proie à une mélancolie profonde. Comme les preux de quelque héroïque légende ils étaient là, gisants sur le sol, ces géants de la forêt, non pas abattus par le poids des ans, mais frappés au cœur, en pleine sève.

Le cœur de Roland saignait devant ce spectacle.

Comme ils avaient dû résister, ces Titans ! Ils étaient là, tombés sous la hache, leurs grosses branches détachées à la scie, jonchaient le sol semblant entourer leurs cadavres formidables d'une multitude de membres dispersés.

Quel vandalisme ! murmurait Roland ! Combien cela me fait de chagrin !

Misère ! dire qu'un jour une petite pousse qu'un chevreau eut boutée en passant, et que cette pousse était devenue l'orgueil de la forêt le roi des chênes ! Ah ! maudite hache ! Et baissant la tête, Roland laissait sa main découragée s'appuyer sur son fidèle chien Actéon qui, une flamme expressive dans ses yeux roux,

semblait compatir à l'immense douleur de son maître.

Le galop d'un cheval tira le jeune homme de sa rêverie : Il leva la tête : Madame de Vilaines, toujours très en beauté, passait dans une allée voisine ; elle arrêta son alezan et tendant la main à son fils.

— Tu as l'air bien triste, Roland !

Il ne répondit pas, tout d'abord, fixant sur elle ses yeux dans lesquels se lisait un reproche muet.

— Mère, dit-il, d'une voix sourde, comment avez-vous pu vendre ces arbres sans me prévenir. Vous saviez bien que c'était ma joie, mon orgueil, ma fierté que ces chênes séculaires

Madame de Vilaines le regarda avec une sorte de commisération :

— Si je t'avais demandé ton avis, tu te serais opposé de toutes tes forces, à cet acte de... vandalisme ; pourtant, j'avais à payer des dettes qu'il m'était impossible de remettre.

Il fallait écrire à maître Duroc, le notaire de notre famille.

Elle eut un plissement des lèvres dédaigneux :

— Maître Duroc est un paysan, un rustre, un goujat, qui nous a fermé sa caisse. Il n'a pas tout à fait tort, car les Charmettes sont criblées d'hypothèques. Tu n'as jamais voulu te rendre un compte exact de notre situation ; elle n'est pas folâtre. Tu ne t'es jamais demandé combien nous coûtait notre passion pour la chasse. Ne pleure donc pas pour quelques arbres, et garde tes tristesses pour l'avenir qui nous attend.

Et, plus bas :

— La forêt tout entière y passera ; un jour on vendra tout, puisque tu refuses de nous sauver par un bon mariage.

Il l'écoutait, les yeux rivés sur ses

grands chênes.

— En vérité Roland, pourquoi t'obstiner à épouser cette petite Laferrière. Quelle folie ! A peine auras-tu de quoi lui offrir une corbeille de nocés convenable. Je vendrai mes bijoux. Soit... et après ? Il faudra bien arriver à abattre tous les arbres. Car vous ne serez pas riches, et il faudra bien faire face aux dépenses du ménage, par des coupes réitérées dans nos domaines.

Les larmes perlaient aux yeux du jeune homme.

— Comment peux-tu passer ta vie dans une pareille rêverie. Ton idylle avec Suzanne c'est une histoire ancienne ; à présent laisse donc là des souvenirs qui attristent ton existence, et n'y jettent que douleur et mélancolie. C'est égal, puisque c'est là ton idée, tu épouseras ta bien-aimée.

Et, changeant de ton :

— Viendras-tu demain chez notre voisin Archibald Johnson ; il nous invite pour une chasse. La fête sera magnifique et certes le gibier ne manquera pas.

Roland eut un sourire railleur.

— Je le sais mère !...

Elle eut aussi un sourire ironique :

— Quand le richissime Johnson donne une chasse je me suis laissé dire que, la veille, on expédiait chez lui, de Paris, une énorme quantité de gibier vivant : perdrix, lièvres, faisans, que l'on lâchait, pour ainsi dire, sous le pas des chasseurs. Tu peux être sûr que demain il se fera un carnage épique.

— C'est regrettable ! je n'aime pas la Saint-Barthélémy, riposta Roland.

Elle fit claquer sa cravache sur sa botte.

— Moi non plus ! il n'y a d'agréable pour moi que le gibier qu'on acquiert au prix de la fatigue et de l'art cynégétique.

Et, subitement :

— A propos ! As-tu vu Edith Johnson,

depuis son retour. Quelle jolie fille ! elle est plus ravissante que jamais ! Quelle délicate châtelaine elle ferait !

Tout à l'heure, le hasard me l'a fait rencontrer dans une allée du bois. Elle était jolie à croquer avec son petit feutre d'homme crânement posé sur l'oreille... avec sa gracieuse amazone. Et avec cela d'une hardiesse. Sais-tu qu'il y a deux ans, en Russie, elle a suivi les chasses à l'ours et à l'auroch. Elle a tous mes défauts, cette enfant, et je l'aime. Enfin, n'y pensons plus ; tu préfères les miniatures de Greuze aux portraits de Watteau, les coeurs simples aux beautés altières, et les Suzanne Laferrière aux Edith Johnson ! Pauvre garçon ! je ne vois pas ton avenir en rose !

Roland gardait le silence.

— Il est évident, reprit madame de Vilaines qu'un jour ou l'autre, ce yankee étendra sa patte velue sur les Charmettes. comme il l'a fait sur le cottage du vieux Laferrière. Tu verras comme il a su transformer ce coin paisible, en un adorable rendez-vous de chasse.

Roland éprouvait un malaise indescriptible. Que répondre ? Il était sans courage en face de sa mère n'ayant plus aucune énergie pour défendre son amour. Madame de Vilaines guettait, du coin de l'oeil, l'effet de ses paroles : elle continua.

— J'ai pris, mon enfant des renseignements sur notre voisin de campagne ; c'est un roturier, mais sa fortune est inconnue : Il possède tout ce qu'un homme peut posséder au monde ; hôtel princier à Boston villa au bord de la Méditerranée, château en Touraine, puits de pétrole aux Etats-Unis, champs de cannes à sucre aux Antilles, meutes, équipages, une collection de tableaux d'un prix inestimable.

Elle s'arrêta, l'oeil allumé par l'énumération de cette fortune princière.

— Que te dirai-je ! Il a le prestige d'un homme qui possède trois cents millions, et tous lui accordent la considération qu'on doit à un mortel campé sur un piédestal d'or massif. Ah ! quelle alliance pour toi ! quelle union, Roland ! Edith est si jolie et je saurais si vite lui donner le cachet de distinction nécessaire à notre maison.

Roland commença à faiblir.

Il répondit doucement :

— Votre rêve, ma mère, est une folie, miss Johnson est trop riche pour moi. Elle ne voudrait pas de votre fils.

Madame de Vilaines eut un sourire plein de réticences.

— Elle ne voudrait pas de toi ! Elle ne voudrait pas être la femme de Roland de Vilaines.

— Ma noblesse lui importe peu, mère à cette jeune républicaine, à cette héritière des Washington et des Lincoln !

— Que tu es jeune ! ah ! que tu es jeune ! Suis donc mon conseil ! Viens à cette fête ! sur ce, je te laisse à tes réflexions.

Elle s'enleva sur l'étrier, puis, cinglant d'un coup de cravache, le col de son alezan, elle disparut dans une allée.

Roland s'abîma dans une rêverie douloureuse :

— Pauvre Suzanne ; murmura-t-il, je l'aimais bien pourtant ! Ah ! que Dieu me pardonne, si je dois l'abandonner.

Il y avait, en ce moment, dans tout son être un mélange singulier d'amour et d'infidélité. Il songeait à ce riche mariage qui lui assurerait sa situation dans le monde, et en même temps, il voyait passer devant ses yeux, cet appartement de Paris où Suzanne devait vivre des heures d'angoisses, des heures de torture, en attendant de lui, ce mot d'espoir qui n'était jamais venu. Il voyait à travers l'espace, avec des

yeux dans lesquels il lisait un désespoir infini.

En pensant à cela, le cœur de Roland s'amollit, il fut sur le point de s'écrier :

— Je n'aime que Suzanne, ma petite Suzanne, ma vie, mon bonheur.

Puis, son front se pencha vers la terre. Il était vaincu, par la perspective de sa ruine prochaine, dont l'abattage de ses chênes était l'indiscutable avant-coureur.

Allons ! le sort en était jeté !

Demain il irait à cette fête ; il irait chez cet Archibald Johnson, chez ce parvenu, enrichi par le pétrole et la canne à sucre, chez ce brasseur d'affaires, toujours à l'affût de profits nouveaux, chez ce yankee plus âpre au gain qu'un bourgeois du Marais, et plus dépensier qu'un rajah de Golconde.

Il s'était levé, regardant les Charmettes, longeant un sentier bordé de peupliers, qu'on vit les larmes qui filtraient sous les yeux sous lesquels il faisait trop sombre pour paupières de celui qui avait aimé Suzanne Laferrière.

Le lendemain, M. de Vilaines accompagna sa mère chez Johnson. Il fut absolument ébloui par le luxe de cette habitation.

Les jardins étaient incomparables avec leurs palmiers, leurs cascades, leurs jets d'eau, leurs serres dans lesquelles la faune des Tropiques étalait ses merveilles. Quant à l'intérieur du logis, c'était un amas de meubles anciens, de tapisseries de haute lice, de bibelots aussi étranges que coûteux. Dans la salle à manger, un luxe inouï d'orfèvrerie attendait les invités : Johnson reçut ses hôtes avec une bonne grâce parfaite, accompagné de sa fille, éblouissante dans une toilette de Pompadour. Roland la contemplait attentivement et se disait, qu'après tout, sa mère avait peut-être raison.

Miss Johnson était une grande fille, sans morgue ni hauteur, rieuse, bien portante, gazouillant comme une fauvette ; à table, elle eut un rire d'espiègle, en voyant son couvert placé près de celui de M. de Vilaines.

Roland malgré ses efforts, était subjugué par la jeune fille ! A présent, sous l'oeil impassible du maître d'hôtel en culottes courtes, il racontait ses derniers voyages, heureux que la jeune fille l'écoutât avec un réel plaisir.

— Moi, disait-elle, j'adore les courses dans la montagne : je voudrais aller jusqu'aux sommets, aux glaciers, car je suis brave ! Je ne crains rien, ni le froid, ni le chaud, ni le soleil, ni la gelée, surtout en compagnie d'un vaillant tel que vous.

Les convives étaient passés sous la véranda dans un jardin d'hiver meublé de fauteuils, guéridons, de divans. Edith offrait aux invités de fins cigares, des londoniens, et elle riait de se voir enveloppée d'un nuage de fumée.

Elle était revenue près de Roland ; elle lui disait :

— Puisque vous êtes de retour aux Charmettes, venez donc quelquefois voir mon père : je n'aime pas l'isolement. Moi, ma vie, c'est de faire de l'escrime, du billard, des échecs. Avec cela, on va à la chasse, on dîne, on fait de la musique, on boit des sorbets, on organise des sauteries : c'est très amusant, tout cela.

Elle eut un rire éclatant et légère comme une sylphide se dirigea vers un groupe. Elle était entourée d'un cénacle d'adorateurs, et, radieuse, adulée, elle évoluait au milieu des madrigaux et des compliments.

Vers quatre heures, on se mit en chasse. Edith et Mme de Vilaines accompagnaient les disciples de Saint-Hubert ; jusqu'au crépuscule ce fut une hécatombe de lapins, de perdrix et de coqs de bruyère.

Le soir, on se remit à table ; les convives étaient très gais. Dans le parc, éclairé par Phébé la blonde, les piqueurs sonnaient du cor, et cette fanfare lointaine accompagnait le récit des exploits des chasseurs. Tout le monde parlait à la fois, et au champagne, les prouesses devenaient extraordinaires.

Roland s'animait aussi, sa verve, montée au diapason de ses compagnons de table.

Le café dégusté, on passa au salon et la fête fut achevée par une comédie de Musset, dans laquelle Edith, en travesti, se tailla un succès très personnel.

A deux heures du matin, les hôtes de Johnson allèrent se coucher dans leurs appartements respectifs, et Madame de Vilaines et son fils reprirent le chemin des Charmettes.

Ils allaient au galop, dans un petit phédon, se riant de l'air glacial, et de la gelée piquante.

— Comment trouves-tu Edith, dit Madame de Vilaines. Quel entrain ! Quel esprit ! Quelle exubérance ! Cette enfant est charmante et si riche avec cela.

Et d'une voix plus basse :

— As-tu remarqué les écuries, les chevaux, la meute. Rien que des bêtes de race !

Roland courbait la tête, honteux de s'avouer à lui-même que tout cela ne l'avait pas laissé indifférent, et puis quel superbe terrain de chasse entourant le château de Johnson. Leur forêt coudoyait celle des Charmettes, et les deux domaines réunis formeraient à n'en pas douter, une des plus giboyeuses futaies de France.

— Et ma petite Edith, comment la trouves-tu, reprit doucement Madame de Vilaines.

— Je suis obligé de reconnaître qu'Edith est charmante, jolie, espiègle et d'u-

ne simplicité qui fait pardonner sa grande richesse.

Ils arrivaient devant le cottage rustique qui avait été la maison de Laferrière. Roland, subitement dégrisé de l'ivresse produite par l'opulence des Johnson, étouffait un soupir. Quelque chose d'infiniment douloureux lui tenaillait le cœur. A travers sa pensée, il revoyait le doux visage de son amie d'autrefois, il entendait la voix de Suzanne Laferrière, lui murmurant à l'oreille : "C'est bien mal ! vous qui m'aimiez tendrement, vous me délaissez à cause de ma pauvreté !"

Il se rappelait les soirées passées chez le romancier. L'amour candide rayonnait sur le visage de Suzanne. Elle parlait de ses pauvres, des chasses de Roland, chantait une mélodie de Gounod. Quelles paisibles soirées contrastant avec l'existence surchauffée de la famille Johnson.

Le cœur de Roland se révoltait de nouveau.

— A moins d'être un lâche, se disait le jeune homme, on ne délaisse pas une jeune fille qu'on adore, parce que la pauvre mignonne n'a plus de fortune.

Pendant ce temps, Edith, ses invités par-tis venait de monter à sa chambre. Assise dans un grand fauteuil, elle lisait en souriant, un petit calepin de maroquin rouge. Depuis son arrivée en France, elle inscrivait là les noms, les titres, la fortune de ses soupirants, cela s'ouvrait le jour où les opérations commençaient, et se fermait dès qu'un congé en bonne et due forme était donné. Elle était longue la liste des présentants, car Edith était bien jolie avec ses prunelles d'un bleu exotique, avec sa taille de lys, avec sa chevelure d'un blond cendré... et par-dessus le marché avec les millions de son père, le richissime Archibald Johnson.

Edith, toujours souriante, tournait les

pages du calepin :

"Robert Luguët, paysagiste, médaille d'or du dernier salon... un des espoirs de l'Ecole française.

"Jacques de Breuil, homme de cheval, sportman élégant... quarante mille livres de rentes.

"Serge Borisoff, prince russe, un aventurier, célèbre par ses succès auprès des mondaines haut cotées.

"Hector de Presles, un joueur affiché récemment à son Cercle pour n'avoir pu payer ses différences. Rompre immédiatement avec celui-là.

"Jean de Rouvres, un parti sérieux... de bonnes terres en Normandie.

Tout à coup saisissant son crayon, Edith biffa tous ces noms.

Elle en avait assez de tenir cette étrange comptabilité. Pourquoi noircir de chiffres ce mignon calepin : il y avait quelque chose de mieux que ces chiffres prosaïques, c'était de sentir battre son cœur, c'était d'écouter sourde et palpiter, dans tout son être, un sentiment nouveau pour elle : l'amour.

Allons ! Edith se l'avouait. Monsieur de Vilaines avait eu le don de lui plaire. Ce gentilhomme un peu froid, réservé dans ses discours, avait produit une forte impression sur la jeune Américaine. Et se levant, Edith resta un instant devant son miroir de Venise qui, lui reflétant ses yeux d'azur, ses cheveux et ses dents de nacre, affirmait hautement qu'avant peu, monsieur de Vilaines serait définitivement conquis par un semblable poème de jeunesse et de beauté.

VII

Pendant qu'Edith pensait au beau gentilhomme, la pauvre Suzanne, à Paris, passait par de bien cruelles épreuves.

La raison n'était pas revenue dans le cerveau de Laferrière. C'étaient des moments d'accalmie, après lesquels recommençaient de terribles accès de fureur.

Un médecin avait été appelé de suite.

C'était un homme vigoureux, au front large, à l'oeil lumineux, débordant d'intelligence ; il considéra, avec une pitié attendrie ce vieillard qui avait été un écrivain de talent, et qui n'était plus qu'un insensé.

Laferrière venait d'être ressaisi par un accès de folie furieuse. Des visions effrayantes devaient passer dans le cerveau délirant ; son visage était pourpre et les veines de ses tempes battaient à se rompre. Le docteur fit signe à deux aides qui l'accompagnaient, et l'un d'eux développa un paquet qu'il portait roulé sous son bras. C'était une sorte de gilet ouvert par derrière, avec des manches fermées. Suzanne n'avait jamais vu ce vêtement, mais elle devina ce que c'était : la camisole de force.

Laferrière hurlait comme une bête fauve : entre deux cris gutturaux, il balbutiait des phrases sans aucune suite. Ses poings se crispaient contre des adversaires invisibles. Suzanne, près de Nanette, était terrifiée ; ce pauvre fou, c'était son père, son père qui, quand elle était toute petite, s'approchait de sa couchette à petits pas pour la baiser au front en murmurant : "Dors ! ma chérie ! Dors ! mon petit trésor !"

Dire que cet homme si doux était là, devant elle, pareil à un forcené ; on venait de le garotter. On lui passa la camisole, et les deux hommes le soulevèrent comme une masse, et l'emportèrent dans une voiture qui attendait à la porte.

— Du courage ! disait la vieille Nanette à Suzanne, qui pleurait à chaudes larmes. Du courage pauvre demoiselle !

Ah ! certes ! il lui en fallait du courage ! elle avait vécu dix-huit ans protégée par la tendresse de son père, par son affection solide et tutélaire et voilà qu'on l'emmenait hors du logis, le cher homme ! Elle eut moins souffert de voir des croquemorts clouer sa bière.

Le véhicule partit, flant rapidement vers une maison de santé voisine de Paris. Suzanne perçut quelques minutes le bruit des roues sur le pavé, puis, tout rentra dans le silence. Elle n'entendait plus rien, et, brisée par tant d'émotion, elle tomba anéantie, dans le fauteuil où il aimait à s'asseoir. Elle posa son front brûlant sur la table encore couverte par les feuillets inachevés, et pleura longtemps, la poitrine soulevée par des sanglots convulsifs.

Qu'allait-elle devenir, humble petit passereau du ciel, seule dans la ville affairée et tumultueuse, frêle épave de ce naufrage humain ! Un instant, elle eut l'idée d'écrire à Madame de Vilaines, de lui confier son malheur. Qui sait ! Roland viendrait peut-être. Mais non ! c'était folie ! elle ne pouvait, elle ne devait pas écrire, puisque depuis si longtemps, elle n'avait reçu des Charmettes, aucune marque d'affection, ni de souvenir. Allons ! elle était bien seule, cette fois, sans famille et sans amis !

Elle se leva, allant et venant, pour engourdir son chagrin ; elle rangeait l'encrier massif, les porte-plumes, les lunettes, croyant encore voir son père courbé sur le travail incessant. Elle pleurait et tout bas elle appelait l'absent.

— Père ! père chéri ! guérissez-vous ! revenez-moi bientôt.

L'heure sonna, lente et triste, au clocher de la Trinité ; dans le square, les platanes se courbaient sous la bise. Le roule-

ment des omnibus couvrait la vie fiévreuse de la grande ville.

Elle restait pensive à cette fenêtre où tant de fois son père avait attendu l'inspiration rétive. Nanette la contemplait avec pitié.

— Allons ! Mademoiselle ! ne pleurez plus ainsi ! Vous me fendez le coeur. Ayez de la force dans l'épreuve : ne suis-je pas près de vous moi qui vous ai élevée et qui vous aime tant.

Suzanne était émue par ce dévouement si simple.

— Vous avez raison, Nanette ! Aimez-moi bien, car je vous aime bien et surtout, ne me quittez jamais !

Et Nanette répondait, faisant des efforts prodigieux pour cacher ses larmes :

— Oh ! jamais ! Mademoiselle ! soyez-en sûre ! jamais.

Tranquillement, en bonne ménagère, la vieille femme tirait les rideaux, rallumait le feu et la lampe, car le jour tombait. Puis elle prit la jeune fille par la main, et la fit asseoir devant la table où fumait la soupière à fleurs. Mais, en voyant devant elle une place vide, la place de son père, Suzanne ne put approcher de ses lèvres une cuillerée de potage. Elle ne pouvait se consoler ; ainsi son père était là-bas, dans un cabanon, gardé à vue par des gardiens. Ah ! l'horrible chose !

— Je ne puis rien prendre, dit Suzanne ; enlevez cela Nanette !

— Oh ! Mademoiselle ! je vous en supplie ! mangez une bouchée pour me faire plaisir.

C'était impossible ! Alors, Nanette, la voyant sans force, prit le parti de la déshabiller et de la mettre au lit. Suzanne ne put dormir ; l'idée qu'elle n'était à présent qu'une malheureuse orpheline, seule, dans ce grand Paris, la bouleversait. Elle appelait toujours son père, se rattachait à

un espoir insensé, croyant toujours voir la porte s'ouvrir et Laferrière lui tendre les bras, et l'embrasser au front en criant :

— Tu m'appelles, ma petite Suzanne ! Me voici ! Qu'y a-t-il !

Hélas ! la porte ne s'ouvrait pas ! Ce n'était qu'un rêve. . . La vérité, la réalité, c'est que son père était là-bas, dans cette maison maudite, où on le torturait peut-être afin de le guérir.

Vers l'aube, les yeux gonflés de larmes, elle ferma les paupières, et Nanette put aller se reposer un instant.

Quand Nanette fut réveillée, Suzanne n'eut qu'un désir : aller vers cette maison d'aliénés, prendre des nouvelles du cher malade. Elle se proposait de donner le plus possible de ses instants à l'infortuné ; si on le lui eut permis elle aurait partagé sa détention. Elle se figurait dans son adorable naïveté, que ses tendres paroles feraient revenir le vieillard à la raison. Il lui tardait de partir ; à dix heures, elle se mettait en route.

Chaque jour elle partait avec Nanette vers le calvaire de douleur ; les premières fois, on ne lui permit pas de voir le malade.

— Quand pourrai-je voir mon père ? demandait-elle aux religieuses attachées à l'établissement.

— Je reviendrai demain, disait-elle, le coeur navré, et ses prunelles, pleines d'une tristesse infinie, cherchaient à traverser ces persiennes closes derrière lesquelles se débattaient les pauvres têtes qu'avait effleuré l'oiseau de la folie.

Laferrière était abattu. La maison de santé, où il avait été conduit, était placée sur un coteau boisé, près des bords de la Marine, dans un site charmant. C'était une construction vaste et bien aérée, entourée d'un parc des plus pittoresques ; dans chaque aile de bâtiment étaient internés

les pensionnaires du médecin aliéniste.

Après six semaines d'attente, la jeune fille fut enfin autorisée à voir son père. Un interne guida Suzanne et Nanette dans un jardin peuplé d'arbres séculaires. Suzanne avait peine à croire qu'elle se trouvait parmi des fous. Pourtant ça et là quelques pensionnaires parlaient avec une extrême volubilité. Quels souvenirs roulaient-ils dans leurs cerveaux vides comme des grelots. A bien les considérer, les pacifiques comme les furieux, à bien regarder leurs faces hachées par des rides douloureuses, on finissait par retrouver le stigmate des désordres cérébraux les plus accentués. Les tenues, les mises les plus disparates se heurtaient dans cet asile de la démence ; mais l'égalité, une égalité lugubre, courait tous ces fronts inquiets sous les mêmes transes et sous les mêmes angoisses.

Les prunelles bleues de Suzanne scrutaient le jardin. Soudain, la jeune fille pâlit, en voyant s'avancer vers elle, soutenu par deux gardiens, un vieillard brisé par la souffrance : c'était Laferrière. Son corps, jadis droit comme un peuplier, était aujourd'hui tordu comme un roseau après l'orage. Une large balafre, suite d'une blessure qu'il s'était faite en combattant des adversaires imaginaires, sillonnait profondément son visage pâle et anémié.

Suzanne s'élança vers lui, les bras ouverts :

— Mon père ! mon cher père ! ne reconnaissez-vous pas votre fille ?

Pas de réponse ; il se contentait de sourire, d'un sourire vague et inconscient...

La jeune fille reprenait, en serrant dans ses mains, les mains décharnées du vieillard.

— Ayez confiance, père ! on vous guérira ! J'ai tant de fois pensé à vous ! Si vous saviez combien je prenais ma part du malheur immérité qui vous frappait.

Il s'était assis sur un banc, à côté d'elle, mais hélas ! son regard n'implorait ni pitié, ni soulagement. Dans cet oeil vitreux se lisait l'irréparable naufrage d'une intelligence autrefois si brillante.

Ainsi, ces yeux étaient atones ; ces lèvres, d'où s'échappait jadis une parole vibrante et éloquente, étaient muettes pour toujours ; morte pour toujours aussi, la flamme ardente qui éclairait ce puissant cerveau. C'était donc là Jacques Laferrière, le dieu, l'idole de toute une génération intellectuelle. Ah ! misère ! cette loque humaine c'était l'auteur du "Roi des Ribauds" et de "François Villon" Mortes, ensevelies dans le gouffre, dans le néant, dans la nuit les nobles facultés de cette âme d'élite ; ce père qui avait tant aimé sa fille ne la reconnaissait plus, cet écrivain qui tant de fois était monté si haut, dans la sublimité de son rêve, ne pouvait plus rêver, hélas !

Elle pleurait, elle pleurait...

Soudain, elle se ressaisit, retrouvant toute sa vaillance. Elle suivrait, sans faiblir toutes les stations de ce calvaire douloureux. Qui sait ! A force de tendresse et d'amour peut-être arriverait-elle à ressusciter cette intelligence disparue, peut-être aurait-elle cette suprême joie d'entendre Laferrière lui dire un jour, comme au temps de leur bonheur passé :

Suzanne ! ma petite Suzanne !

Elle essuya ses paupières.

— Père ! n'est-ce pas que vous êtes heureux de me retrouver ! N'est-ce pas que vous reviendrez dans notre cher petit appartement ? Vous souvenez-vous comme nous étions bien tous deux.

Il ne se rappelait de rien, cherchant dans sa pauvre tête une pensée à jamais envolée, et devant cet anéantissement sans espoir, elle le quitta, encore plus navrée qu'elle n'était venue.

Des semaines s'écoulèrent et Laferrière depuis si longtemps cloîtré dans son cabanon, ne voulait plus que le plein air. Il lui fallait les fleurs, le soleil, les jets d'eau, les babillards. Il riait comme un enfant, en regardant les boutons d'or et les marguerites du parc. Chose étrange ! Son passé était mort, mais voici qu'une vision de lumière incendiait le cerveau du vieil écrivain, ouvrant largement des horizons de joie sur un avenir de félicité.

Il n'était plus Jacques Laferrière : il était le duc de Bourgogne, Philippe le Beau, rival heureux des plus grands rois du moyen âge, trônant sous un dais de brocart d'or, au milieu d'une armée de pages et de serviteurs, vêtus de velours et de satin. Il envoyait son héraut d'armes déclarer la guerre à son beau cousin de France. "D'autres jours, il faisait appeler un trésorier imaginaire, et comptait avec lui les rubis, les saphirs d'Orient, les émeraudes aux reflets de vague, puis les beaux carolus d'or, frappés à son effigie, à lui, Philippe ! Tout cela, toutes ces richesses qu'il croyait remuer en pleines mains, et qui n'étaient autres que les cailloux du parc, c'était la dot de sa fille, de la "princesse", comme il l'appelait dans ce délire d'un nouveau genre.

Sur l'ordre du médecin, chacun le traitait avec déférence, l'appelant : Altesse ! Monseigneur ! Beau-cousin de Bourgogne etc. Suzanne, maintenant, la "Princesse", vivait dans sa pensée ; il la couvrait de caresses, quand elle venait le voir, et, la prenant par le bras, l'emmenait dans le parc.

— Regarde, lui disait-il : toute la Cour est réunie pour des noces avec Baudouin de Hainaut, un chevalier dont nulle félonie ne ternit jamais la bannière. Voici mon sénéchal, Hugues-le-Justicier, celui qui a, sur mes terres droit de haute et basse

justice ; voici mon grand-veneur, sans pareil pour mener une chasse ; voici mon chapelain, Dom Madeste, un saint homme qui a dans son sac, assez d'indulgences plénières pour me mener tout droit en paradis.

Puis, un beau jour, il eut un geste suppliant :

— Emmène-moi, Suzanne ! emmène-moi. Tu vois en moi un malheureux captif, vaincu par des ennemis puissants. Ils m'ont enfermé dans une forteresse dont les murs m'étouffent. Je ne compte que sur toi : il faut que tu corrompes les geôliers, les portes-clefs, les valets, pour qu'on me rende enfin à mes sujets et à la liberté. Tu veux de l'or, peut-être. Tiens ! prends cette bourse et achète toutes ces âmes cupides.

Il n'avait plus que cette parole : c'était un "lamento" continu, la plainte d'un captif se frappant la tête contre les barreaux de son cachot. Sa fille n'avait qu'un désir, le faire rentrer au logis. Le docteur fut consulté ; qu'y avait-il à redouter de ce vieillard inoffensif ? Le captif fut donc rendu à la liberté, et Suzanne, tout heureuse, l'emmena en murmurant :

— Père ! je ne vous quitterai jamais ! Je vais vous soigner comme si vous étiez mon petit enfant !

Et lui, Philippe-le-Beau, duc de Bourgogne riait d'un rire idiot, et, voyant son contentement, la Princesse, sa fille, dut se retourner pour cacher son chagrin.

Le traitement du vieux romancier était dispendieux pour Suzanne. Pourtant, l'aliéniste avait ménagé les ressources de la fillette. Ce qu'il avait exigé était peu pour lui, mais c'était énorme pour la maison du vieil écrivain. Rien ne restait plus de l'argent sauvé du krack financier. Alors, il fallut quitter l'appartement confortable, et chercher un logement modeste. Trois pe-

tites mansardes, dans la rue d'Assas, tenaient Suzanne et Nanette, par le voisinage du Luxembourg.

Le cœur de la jeune fille se serra quand elle se trouva pour la première fois dans ce nouveau domicile. Elle songeait à la maison de Touraine, perdue dans les fleurs, et le souvenir de la chère demeure disparue faisait paraître la mansarde plus étroite, et l'escalier plus noir. En bas, c'étaient des petites boutiques de mercerie et de légumes, puis, à mesure qu'on montait, la pauvreté s'accroissait. Triste demeure pour un duc de Bourgogne. Mais lui, Philippe le-Beau ne s'en inquiétait guère, il rayonnait. Ses visions ensoleillaient sa vie. Tandis que sa fille et Nanette s'occupaient à ranger la mansarde, il s'était mis à la fenêtre. Il se croyait au balcon d'un castel seigneurial, et comme au loin apparaissaient les monuments de Paris, il croyait reconnaître le clocher de la cathédrale de son duché.

— Pauvre cher homme ! disait Nanette ; ne le plaignons pas, il est plus heureux que nous.

Laferrière fumait un cigare avec béatitude et enfourchait son dada favori. Il était loin de sa fille et de Nanette. Dans les prosaïques passants qui déambulaient, en vestons en chapeaux mous, il s'écriait avec admiration :

— Qu'on amène ma jument Isabelle, celle dont m'a fait cadeau le Saint-Père. Je veux, de ce pas, faire à la tête de mes hommes d'armes, une chevauchée vers les monts des Ardennes.

Véritablement, il se croyait toujours à sa cour ; il souriait aux passants, plein de bonté pour tous, et dans un geste royal, faisait largesse au pauvre peuple.

La nuit descendait peu à peu.

Il était las de sa station au balcon de son palais et dînait légèrement. Puis ce

fut le coucher royal ; il donna avec noblesse, sa main à baiser à Nanette, peu habituée à ce cérémonial, puis à la princesse, sa fille, et il s'endormit très calme, comme un duc de Bourgogne qui a bien rempli sa journée.

Suzanne le regardait, si paisiblement endormi, puis elle rejoignit Nanette, sous la lampe, la vieille bonne cousait des chemises en grosse toile, mais c'était là un profit bien mince. Suzanne aussi voulait travailler pour le petit ménage. Mais que faire ! Anxieusement, elle interrogeait Nanette ! Oui ! que faire ?

Autrefois quelques visiteurs venus aux Charmettes avaient remarqué quelques paysages, dont elle était l'auteur, et lui avaient affirmé qu'elle avait un véritable talent de peintre. Alors pourquoi ne ferait-elle pas de la peinture... Oui ! c'était une idée... Elle en parla à Nanette qui lui dit :

— Il faudrait vous recommander à des amis ma petite Suzanne !

L'enfant soupira.

Des amis ! elle n'en avait plus. Jadis l'écrivain rencontrait sur les boulevards, ou à la terrasse du Tortini ou du Café Riche, des confrères qui devaient toujours venir le voir, ce qu'ils ne faisaient jamais du reste. C'étaient là des amitiés platoniques et personne ne connaissait le chemin de la rue d'Assas assurément, dans quelques semaines le duc de Bourgogne et la princesse, sa fille, connaîtraient l'isolement le plus complet. Suzanne, d'ailleurs, n'avait à Paris, ni alliés, ni parents ; elle était bien seule, unique appui du pauvre fou.

— Oui, disait Nanette, en Touraine, nous avions des amis, car nous étions riches. Aujourd'hui nous n'avons plus d'écus... aussi les amis sont partis... C'est dans l'ordre.

Elle rajusta ses lunettes qui tombaient sur son nez, puis croyant avoir une idée lumineuse :

— Pourquoi, Mademoiselle, n'écririez-vous pas aux Charmettes, Mme de Vilaines a des connaissances étendues. Par elle vous pourriez avoir des tableaux à peindre...

Les joues de Suzanne devinrent pourpres.

Que de fois Roland lui avait dit : "Je voudrais tant vous prouver mon amour, mon dévouement pour vous... Cette phrase résonnait encore à son oreille. Devait-elle écrire aux Charmettes : ce dévouement, devait-elle l'éprouver. Il est souvent difficile de parler, mais on confie plus facilement sa pensée à une lettre.

Eh bien non ! elle garderait pour elle toute sa peine. Plutôt mourir de misère que d'aller confier à des tiers ses angoisses et ses inquiétudes. Le côté de solliciteuse n'était pas dans ses cordes. Et puis n'était-ce pas à Roland à venir la voir, à s'inquiéter d'elle. Il n'était pas venu...

— Allez-vous écrire ? interrogea Nanette.

Suzanne remua la tête :

— Non ! je n'écrirai pas !

La vieille Nanette, pensive ajouta :

— Vous avez raison, car je dois vous le dire, le mustisme de M. Roland m'a étonnée. Je croyais toujours qu'il viendrait toujours voir votre père... Il est comme les autres, lui aussi ; il n'aime pas les pauvres...

Des larmes sillonnaient le visage de Suzanne :

— Nanette ! ne parlons jamais des Charmettes, n'est-ce pas ?

— Oh ! mademoiselle, je vous ai fait de la peine, mais soyez tranquille ! je ne vous parlerai jamais plus sur ce sujet.

Le lendemain Suzanne eut une idée : el-

le prit deux ou trois aquarelles qu'elle avait dans ses cartons et s'en fût les soumettre à un marchand de tableaux de la rive gauche qui commanda immédiatement des séries de paysages qu'il rémunérerait convenablement. Elle était toute joyeuse, la vaillante enfant, car, après tout, c'était le pain quotidien assuré. Elle monta, d'un pied léger de la mansarde, et, en ouvrant la porte se trouva en présence de son père.

— Te voilà, fit-il.

Et poursuivant quelque vision de richesse :

— As-tu vu ces perles d'Orphie, qu'un khalife d'Asie Mineure m'envoie à titre d'hommage ?

— Elles sont admirables, mon père.

— Va prévenir mon argentier qu'il te fasse avec cela un collier comme celui que portait la duchesse ta mère.

— J'y vais de ce pas, mon père !

Elle écoutait avec une patience infinie, toutes les divagations du pauvre fou ! Au crépuscule, elle dressait son chevalet à la fenêtre et prenait du haut de la mansarde, des vues de Paris à vol d'oiseau, pleines d'une poésie pénétrante.

Quand elle travaillait comme cela, à la tombée du jour, elle était malgré elle, envahie par une tristesse poignante et souvent, elle restait immobile devant sa toile, le pinceau en l'air. Alors une larme filtrait dans sa paupière et tout bas elle murmurait :

— Allons ! travaille pour ton vieux père ! pauvre petite duchesse de Bourgoigne !

Depuis son départ de Touraine et l'abandon de Roland, Suzanne avait le coeur serré. Les saisons, les mois s'écoulaient, elle ne savait plus si c'était l'hiver ou l'été. Si l'on était à la pousse du muguet sous

les bois, ou à la chute des feuilles d'automne.

Un matin, à la fenêtre, elle eut comme la sensation du printemps. Une bouffée d'air pur la frappa au visage, cela venait du Luxembourg, et, avec une joie infinie, elle se surprit à fredonner ces vers du "Passant" que jadis, elle récitait à son père :

Mignonne ! voici l'avril !
Le soleil revient d'exil,
Tous les nids sont en querelles.
L'air est pur, le ciel léger,
Et partout l'on voit neiger
Les plumes des tourterelles !

Alors, elle n'eut plus qu'un désir : revoir pendant quelques heures seulement son beau pays de Touraine.

Quelle folie ! elle ne pouvait guère y songer à ce voyage. Et puis, qu'irait-elle faire là-bas ? Elle avait beau se répéter : Folie ! Folie ! elle était saisie par la nostalgie des grands bois pleins de verdure, des sentiers à travers la forêt, des ruisseaux gazouillant dans la mousse. Tout le printemps elle lutta, inébranlable, dans sa ferme volonté de ne point entamer son maigre budget. Il fallait au moins trois cents francs pour s'offrir pareille fantaisie.

Elle restait donc dans ce Paris brûlé par les ardeurs de la canicule. Elle était acharnée au travail, mais, quand elle se couchait, elle pleurait toute seule en songeant à son ami indifférent, puis aux arbres, aux oiseaux et aux fleurettes de Touraine.

Que tout en jetant sur la toile les couleurs de sa palette, elle songeait aux bruyères et aux églantines des Chammettes. Ses fleurs, à elle, c'étaient celles qui croissent librement là où le vent les sème. Quand

elle habitait son petit paradis de là-bas n'avait-elle pas des chèvrefeuilles dans les buissons, des giroflées sur les vieux murs, des violettes dans la mousse des iris près des ruisseaux, et des primevères le long des sentiers.

Tous les matins, en se levant, un refrain lui venait à l'esprit. C'était un air de chasse que les piqueurs de Mme de Vilainnes fredonnaient le pied sur l'étrier, avant de monter en selle pour courir le cerf ou le sanglier. A présent, elle se rappelait cet air : c'était le cœur des gardes-chasse, du songe d'une nuit d'été.

Garde de la reine,
Dans ce beau domaine...

Par la pensée, elle revoyait les piqueurs en habit rouge et culotte de peau ; elle entendait les fanfares s'éloignant dans les profondeurs de la forêt. En vérité, elle seule manquait à la fête,

A force de travailler pour gagner le pain quotidien, allait-elle donc tomber malade ? Elle avait un pâle sourire, en songeant que la mort délivre de bien des peines. Mais c'était une défaillance sans durée ; elle se reprenait bien vite. Elle voulait vivre, vivre pour son vieux père si faible, si usé, si malade.

Elle reprenait ses pinceaux ; à cette heure, elle peignait des myosotis. Elle se rappelait que jadis, Roland lui offrait des touffes de ces petites fleurs bleues qui disent : "Ne m'oubliez pas !" Elle était comme la fleur elle n'oubliait pas !

De la chambre voisine, par la porte entr'ouverte, Nanette observait sa maîtresse.

C'était pitié de voir cette jeune fille, envahie par une indicible tristesse, ne restant debout que soutenue par une force surhumaine. Souffrait-elle de la fatigue d'un labeur écrasant, de la douleur d'une

déception profonde. Dire qu'elle acceptait ainsi d'être oubliée, cherchant à bannir de son cœur une image chère qui la hantait jusque dans cette mansarde !

Nanette s'était approchée d'une vieille armoire ; elle l'ouvrit, et dans un petit coffret en bois, niché au milieu de serviettes, elle prit son petit trésor, ses économies qu'elle conservait précieusement pour les temps difficiles, Suzanne ou Laferrière pouvaient tomber malades ; on aurait recours au médecin, et, la maladie ruine les pauvres gens. Dans une grande enveloppe de parchemin étaient enfouies les économies de la vieille servante : trente louis. Elle en compta quinze, et s'approchant de Suzanne :

— Mademoiselle, j'ai un peu d'argent. Je le mets à votre service ; je ne suis que votre domestique, mais souvent, vous m'appelez votre amie. Voulez-vous bien accepter ceci.

Elle posa sans bruit, les quinze louis sur la table.

Suzanne leva la tête ; une rougeur imperceptible inonda ses pommettes.

Que voulez-vous dire, Nanette ? Je n'ai besoin de rien ; mes tableaux me sont bien payés, vous le savez, et Dieu merci, nous ne devons rien à personne.

Nanette la regarda, derrière les verres de ses lunettes, et, très calme ;

— Certainement, Mademoiselle, nous ne devons rien à personne, mais il vous faut de la distraction, car votre vie est trop triste de la sorte...

Suzanne profita d'un dernier rayon de soleil, pour donner le coup de pinceau final à un myosotis... puis très douce :

— Quand on n'a plus à espérer le bonheur, il reste encore une douce satisfaction qui a son prix : c'est celle d'adoucir la misère des autres. Ma vie n'est pas triste ma bonne Nanette, car je suis utile...

mon bon père ne manque de rien, et vit heureux dans son inconscience.

Nanette essuya ses yeux dans son large mouchoir de cretonne bleue :

— Ainsi ! vous ne voulez pas me faire plaisir ! vous ne voulez pas accepter ce voyage aux Charmettes, que je suis heureuse de pouvoir vous offrir.

— Ma pauvre Nanette, cela n'est pas possible !

— Ma petite demoiselle, c'est tellement possible que nous partirons demain. Nous descendrons chez la mère Dufour, à l'auberge du "Panier-Fleuri," sur la lisière de la forêt. Vous savez que l'air des sapins et des grands hêtres ramène à la santé, les malades. Vous reprendrez vos bonnes couleurs et ferez provision de forces nouvelles.

Toute heureuse, Suzanne se jeta au cou de Nanette qui alluma la lampe, et rangea, chevalet, palette et pinceaux.

— A partir de maintenant plus de travail ! Les vacances commencent ; reposez-vous au lieu d'user vos beaux yeux à cette vilaine lumière.

Le lendemain, Nanette arriva triomphalement munie de trois billets de chemin de fer.

Suzanne la remercia avec effusion, puis procéda à la toilette de Laferrière ; elle aida le vieillard à endosser sa belle redingote des anciens jours, un peu rapée, mais si soigneusement brossée. Il revêtait sans difficulté ce qu'on lui présentait, car sa fille lui disait :

— Monseigneur ! voici votre manteau d'hermine... votre couronne duciale !

Nanette se tenait derrière apportant le complément de la toilette : le feutre d'artiste à larges bords, les gants noirs aux coutures. Il courbait la tête pour ceindre son diadème, puis la redressait fièrement. Dans la pitié qu'il leur inspirait, les

deux femmes puisaient des délicatesses infinies, entrant dans ses vues, obéissant à ses désirs. Pourquoi ne pas le bercer dans sa folie de grandeurs... Pourtant Suzanne eût voulu ramener en lui un souvenir lointain :

— Monseigneur ! vous rappelez-vous votre maison de Touraine !

Il eut un geste vague... Ces choses ne l'intéressaient pas... Il s'agissait bien de la Touraine à cette heure ; il allait faire un grand voyage, visiter une somptueuse cité de Flandre, s'étonnant déjà que le peuple ne vint pas à sa rencontre.

Suzanne mettait sa robe, une petite robe d'indienne bleue à fleurettes fraîche comme une matinée de printemps. Pour lui, cette indienne à quinze sous le mètre c'était du drap d'or, et dans cette ravissante toilette il trouvait la princesse, sa fille, digne d'épouser l'empereur de Byzance !

Sans rien dire, maintenant, il examina la jeune fille, la dévorant des yeux, découvrant dans la plus simple de ses attitudes des trésors de grâce et de beauté.

— Oui, certes, s'écria-t-il, en s'adressant à Nanette qu'il considérait comme la première dame d'honneur de la cour... Oui ! certes, elle est assez belle pour qu'un empereur vienne nous la demander en mariage !

Il voyait déjà les noces prochaines ; un prince viendrait prendre la princesse par la main ; il viendrait de là-bas, de l'Orient, suivi de palanquins, de mules caparçonnées, portant des coffrets de santal débordant de pierreries, dont le flot rutilant ruisselait sur les genoux de celle qu'il avait choisie.

Et lui, le duc magnifique et superbe, ne resterait pas en retour. Il viderait le Paotole sur la tête de la princesse, sa fille. En attendant, la dame d'honneur, préparait

le déjeuner ; une prosaïque tasse de café noir accompagné d'un petit pain d'un sou.

Arrivé dans le hall de la gare d'Orléans, le duc Philippe prit une pose majestueuse, se croyant entouré par ses archers et ses hommes d'armes. Quand la locomotive retentit donnant le signal du départ, il fit signe à sa suite de s'éloigner et la famille royale, y compris la dame d'honneur qui portait un panier de provisions rebondi, monta dans le compartiment de troisième. De la tête, Jacques fit un salut hautain aux voyageurs et, d'un air calme et digne s'enfonça dans un coin d'une portière.

Le train quittait la banlieue... Il roulait s'éloignant de la Seine capricieuse. On était en septembre : les bleuets et les coquelicots n'égayaient plus de leurs vives tonalités l'océan jaunissant des seigles, mais les fruits faisaient ployer les branches et les roses et les volubilis des petits jardins des gares jetaient, sur tout le parcours une sorte de gaieté paisible. La nature avait un aspect riant, et à mesure qu'on s'éloignait de Paris, Suzanne respirait plus librement. La vue des coteaux environnants la charmait, et dans son cœur, une voix douce, la voix de l'espérance, lui disait que l'existence n'avait pas encore dit, pour elle, le dernier mot du bonheur.

Le cœur de Suzanne remontait le cours des temps heureux ; il volait dans la griserie des jours passés, s'arrêtant à des souvenirs lumineux d'enfance et de jeunesse !

Elle conservait dans le coin le plus intime de sa mémoire, le tableau des belles journées avec Roland de Vilaines, dans la sérénité de la forêt.

Avait-il donc oublié son amie... pour toujours...

Quant à Philippe le Beau, dodelinant sa tête blanche, il était à peine assoupi

quand, soudain, il fut mis en belle humeur, par l'arrivée de deux bons gros cuisiniers, regagnant leur garnison, et qu'il prit pour deux cavaliers fameux. Il les traita avec une déférence marquée, et daigna les initier dans les secrets de son gouvernement. Il leur parlait de ses libéralités pour le peuple, dont il était le père et le roi ; il s'intitulait aussi "Père des Lettres et des Arts". Les braves troupiers ouvraient des yeux énormes en écoutant ces fantasques confidences lorsque l'un d'eux finit par comprendre, et se toucha le front dans un geste familier, tout en regardant son compagnon du coin de la prune. Ils avaient une forte envie de rire, mais Suzanne les regardait avec une telle supplication dans les yeux qu'ils comprirent ce que leur hilarité aurait d'inconvénient, et continuèrent de prêter une oreille complaisante aux épanchements du pauvre fou. Ils l'appellèrent même "Monseigneur" et furent amplement récompensés de leur condescendance, par le sourire plein de charme de la fille du duc de Bourgogne.

Le train stoppait... Les voyageurs descendirent... Trois ou quatre kilomètres à peine les séparaient du village des Charmettes.

— Une promenade, disait Nanette, et par un temps pareil, c'est un véritable plaisir de marcher.

C'était en effet, un beau soir de septembre qui finissait. Toute la journée, le soleil avait versé des torrents de lumière sur cet admirable paysage. Sur les bords de la Loire, coulant avec une majestueuse lenteur, aucune brise n'agitait les peupliers. Le petit village était charmant aussi, quand, après avoir parcouru les méandres du chemin, on arrivait sur la place, ombragée de gros maronniers, sous lesquels les anciens du pays venaient le soir fu-

mer leurs brûle-gueules de terre, tout en causant des temps passés.

L'auberge était en face de l'église. Des treillis encadraient le seuil ; la vigne, au feuillage doré, pliait sous les grappes blondes.

L'hôtesse du Panier-Fleuri, une grosse femme épanouie, reçut les voyageurs avec joie. Elle reconnaissait Laferrière, elle reconnaissait Suzanne qui, tant de fois avait passé devant sa porte. Elle lui trouvait les traits plus fins, le teint pâli par l'air de la grande ville ; assurément, ses plus belles chambres appartenaient aux voyageurs. La demoiselle serait là en face des sapins ; dans une semaine, elle serait rétablie...

Elle avait fait réparer le dîner : une bonne poule de la basse-cour, et une friture de goujons, capturés dans l'eau claire de la Loire.

Les premières heures passées furent plutôt tristes : visite à la vieille église. Quand ils rentrèrent à l'auberge, la soupe fumait dans la soupière, et les goujons chantaient dans la poêle. Ils allaient se mettre à table. Quand, par l'huis entr'ouvert, un chien entra, renversant les chaises. C'était Actéon, le chien favori de M. de Vilaines ; il avait aperçu l'amie de son maître, la demoiselle qui tant de fois l'avait bourré de friandises. Il se souvenait, lui le bon chien, et incapable de modérer sa joie, il aboyait comme en pleins champs. Son oeil fauve étincelait de plaisir et sa queue frétillait d'alégresse.

— Pauvre Actéon ! disait Mlle Laferrière. Il y a donc quelqu'un qui ne m'a pas oubliée aux Charmettes. Avons-nous joué ensemble, jadis, fidèle Actéon ! Elle le caressait et Actéon jappait frénétiquement ; puis il quitta l'auberge emportant comme cadeau un pilon de volaille qu'il dévora sur la route.

Suzanne monta dans sa chambre, une vas-

te chambre à rideaux de reps et aux murs blanchis à la chaux. De chaque côté de la cheminée des résédas placés dans deux grands vases répandaient un parfum pénétrant. La fenêtre donnait au loin sur la campagne assoupie ; c'était une nuit étoilée que troublait seul le grand murmure des futaies. Suzanne soupira.

Tout ce pays lui racontait un bonheur à la fois si proche et si lointain, et elle songeait qu'elle reposait dans une chambre d'auberge, pendant que leur chère petite maison était devenue la propriété du riche Archibald Johnson. D'un autre côté, même pour une simple visite, elle n'irait pas frapper à la porte de Mme de Vilaines. On ne la connaissait plus, elle, Suzanne, parce qu'elle était pauvre. A quoi bon se révolter, puisque la vie était ainsi faite. Roland, qu'elle avait cru si grand de coeur, était comme les autres, et Actéon avait eu plus de mémoire que lui.

Autour de la fenêtre, à la vigne, s'em mêlait un rosier sauvage. Dans l'azur profond scintillaient des milliers d'étoiles, resplendissant au-dessus de l'écrin de velours sombre des bois. Par la pensée elle remontait le cours de ses années, et se disait que c'est une belle saison de la vie que celle de l'enfance.

Pas un bruit ne troublait le silence ; les oiseaux semblaient endormis dans leurs nids. Elle restait là, pensive, se disant que les enfants étaient heureux de ne pas comprendre les grandes douleurs de la vie. Puis, pensant à celui qui l'oubliait, elle sentit une petite larme couler sur sa joue pâle.

Soudain, elle tressaillit. Dans le lointain, quelqu'un passait en chantant sur la route. Plus de doute ; elle reconnaissait cette voix de baryton et généreuse. C'était Roland de Vilaines, rentrant, sans doute d'u-

ne partie de chasse. Elle écouta. La brise lui apportait les paroles du chanteur.

Si tu veux, tous les deux,
O ma charmante aux doux yeux,
Nous irons dans la nuit brune,
Tous deux, la main dans la main,
Nous irons sur le chemin,
Sous le clair de la lune !
Par des sentiers parfumés,
Vers des pays embaumés,
Nous irons chercher fortune !
Nous pourrons, libres époux,
Nous aimer loin des jaloux,
Sous le clair de la lune !
Pour nous reposer parfois,
Nous fuirons au fond des bois,
Toute rumeur importune,
Et les grands rameaux ombreux,
Couvriront nos fronts poudreux,
Sous le clair de la lune !

La voix s'éteignit dans le lointain.

Elle était tout heureuse d'avoir entendu cette voix animée, et fermant sa fenêtre, elle se coucha en pensant au bon chanteur.

Le lendemain, à l'aube, elle était debout, s'accoudant à la fenêtre. Tout l'horizon était couvert d'une sorte de buée transparente, au travers de laquelle se désinaient, embrumées, les silhouettes des sapins, des chênes et des bouleaux. Bientôt le soleil se dégagea de ce voile, envoyant sur la forêt de larges traînées d'or. Suzanne était heureuse d'être là, ne se lassait pas de regarder ce spectacle grandiose.

Nanette était venue la rejoindre, joignant les mains pour exprimer son contentement.

— Quel beau temps, disait-elle. Cela va vous faire du bien de respirer le bon air et d'aller aspirer l'odeur des sapins verts. M. Laferrière vous attend en bas ; il est

comme un enfant, impatient d'aller se promener sous les bois.

Elle descendit aussitôt. Laferrière l'attendait en effet, tout joyeux de cette excursion matinale. Sur le seuil, l'hôtesse jetait du grain à sa basse-cour : les poules se précipitaient sur cette aubaine, et droit sur ses ergots la queue empanachée, un coq superbe jetait dans le ciel une fanfare retentissante.

Dehors, Suzanne et son père respirèrent. Que c'était bon d'oublier sous les grands arbres la mansarde étroite. A chaque pas, devant eux une alouette filait à tire-d'aile et montait tout droit dans le ciel, en égrenant sa chanson argentine. En pénétrant sous la futaie, ils dérangeraient tout un peuple libre et heureux. Les brins d'herbe, les feuilles étaient constellés de perles de rosée ; et devant ces joyaux d'un nouveau genre, le duc Philippe était aussi satisfait, qu'un souverain qui aurait vu à ses pieds, les mines de l'Oural ou de Golconde. Après tout, ne possédait-il pas la forêt, la forêt avec les bouleaux argentés et les chênes chevelus, la forêt avec ses violettes, blotties sous les feuilles, comme autant d'améthystes, avec ses papillons de couleurs de nacre ou de rubis.

Le vieillard avait tout oublié ; il passait devant son cottage d'autrefois, enfoncé sous les liserons et les glycines : il ne le reconnaissait pas. Il passait devant ce jardin où durant tant d'années il avait tant greffé, taillé ses rosiers et ses arbrisseaux. Il ne reconnaissait rien, disait-il à Suzanne.

La jeune fille marchait à petits pas, se rappelant les sentiers parcourus dans sa jeunesse ; près d'une clairière, elle retrouvait un étroit vallon dont les talus étaient couverts de marguerites. Bien des fois elle y avait rencontré Roland et tous deux

appelaient cet endroit le "vallon des marguerites".

Laferrière était fatigué ; Suzanne le fit asseoir sur le tronc d'un chêne abattu, et s'assit près de lui. Un enfant passa, un oiseleur ; il offrait des mésanges bleues prises au trébuchet. Suzanne fit un signe négatif et l'enfant s'éloigna :

— Comme c'est triste, pensa-t-elle, les oiseaux en cage. Laissons les ailes aux oiseaux, afin qu'ils retournent à leur nid. Ah ! que n'ont-ils des ailes, tous ceux qui s'aiment pour se rejoindre...

Puis amère :

— A quoi bon avoir des ailes ? Je ne volerais pas vers les Charmettes.. Roland ne m'aime plus.

Ah ! pourquoi était-il venu lui dire un jour des paroles d'une tendresse infinie, et qui s'étaient pour jamais gravées dans son coeur. Ainsi ! elle ne le reverrait plus. N'aurait-il pas dû deviner qu'elle était près de lui, dans la forêt. Il ne l'aimait plus ! il l'avait oubliée ! Et tout en se disant qu'elle redoutait de le voir, elle le désirait. Et ne le voyant pas, elle se sentait au coeur un vide immense.

La forêt était devenue silencieuse ; après le réveil matinal, c'était le calme, la tranquillité, l'assoupissement de la grande nature forestière !

Tout à coup, des fanfares éclatèrent ; c'étaient des troupes de chasse, et dans la grande avenue qui traversait la forêt, déboula une avalanche de voitures et de cavaliers.

Laferrière s'était redressé :

— Ah ! ah ! disait-il, encore notre grand veneur qui fait des siennes. Sans doute, il veut forcer quelque sanglier, et faire les honneurs du pied à une belle dame de la cour.

C'était l'ouverture de la chasse aux Charmettes et depuis vingt ans, madame

de Vilaines fêtait cette solennité par une hécatombe de gibier.

La châtelaine était là, en effet, toujours d'une beauté altière. Malgré ses cinquante ans carillonnés, une fougue extraordinaire se dégageait de sa personne. Elle s'était levée à l'aube pointante, pour présider au départ ; autour d'elle la meute aboyait avec un bruit d'enfer, pendant qu'on sellait les chevaux et qu'on attelait les landaus. D'un ordre bref et énergique, pressant les domestiques qui, dans les coffres des voitures entassaient le déjeuner cynégétique : volailles truffées, pâté de foie gras, pâtisseries fines, bouteilles casquées et mitrées d'or et d'argent, tout cela commandé à grands frais chez le meilleur fournisseur de Tours.

Dans l'immense salle à manger du château, les invités prenaient le coup de l'étrier avec un petit vin blanc de Chinon comme on n'en boit plus aujourd'hui. Puis cette petite formalité accomplie, tous se groupèrent sur le perron faisant cercle autour de Roland, qui pour plaire à sa mère avait arboré la grande tenue anglaise.

Tous les chasseurs portaient l'habit rouge et la culotte peau de daim, prise dans la botte molle. Les femmes montaient dans des landaus, s'abritant d'ombrelles de couleur voyante ; ou moulées dans leurs amazones faisaient piaffer leurs chevaux.

Le soleil jetait une éclatante lumière sur ce chatoyant coup d'oeil. L'air était subtil et léger ; une brise imperceptible agitait à peine la cime des grands arbres.

Un piqueur s'approcha de monsieur de Vilaines.

— Monsieur le comte, dit-il, sonnons nous le départ !

— Sonnez, mon brave Laurent... la fanfare du "Roi Henri" et en selle ! en selle !

Enflant ses joues, Laurent sonna à

pleins poumons, la fanfare du Roi Henri. Ses camarades lui répondaient, puis, soudain, ce fut un unisson général poussé par toutes ces poitrines vigoureuses et accompagné du hennissement des chevaux, et des aboiements de la meute impatiente.

En une seconde, les cavaliers s'enlevèrent sur l'étrier, les amazones furent en selle, cravache en l'air, puis un galop général entraîna la cavalcade au coeur de la forêt.

Mme de Vilaines triomphait ; elle ne se lassait pas de regarder son fils chevauchant, botte à botte, près de la riche Edith Johnson. Ils formaient un couple charmant ; lui robuste, fort et vigoureux, elle de taille élancée dans son amazone, la petite casquette de velours crânement posée sur ses cheveux d'or. Elle était, en vérité, aussi belle qu'il était beau.

La chasse entraînait en pleine forêt et passait près du talus où se trouvait Suzanne et Laferrière. Nanette les avait rejoints avec le panier contenant les provisions pour le déjeuner ; elle était encore toute éblouie d'avoir vu passer la chasse quand tout à coup, jetant les yeux sur Suzanne :

— Ah ! mon Dieu ! mademoiselle qui s'évanouit.

Ce n'était qu'une faiblesse ; déjà, la vaillante enfant, par un héroïque effort de volonté, maîtrisait sa douleur. Longtemps, elle avait conservé une faible espérance d'être encore aimée par Roland. Espérance éteinte ! c'était bien fini à jamais, et elle suivait avec un regard désespéré son bonheur qui disparaissait. Elle suivait des yeux le couple heureux et beau, qui venait de passer comme un éclair ; elle, jolie à ravir, et lui, droit et fier, à ses côtés.

La chasse continuait ; les chiens avaient débusqué un cerf et, la bête, en dépit de la poursuite furieuse dont elle était l'objet, ne donnait aucun signe de fatigue. La

meute était aussi ardente qu'au départ et les chevaux la suivaient, écumants, le flanc mordu par l'éperon. On courait vers le lac, car tous les chemins y aboutissaient. C'était un endroit de beauté et de solitude, et le soleil faisait miroiter les eaux qui ridaient la brise. Lassé par l'ardente poursuite des chiens, le cerf allait venir tremper dans l'onde ses jarrets épuisés, et y prendre une nouvelle force. Sur la berge cachés derrière les grands arbres, plusieurs piqueurs attendaient l'occasion de sonner l'Hallali.

Suzanne voulait retourner au village. Pourquoi rester dans cette forêt ? A quoi bon gêner les gens heureux ? Roland, dans sa course rapide, ne l'avait pas aperçue. Pourtant, le hasard pouvait les mettre en présence, et elle redoutait une semblable rencontre. Mais Laferrière ne voulait pas quitter le Val des Marguerites ; les sonneries des corps de chasse, les aboiements de la meute, les cavaliers en habit rouge, tout cela le transportait, et dans sa cervelle hallucinée, il attendait toujours le retour de son grand veneur.

Pendant que les chasseurs continuaient leur poursuite près du lac, les domestiques dressaient la table. C'était d'un effet superbe, sous la voûte verte des arbres, avec les assiettes de couleur, les verres de cristal, les carafes alignées à côté des bouteilles de champagne, autour d'une corbeille rustique. On appelait les invités par une fanfare et ils arrivaient joyeusement pour saluer le Roederer et le Moët et Chandon.

Tapi dans le Val des Marguerites, le duc Philippe-le-Beau faisait lui aussi, son déjeuner de chasse composé d'une tranche de pâté de lièvre et de quelques fruits. Suzanne, pour manger avait fait appel à tout son courage. A travers le feuillage, elle voyait les convives derrière lesquels circulaient les valets, apportant les mets

déliçats, et servant les vins variés. Elle n'avait d'yeux surtout que pour Edith Johnson, admirablement moulée dans son amazone de drap fin. L'américaine rayonnait, encadrée par les branches vertes, et Roland lui parlait avec tendresse, comme autrefois, il lui parlait à elle.

Avec la perspicacité de la femme jalouse, Suzanne comprenait pour ainsi dire, tout ce qu'ils devaient se raconter. Qu'elle était jolie cette miss Johnson, quelle élégance ! Autrefois Suzanne avait aussi porté de belles toilettes. Mais à présent, elle avait une pauvre robe d'indienne coupée par elle-même, des chaussures de gros cuir où se perdait la grâce de son pied cendrillonnesque.

Elle regardait avec tristesse, son petit chapeau de paille défraîchi, et ses gants de filouelle, et elle se sentait humble... si humble... et voyait l'autre, si belle !

Elle était prise d'une véritable terreur à l'idée de se trouver, face à face, avec Edith, et elle disait :

— Partons ! Partons ! mon père, je vous en prie !

Elle était devenue écarlate, puis pâlisait, pendant que Nanette la regardait fixement et disait aussi :

— Oui ! Partons !

Ils quittèrent la forêt ; elle marchait sans tourner la tête, cherchant les sentiers déserts, fuyant le hurvari de la chasse, s'efforçant de l'éviter comme une biche évite la meute et elle se sentait froid au cœur, sous les grands arbres sombres.

Une fois arrivée au village, elle fut moins oppressée ; elle ne craignait rien. Une fanfare lui arrivait encore, mais presque imperceptible, comme une chanson qui s'éteint sur la grande route.

Allons ! il lui fallait du courage ; le prisme à travers lequel elle avait vu l'homme qu'elle adorait, venait de se bri-

ser. Roland était comme les autres ; une dot seule était son amour. Elle se détacherait de lui, une âme de jeune fille fière et chaste, ne s'attarde pas à un amour qui ne lui est pas rendu.

Du côté de la forêt, le soleil dorait les arbres, d'un pas rapide, elle rentra à l'auberge.

Un enfant était à la porte, vêtu d'un vieux sarreau, usé par le temps. Il pleurait, s'étant enfoncé une grosse écharde dans la main, Suzanne le fit asseoir sur ses genoux et enleva l'écharde.

Elle n'avait plus d'argent à donner, mais une bonne parole, un regard de pitié, valent souvent plus qu'une obole offerte avec arrogance.

Dans la salle basse, l'hôtesse et Nanette se contaient les nouvelles du pays, les décès, les mariages. Suzanne monta près de son père ; il avait rapporté une ample moisson de fleurs, et armé de ciseaux, coupait les queues de ses fleurs, qu'il voulait mettre dans un vase plein d'eau. Son visage s'épanouissait, et dans ces fleurs des champs, il voyait les fleurs de lys de France. Longtemps, Suzanne le regarda, si doux, si enfantin ; puis elle se dit :

— C'est bon ! j'oublierai. Je me dévouerai à ce vieillard, le reste ne compte plus.

Comme la veille, elle se mit à la fenêtre ; la nuit sereine était pleine de clartés. C'était une adorable nuit d'été, au firmament constellé d'étoiles. Elle pleurait encore en silence et pour la dernière fois ; son rêve était détruit, écroulé pour jamais.

IX

La vie avait repris dans le petit logement de la rue d'Assas. On était bien pauvre chez le duc de Bourgogne, et le mar-

chand de tableaux qui faisait travailler Suzanne, était menacé de faillite.

La jeune fille dut encore s'ingénier à simplifier son train de maison. Pourtant, habiter trois petites mansardes, au sixième, porter en toute saison, lui, le duc Philippe, une lévite noire, adroitement ravaudée, elle, la princesse, sa petite robe fanée, un petit chapeau semblable à celui des demoiselles de l'Armée du Salut, faire par jour, deux repas dans lesquels on rencontrait plus de pommes de terre que de truffes, c'était ce qu'on pouvait appeler : vivre sur un pied modeste.

Pourtant tout cela était encore trop luxueux, et Nanette et Suzanne songeaient avec anxiété comment elles pourraient arriver à diminuer leurs dépenses. La nuit, elles dormaient mal, car l'argent devenait pour elles, un souci lancinant. Les seules ressources n'étaient plus que la pension de huit cents francs, faite à Laferrière, par la Société des gens de lettres. Suzanne avec une adresse peu ordinaire, remettait bien des pièces à ses bottines, mais sa robe lui donnait de véritables inquiétudes. Elle n'en avait pas d'autres à mettre par la pluie et le beau temps, et redoutait un accroc comme une épouvantable catastrophe.

Dans la bourse, plus rien, pas de quoi offrir la moindre douceur à Laferrière ! Aussi, étaient-ce ces drames muets, quand le vieux romancier heureux de faire une politesse à sa fille, s'en allait au quai aux Fleurs, et rapportait un bouquet de jacinthes. C'était là une dépense qui creusait encore le gouffre, mais Suzanne aurait été désolée de faire de la peine à son père et elle accueillait les fleurs avec une joie simulée.

La misère s'aggravait de jour en jour, et Suzanne ne retrouvait aucun travail productif. Elles travaillaient, elle et Na-

nette, dix-huit heures par jour, à faire des boutonniers à des gilets, ouvrage pénible et peu lucratif. La vie devenait de plus en plus dure : Suzanne connut les jours presque sans pain et les nuits d'insomnies. Elle connut les tristes soirs d'hiver où la lampe se meurt, faute d'huile, les vieux chapeaux défraîchis dont riaient les passants. Souvent, elle abaissait les yeux sur ses bottines trouées, et son visage si doux, se colorait d'une poignante rougeur.

Un matin, d'une voix tremblante, elle dit à Nanette.

— Nous n'avons plus d'argent, ma bonne Nanette.

— Hélas ! Non ! Mademoiselle !

Suzanne reprit :

— Je ne sais comment vous dire. Vous seriez bien gentille d'aller... vous savez... où l'on prête sur gages... au Mont-de-Piété, je crois. Ah ! ma pauvre amie, il y a des moments bien durs

Dans la main de Nanette, Suzanne mettait une gentille montre d'or, portant sur son boîtier, un S et un L entrelacés. C'était la montre qu'un jour de Sainte Suzanne, elle avait reçu en cadeau de son père. Elle n'avait que onze ans quand ce cadeau lui avait été offert, et se rappelait les heures du sommeil tranquille. Hélas ! il était passé ce temps-là, et la montre racontait tout bas à Suzanne, le bonheur écouté. Avec des sanglots dans la voix la jeune fille disait :

— Vous irez, n'est-ce pas, vous irez au Mont-de-Piété, car je n'ai ni le courage, ni la force, d'aller engager ce bijou. Cela me rend toute honteuse. Vous irez pour moi, n'est-ce pas Nanette, et je vous en serai bien reconnaissante. Prenez ce qu'on vous donnera... qui sait ! presque rien peut-être. Pourtant, elle est bien jolie, ma petite montre.

Nanette se mit en route, la tête basse et

le pied hâtif Elle aussi était confuse, d'aller frapper à cette maison de la misère.

On prêta trente francs sur la montre ; ce fut la famine conjurée pour une semaine. Puis elle réapparut, menaçante : alors Suzanne s'approcha d'un petit meuble dont le tiroir renfermait encore quelques bijoux, dernières épaves de leur fortune passée. Elle prit une miniature entourée d'un cercle d'or et la regarda longtemps. Cette miniature, c'était une relique pour elle, car c'était le portrait de sa mère. Dans le cours de sa jeune carrière quand une joie lui était arrivée, elle l'avait racontée à ce portrait : de même, quand le malheur était venu elle l'avait pris pour confident. Tout à coup s'aidant d'un canif, elle arracha la monture d'or ; il lui semblait que le portrait la regardait fixement, et soudain, tout émue, elle s'écria :

— Mère, pardonnez-moi, c'est pour mon père !

Nanette quitta le logis, emportant le cercle d'or au Mont-de-Piété : elle revint avec quelques provisions et quelques bouteilles de vin généreux.

Jusque-là, la bibliothèque de Laferrière avait été respectée, ses livres paraissant aussi nécessaires à son existence que son pain de chaque jour. Il les avait tant aimés, ces bouquins. Il ne passait jamais un jour sans les consulter, et chacun de ces volumes avait, en quelques sortes, une histoire

A présent le pauvre romancier se désintéressait complètement de ses volumes. C'est pourquoi il ne dit rien le jour où Nanette prit un précieux bouquin, pour aller le vendre, et rentra deux heures après, n'ayant plus rien sous le bras.

Elle remit cent sous à la jeune fille en disant :

— Avec cela, Monsieur Laferrière pourra encore dîner ce soir.

Le lendemain, on recommença ; toute la bibliothèque y passa ; un matin il ne resta plus rien.

C'était la misère !

Suzanne tenta un nouvel effort : elle chercha des tableaux lucratifs, mais ignorante de Paris, elle acceptait souvent des besognes fastidieuses qui ne lui étaient même pas soldées, parfois. Cet hiver fut terrible. Que devenir dans un temps où les oiseaux eux-mêmes ne trouvaient pas un grain de mil. Février s'écoula, dur, glacial, inclément, sans pitié pour les misérables.

Les soirées devenaient affreuses, chez Laferrière. Suzanne et Nanette se taisaient assises devant le feu où fumait un coke anémique. Suzanne avait vendu pour trois cents francs le cou-cou en bois sculpté, et la mansarde semblait bien triste sans le tic-tac qui l'égayait auparavant. On entendait sonner l'heure au Palais du Sénat. Les bonnes choses étaient parties ; il ne restait plus que le fauteuil du duc de Bourgogne. Il gelait dans la chambre et le vent passait par les interstices des portes. Heureusement que le duc Philippe ne s'apercevait de rien ; bien tassé dans son fauteuil, enfoui dans sa couverture, il ne voyait pas que sa fille tremblait de froid. Toujours perdu dans son rêve, il vivait dans une joie perpétuelle. Ses intendants lui apportaient des sommes énormes, et attentif, il écoutait le bruissement de l'or, tombant de leurs doigts dans les coffres-forts d'acier.

Il ne savait plus où mettre tout cet or ; son palais en était bondé. Il jetait, toujours largement l'argent à tous ceux qui en demandaient, il donnait sans compter, et pourtant, à ses pieds, les piles d'or s'entassaient toujours, toujours !

— Allons, dit Nanette, malgré tout l'or du duc de Bourgogne, nous allons dîner

comme nous pourrons, puisque, malheureusement personne n'a encore inventé le moyen de vivre sans manger.

Elle s'approcha du buffet, prit un morceau de pain et de jambon, et plaça le tout sur la table. Comme elle était simple, la table ! Sur une vieille toile cirée, deux assiettes ébréchées, faisaient vis-à-vis avec deux verres presque grossiers.

— Allons, monseigneur ! à table ! dit Nanette.

S'appuyant sur le bras de sa fille, Laferrière se dirigea vers ce brillant festin. Il saisit un morceau de pain qu'il cassa de ses doigts tremblants. Quand Suzanne lui offrit un verre de vin vieux, il posa un doigt sur sa bouche.

— Ecoute !

Une musique invisible vibrait à son oreille ; caché sous les tentures de la salle à manger, un orchestre choisi déroulait une suite d'exquises mélodies : les mains jointes, dans une sorte d'extase, il écoutait une musicienne imaginaire. Elle avait soulevé la draperie, elle lui apparaissait, vêtue de brocart d'or, un diadème de brillants, piqué sur sa chevelure et faisant résonner doucement les cordes d'une harpe céleste.

— Quel rêve ! que c'est beau ! murmurerait le fou, perdu dans sa démence. Que c'est beau !

Et dodelinant sa tête blanche, suivant le rythme de la mélodie, il ferma les yeux, comme un enfant bercé par sa nourrice.

Suzanne et Nanette l'étendirent sur son lit.

La jeune fille reprit sa place devant l'âtre ; ses doigts engourdis par le froid ne pouvaient tenir l'aiguille. Elle songeait : Qu'allaient-ils devenir, si Dieu ne les prenait en pitié... Tout à coup elle tressaillit.

— Qu'est-ce donc, Nanette !

Quelqu'un venait de tomber dans l'escalier près de leur porte. Elles reconnurent leur voisin, un petit vieillard, râpé, vouûté, tremblottant...

— Etes-vous blessé ? demanda Suzanne anxieuse.

— Blessé, non, Mademoiselle, un peu meurtri seulement...

Et se relevant avec lenteur :

— Ce que c'est que la vieillesse. J'ai des jambes de laine, à présent. Ah ! ce n'est pas une mince affaire, que de se remettre sur pied.

Suzanne et Nanette l'aidaient à se relever.

Il soupira de satisfaction, quand il fut debout.

— Ah ! Mademoiselle ! comme c'est bête de vieillir... Le pied s'alourdit, on ne peut plus le lever assez haut et l'on tombe à sa propre porte.

Il souffrait plus qu'il ne voulait le dire : sa clef était tombée dans l'escalier, et pendant que Nanette s'évertuait à la chercher il fut tout heureux de s'asseoir un moment dans le fauteuil du vieux Laferrière. Il accepta une goutte de rhum dans un verre d'eau, regardant à la dérobee, avec une curiosité mêlée de commisération la mansarde aux murs suintant la pauvreté.

Il quitta Suzanne, le coeur gonflé de pitié. C'était un vieux musicien, premier violon au Conservatoire, un philosophe, un artiste dans la plus large acception du mot : pour lui rien ne valait un concerto de Mozart ou une rêverie de Chopin. Il avait hérité l'année précédente d'une petite rente qui lui assurait l'existence, et, en dehors des séances du Conservatoire, restait chez lui à déchiffrer des partitions et à composer un oratorio. Des compositeurs célèbres venaient le voir, et lui soumettre leurs oeuvres ils avaient confian-

ce dans son savoir et partaient heureux quand il avait dit : C'est bien !

De retour chez lui, Antoine Richard, c'était son nom, endossa sa robe de chambre, et jeta un regard de contentement sur son petit logement confortable : ses violons faisaient face au piano ; ses partitions, bien reliées, égayaient sa bibliothèque ; son dîner mijotait sous la cendre... Pourtant, il pensait encore à la détresse de ses voisins.

— Pauvres gens, se disait-il ; jamais je n'aurais pu supposer une pareille misère.

Il les aiderait puisqu'il était presque riche.

Après dîner, il prit son archet et joua ses morceaux favoris, se disant, en véritable artiste qu'il était, que la musique est le plus beau des langages, puisqu'elle exprime des paroles qui ne sont plus de la terre.

— Pauvres gens ! répétait-il, après chaque morceau, ils souffrent avec courage ! Ah ! sauvage ! égoïste que je suis ! Je vivais comme un escargot, dans ma coquille mais patience cela va changer !

Le lendemain soir, il cogna chez Laferrière, sa lampe dans la main droite, et une bûche énorme sous le bras gauche.

— Excusez-moi, dit-il ; je m'habitue à votre hospitalité. Voulez-vous me permettre de venir vous ennuyer un peu le soir ! ah ! à une condition. J'apporterai mon bois et ma lampe car je n'aime pas à me chauffer aux dépens d'autrui !

Tout attendri, il regardait la pauvre chambre ; l'huile allait manquer, mais la réverbération de la neige du dehors, éclairait vaguement la pièce. La cheminée était sans feu : il eut un frisson.

— Il fait bien froid, mes enfants, pour Monsieur Laferrière ; cela va bien pour vous qui êtes jeunes, et vaillantes... Allez vite ! un bon feu ! prenez cette bûche ! je vais chercher un margotin dans

ma cuisine. Le feu fait toujours plaisir... Suzanne l'écoutait toute réjouie. Ce vieillard, pour elle, devait descendre du ciel.

Il ajouta :

— Mon dîner d'hier était atroce ; si vous vouliez m'accepter parmi vous, je ne resterais pas seul comme un ours, et vous me laisseriez prendre mes repas avec vous.

Il tirait de sa houppe toutes sortes de provisions et dit à Nanette :

— Allons ! mon cordon bleu ! un bon petit plat, et soigné. Je vous prévient que je suis gourmand.

Nanette le contemplait, en extase.

— Que Dieu vous récompense ! Comment vous remercier de votre bonté.

— Me remercier, allons donc ! Mais ce que je fais, c'est de l'égoïsme tout simplement. Je me suis aperçu que j'avais d'excellents voisins, qui voudront bien, je l'espère, recevoir un vieux solitaire, sa bûche et son dîner. Allons ! ma bonne ! servez chaud !

Suzanne ne disait rien ; depuis le matin elle avait le cœur serré. Son père était au lit, malade, en proie à une fièvre intense. Il eut fallu un docteur, des potions calmantes malheureusement, tout cela coûtait cher...

— Allons, Mademoiselle ! dit Richard en frappant sur l'épaule de la jeune fille... faites-moi donc le plaisir de faire honneur à ma volaille !

— Ah ! Monsieur, Monsieur ! C'est plus fort que moi, je suis honteuse d'accepter votre charité.

Richard se fâcha d'abord, alléguant que c'était par orgueil qu'on le recevait ainsi. Puis, incapable de soutenir longtemps une colère simulée :

— Ne vous désolerez pas, chère fillette, vous êtes une brave enfant. Ce que vous désiriez, je l'ai deviné, c'est du travail

n'est-ce pas, c'est de gagner le pain de votre père.

Suzanne levait sur lui ses grands yeux suppliants :

— Oh ! certes si je le pouvais.

Il reprit :

— Allons, essayez vos beaux yeux. Bientôt j'espère, je vous procurerai un emploi.

— Merci ! oh ! merci ! balbutiait Suzanne, redevenue souriante.

— A la bonne heure ! voilà comme il faut toujours être. Le sourire d'une jeune fille, cela donne la gaieté, c'est un rayon de soleil. Allons, deux doigts de ce vieux vin et mangez cette aile de volaille.

Le lendemain matin, il revint courbé sous un ballot de couvertures.

— Rendez-moi donc service, dit-il, en déposant le paquet au milieu de la chambre : faites leur prendre l'air en vous en servant, car les mites s'y mettent et c'est dommage !

Après les couvertures vinrent les chaises, une pendule, des rideaux pour le lit de Suzanne. D'après Richard, tous ces objets faisaient double emploi chez lui et l'embarrassaient.

— Comment vous remercier, disait Suzanne.

— Pas de remerciements où je me fâche. Quoi ! vous me débarrassez de ce qui m'encombre, mais c'est moi qui suis votre obligé... A propos, venez donc me voir à quatre heures. Je vous dirai quelque chose qui vous fera plaisir.

A l'heure dite, Suzanne frappait à la porte.

— Entrez, cria-t-il.

Richard déchiffrait une partition ; Suzanne s'assit, heureuse d'être bercée un instant par quelque mélodie charmeresse. Elle écoutait ravie, le vieux virtuose, qui détaillait dans la perfection l'admirable menuet de "Manon", dentelle musicale,

brodée par la main d'un maître.

A présent le violon avait des sonorités graves, émues, mélancoliques, et, sur les cordes expressives, passait la phrase si triste du comte des Grioux :

A quoi bon savoir tant de choses ?
Que deviennent les plus beaux jours
Où vont les premières amours,
Où vole le parfum des roses !

— Que c'est beau, dit Suzanne. J'adore la musique, Massenet, surtout, me transporte. Si vous voulez bien le soir, me jouer de temps en temps ces belles choses, vous me rendrez bien heureuse !

Puis, timidement :

— A propos, je viens pour cet emploi dont vous m'avez parlé.

Il se leva vivement, et se frappant le front :

— Triple idiot que je suis ! Ce diable de Massenet me fait perdre la tête, et je ne pensais plus à vous. J'ai pour ami un directeur des grands magasins du Louvre. Accepteriez-vous de rentrer comme vendeuse au rayon des soieries ?... On vous donnera de suite une place lucrative : des appointements raisonnables et la "guelte" sur la vente.

— Si j'accepte, dit-elle mais je suis trop heureuse de pouvoir suffire aux besoins de mon père et je ferai l'impossible pour satisfaire ceux qui veulent bien m'employer.

Le lendemain, à l'aube, elle se leva, fit sa toilette, et partit d'un pied léger en recommandant Laferrière aux bons soins de Nanette.

Elle arriva rue de Marengo ; dans le jour terne du matin, les étages du magasin du Louvre jetaient la clarté de leurs lampes électriques. Elle demeura un instant im-

mobile, en proie à une émotion indéfinissable ; puis, prenant son parti. Un commis s'avança vers elle :

— Madame désire. . .

— Rien ! balbutia la jeune fille troublée... je voudrais seulement voir Madame Robert, la première aux soieries.

Suzanne perdait la tête au point de ne pas comprendre les explications les plus claires ; elle se sentait perdue, toute petite, dans ce magasin immense. Les commis, eux, faisaient la toilette des rayons, préparant la vente de la journée. A présent tout le magasin était en bel ordre, et tous les vendeurs étaient à leur poste, chacun devant son article respectif.

Suzanne arrivait au rayon des soieries. C'était un grand espace couvert de tapis moelleux. Des jeunes filles coiffées à la dernière mode, le chignon très haut, traversé par une flèche d'écaille, causaient entre elles, avec animation.

Suzanne s'approcha :

— Madame Robert !

Une des jeunes filles toisa la nouvelle venue, et dit à ses compagnes :

— Savez-vous où est la première ?

— Nous ne l'avons pas encore vue !

Un silence... Toutes regardaient avec dédain la nouvelle venue. D'où venait cette fillette avec sa robe élimée et ses bottines hors d'usage. Chose bien triste à constater, on lisait sur toutes ces figures, quelque chose comme la sourde hostilité de gens qui, assis autour d'une table bien servie, n'aiment pas à se serrer pour accueillir un affamé du dehors.

Soudain, un mouvement. La première arrivait ; la voyant venir du fond, les vendeuses redoublaient de zèle et d'activité. Suzanne s'approcha :

— Madame Robert ?

— Oui, Mademoiselle.

— Je suis Mademoiselle Laferrière.

Le visage un peu sévère de la première s'éclaira d'un sourire.

— Ah ! oui ! Mademoiselle Laferrière ! Monsieur Richard vous a chaudement appuyée. Voyons ! aurez-vous assez de santé pour notre genre de travail. Vous savez qu'il faut être sur pied tout le jour.

— Je réponds de moi, s'écria la jeune fille.

— Revenez demain, mademoiselle.

Le lendemain elle revêtit l'uniforme du rayon. Une robe de soie noire, retouchée pour elle, et de ce jour elle fit partie de la petite armée du Louvre.

Tous les matins elle arrivait ponctuellement à l'ouverture. Son courage ne faiblissait pas. Pourtant, elle souffrait beaucoup d'être toujours debout, sans pouvoir s'asseoir une minute, de crainte d'un rappel à l'ordre. A tout prix dans l'intérêt de son père, elle voulait contenter madame Robert. Bientôt on la signala comme une vendeuse idéale. Alors commença un autre supplice ; au labeur physique s'ajoutait une véritable persécution de la part des compagnes de la jeune fille. Cela se traduisait par des mots ironiques qui la frappaient au cœur. Sa nature était trop affinée, trop distinguée pour ses camarades de travail. Enfin, elle parvint à les désarmer après trois mois de mansuétude et de douceur.

Vint le printemps, et avec les belles journées d'avril et de mai, une recrudescence de labeur.

C'était jour d'exposition : on étalait les dernières créations de la mode. Le magasin s'animait. Dans les vitrines les soies, les peluches, les satins, étaient disposés avec art sous la main savante des commis les pièces plissées ou retournées avaient un aspect artistique que rehausse encore un léger bouillonné de dentelle. Près des soieries de Lyon venaient les dentelles de

Malines et de Valenciennes, les toiles d'Alsace et du Hainaut, les draps de Sedan et d'Elboeuf. La foule extasiée stationnait devant les vitrines et à l'intérieur, les clients affluaient devant les rayons. On se pressait autour des commis occupés à auner les étoffes, dépliant les lès dans un continuel mouvement des doigts, le long des mètres de chêne suspendus à des tiges de cuivre.

Suzanne avait été changée de rayon : depuis ce matin, elle était aux dentelles. Sur son comptoir c'était une floraison de neige. Tout était blanc : dentelles de Bruges d'une somptuosité royale, de Bruxelles à fleurs en relief sur la trame fine du tulle points d'Alençon, chef-d'oeuvre de l'industrie française.

Quatre heures sonnaient ; les ascenseurs montaient des grappes humaines aux étages supérieurs. Sirops et petits fours étaient distribués gratuitement au buffet. Au salon de lecture, les hommes parcouraient les revues mondaines ou écrivaient leur correspondance. Presque tous tapant du talon avec impatience, et trouvant que leurs épouses mettaient à faire leurs achats, une lenteur abominable.

A la sortie c'était un défilé compact et ininterrompu. Toutes les dames étaient fleuries d'un bouquet de violettes de Parme, répandant dans le magasin une pénétrante senteur de fleurs. A tous les bambins, on mettait dans la main un ballon rouge, estampillé au nom du magasin, et toutes ces petites bulles légères s'en allaient par la capitale, clamant à tous les vents, la gloire du grand magasin.

Suzanne avait fait une vente superbe de Malines ; elle avait un bénéfice de trois pour cent sur la totalité de la vente, et se disait qu'elle pourrait acheter quelques friandises au vieux Laferrière.

Voitures de maître, coupés, fiacres, arrivaient sans relâche ; les portières s'ouvraient, se fermaient, amenant toujours de nouveaux clients. Une famille pénétrait dans le hall. C'était une dame fort distinguée, accompagnée d'une jeune fille élégante, mise avec un goût parfait. Deux hommes les suivaient, l'un à la barbe grisonnante, l'autre en plein épanouissement de vigueur et de jeunesse.

Le plus âgé des deux hommes parlait à la jeune fille :

— Edith, si tu me le permets, je te confie à monsieur de Vilaines. Quant à moi, je vais au salon, y étudier la cote de la bourse. Je vois une bonne opération à faire sur les fonds portugais.

— Vous êtes bien heureux M. Johnson, de pouvoir vous reposer, répliqua la dame au visage distingué. Quant à moi, je suis rompue : quelle journée ! j'ai dû trouver des chevaux pour le break, pour la selle... Et puis mon fils, ne m'a guère aidé...

Et souriante :

— Je ne puis lui en vouloir, et je comprends qu'Edith occupe toutes ses pensées...

Edith était toujours adorable, avec sa taille de guêpe, son profil de vierge, sa bouche railleuse... A une de ses mains dégantées brillait une émeraude vert de mer. C'était l'anneau de fiançailles.

— Allons ! reprit avec douceur madame de Vilaines, c'est le moment de choisir la corbeille ; rien ne sera trop beau pour notre chère Edith.

Roland et miss Johnson, arpentaient les galeries, achetant les plus belles étoffes... Le velours broché, la faille, le satin de Chine aux nuances éclatantes, allaient rehausser la beauté d'Edith... Avec un geste d'impératrice, madame de Vilaines approuvait les dépenses : quant

à Roland, il semblait par galanterie, s'intéresser au choix des étoffes. Une fois les acquisitions faites, un commis se chargeait des emplettes et marchait devant ces dames... On arriva ainsi aux dentelles.

— Oh ! l'admirable écharpe, s'écria Edith.

D'un geste de sa main fine, elle montrait une écharpe en point d'Alençon d'un prix considérable.

Près de l'écharpe, sur le comptoir, se trouvaient des volants, des bouillonnés, un ruissellement de dentelles de Bruges, de Malines, de Venise... Tout cela passionnait Edith, qui, tout entière à ses acquisitions, ne remarquait ni la pâleur de la vendeuse, ni l'émotion de Roland.

Suzanne était debout, sans force, incapable de déployer l'écharpe.

Ainsi la destinée la chargeait de parer la robe de sa rivale. Elle chancelait... Dire qu'elle croyait ne plus aimer Roland... Hélas ! à la torture qui lui tenaillait le cœur, elle comprenait qu'elle l'aimait... Oh ! oui ! Qu'elle l'aimait à la folie.

Ah ! la vie était trop cruelle ! Jamais elle n'eût prévu un tel écroulement de son rêve... ne pouvait dire un mot ; une parole eût fait débouder son cœur...

Quant à Madame de Vilaines, elle faisait semblant de ne pas reconnaître la jeune fille.

Roland, lui, s'était retiré à l'écart agité lui aussi, par une émotion poignante... Il se trouvait lâche... Ainsi, pour une misérable question d'argent, il avait foulé aux pieds sa parole de gentilhomme... Il comptait oublier... Oublie-t-on quand on aime... Des souvenirs l'assaillaient en foule... Pauvre Suzanne ! son doux visage était toujours le même, dégageant un charme pénétrant, par le-

quel il se sentait à nouveau subjugué. Un moment, elle le regarda, ses prunelles emplies d'une tristesse infinie puis se ressaisissant, elle reprit sa vente.

Sur son petit poing fermé, elle disposait les dentelles, et avec un calme qui dénotait chez elle une force de volonté extraordinaire :

— Cette écharpe d'Alençon ferait un ravissant voile de mariée.

Elle allait pleurer ; alors se penchant vers un mannequin, elle se mit à dresser le voile, le laissant tomber avec grâce, tout en regardant Edith qui disait :

— Cela manque de cachet, ainsi... Allez ! mademoiselle, trouvez-moi autre chose... Ceci vous regarde...

Suzanne commença à épinglez.. Edith continuait ses observations.

— Décidément ce point d'Angleterre n'a aucun style ; les plis sont trop lourds... Montrez-nous donc des Malines, avec d'autres dispositions.

Suzanne reprenait sa tâche, quand elle entendit, enfin :

— Cette fois ! c'est réussi.

Roland fut appelé à donner son opinion.. Il ne savait que dire ; son amour pour la jeune fille venait de renaître plus jeune, plus vivace que jamais. Il la trouvait exquise de dignité contenue et de grâce mélancolique. Il eut voulu tomber à genoux et s'écrier :

— Suzanne ! je vous aime toujours !

Malheureusement, il fallait demeurer correct, et il répondit :

— Vous avez raison ! Miss ! Cette dentelle est du meilleur goût.

L'achat fut décidé, Suzanne gardait son attitude calme, mais son coeur saignait atrocement. Edith l'avait toisée de toute sa hauteur, Madame de Vilaines l'avait dédaignée et Roland n'avait pas trouvé une parole, un mot d'affection, lui

prouvant qu'il l'avait reconnue...

De grosses larmes roulaient dans les yeux de la jeune fille en pensant qu'elle, la petite amie des Charmettes avait vendu le voile de la mariée... et son sang bouillonnait dans ses veines, en songeant que si elle avait été une héritière comme miss Johnson, elle eût été la fiancée de Roland.

La journée était finie ; elle se rendit au vestiaire pour changer de costume. Là, encore, elle pleura, épuisée de lassitude et de tristesse... Ce qui la navrait, ce n'était pas sa liberté enchaînée au labeur dur et incessant, c'était la pensée de dire un adieu éternel à ce Roland qu'elle avait tant aimé et que, sans doute, elle ne reverrait jamais.

Si Suzanne avait été profondément émue par cette rencontre, Roland, lui aussi, en avait ressenti une impression inoubliable. Il était à Paris, avec sa mère et sa fiancée et allait se marier dans quelques jours. En quittant le magasin du Louvre, il était rentré chez lui, avide de solitude.

Eh bien ! non ! jamais il ne se déciderait à ce mariage d'argent tant désiré par Mme de Vilaines. Sans doute, Edith était bien adorable mais c'était Suzanne qu'il aimait. Depuis deux ans, il étouffait en vain le cri toujours renaissant d'une tendresse qui ne voulait pas s'éteindre..

Il marchait à pas saccadés dans sa chambre.

Il eut voulu demander pardon à Suzanne ; il revoyait passer devant ses yeux ce doux visage, un peu triste, annihilant complètement le profil altier de miss Johnson. Allons ! il avait du coeur, lui, un de Vilaines, et il ne sacrifierait pas son amour à l'appât grossier d'une dot de plusieurs millions...

Il sonna à la porte de sa mère, et sans préambule :

— Je vais ma mère, vous causer une grande peine...

Elle redressa la tête, subitement en éveil.

— Qu'y a-t-il donc Roland ! est ce un malheur.

Il ne savait comment s'expliquer: tout à coup, il prit son parti.

— Ce n'est pas un malheur ! Je viens vous dire que mon mariage avec miss Edith ne se fera pas.

Le regard de Madame de Vilaines exprima une stupeur intense.

— Quelle est cette nouvelle folie ?

— Une folie ! non ma mère ! ce n'est pas une folie ! J'ai revu Suzanne et j'ai compris toute la puissance d'un amour de jeunesse. Que voulez-vous ? Je suis prisonnier de mon passé...

Un silence... Mme de Vilaines le rompit :

— Et tu crois que je tolérerai un caprice aussi ridicule, aussi fantasque... Voilà deux ans que tu as délaissé Suzanne, et tu prétends l'aimer...

— Je l'aime, oui, je l'aime ! J'ai voulu vous obéir, mais lisez donc un peu sur mon visage, et vous pourrez y voir toute la souffrance que j'ai concentrée dans ce coeur ulcéré qui voulait à tout prix vous rester soumis...

Et ironiquement :

— Un instant j'ai cru que les bribes de mon patrimoine avaient une sympathie bien naturelle pour les millions composant la dot princière de miss Edith. Depuis que j'ai revu Mlle Laferrière, j'ai compris combien l'argent est méprisable et avilissant, quand il ne sert qu'à acheter d'irréparables regrets !

Mme de Vilaines était anéantie ; ainsi cette lente et infatigable diplomatie dé-

ployée par elle pour mener à bien ce mariage, tout cela devenait inutile. Son fils avait revu Suzanne et le mal d'amour l'avait ressaisi. Mais elle saurait prévaloir sa volonté, et jamais Roland n'épouserait la fille de ce vieux fou de Laferrière... jamais ! jamais !

Elle mettait dans ce "jamais" toute son énergie, toute sa nature impérieuse et autoritaire.

Ayez pitié de moi, ma mère, suppliait Roland... Ne me contraignez pas à un acte d'indocilité, qui me causerait un chagrin sans bornes... Soyez bonne ; donnez-moi votre consentement.

— Jamais ! jamais !

— Vous n'avez donc pas vu Suzanne dans ce magasin ou, modeste et courageuse, elle déployait des dentelles devant miss Eddy. Vous n'avez pas vu sa pâleur, sa tristesse, son désespoir. Et quand je fais un rapprochement avec cet amour d'enfance, dévoué et chaste, tout imprégné du parfum des belles années de ma jeunesse, et l'inclination un peu superficielle que miss Edith veut bien avoir pour Roland de Vilaines, je dis que je serais un fou ou un misérable, en brisant mon coeur et celui de Suzanne et en refusant de cueillir le bonheur qui fleurit sur ma route... Vous ne me refuserez pas votre consentement...

— Jamais !

Roland était navré :

— Comprenez donc, ma mère, que si miss Edith m'entendait elle serait la première à reconnaître ma loyauté...

— Miss Edith est adorable et millionnaire, et tu l'épouseras !

Ce fut lui cette fois, qui répondit :

— Jamais !

— Je le veux, te dis-je. Miss Edith seule peut faire ton bonheur.

Il sourit ironiquement :

— Oui, je vous l'accorde, elle est adorable, elle s'habille avec goût parfait, elle parle, théâtres, courses, automobilisme... Elle traverse la vie au galop, en amazone qu'elle est... Elle chasse la grosse bête dans ses forêts et attend le sanglier de pied ferme... Eh bien ! ne m'en veuillez pas de vous dire ceci... elle ne réalise pas mon idéal, et moi, chasseur impénitent, mon rêve est celui-ci : avoir pour femme une créature douce et aimante, qui pensera à moi pendant mes longues courses en forêt, et qui gardera mon foyer, en fredonnant quelque vieille romance auprès d'un enfant... Et maintenant, si je vous désobéis, pardonnez-moi, ma mère !

— Je te pardonnerai, dit-elle, si tu oublies cette folie... Un de Vilaines, noble depuis Robert-le-Fort, prendre une femme, une vendeuse au magasin du Louvre. Avoue donc que tu as perdu la raison !

Et comme il secouait la tête, il répéta avec une énergie qui décelait encore plus sa nature indomptable :

— Jamais ! jamais ! tu entends ! je ne te donnerai mon consentement.

X

Après ce que Mme de Vilaines appelait le stupide coup de tête de Roland, la mère et le fils étaient retournés aux Charmettes.

Roland souffrait cruellement, ne voulant pas obtenir par la force, le consentement de sa mère... Son caractère était aigri, et lui, ordinairement si indulgent pour ses serviteurs, devenait irascible... Toujours nerveux et agité, il s'était enfermé dans sa chambre, parfois rêvant, assis dans un fauteuil, parfois regardant au loin le cottage rustique qui avait servi d'abri à Laferrière. Les yeux du jeu-

ne homme se portaient tour à tour là-bas, sur la fenêtre close de la chambre de Suzanne, et, sur la cime verdoyante des arbres, où un vol d'hirondelles arrivait de l'enclos qui, si longtemps avait fait le bonheur du romancier. Elles tourbillonnaient en spirales au-dessus des branches, poussant de petits cris dans la nue et le soleil se couchait, dans une gloire, à travers les peupliers et les chênes. Jadis, Suzanne venait souvent aux Charmettes, à l'heure où la forêt s'embrassait d'or et de pourpre.

A chaque instant il croyait la voir apparaître : mais ce n'était qu'une ombre et la douce image s'évanouissait...

Il ne regrettait pas d'avoir rompu son mariage avec miss Edith, cependant il se demandait parfois si la jeune Américaine ne souffrait pas de son abandon. Il eut été bien tranquillisé s'il avait pu lire, ce qu'en ce moment même, assise devant son petit bureau de Boule, elle écrivait à une amie de Boston, pour laquelle elle n'avait pas de secret :

“Ma bonne Ketty.

“Mille baisers d'abord, ma chérie.

“Vous réclamez la suite de mon roman. Ah ! pauvre mignonne ! la conclusion la plus bizarre, la plus imprévue, la moins banale qui se puisse imaginer. Mais pourquoi nous laisser languir... J'aime mieux vous raconter tout de suite, vilaine curieuse... .

“J'en étais restée dans ma dernière lettre à l'heureux jour des fiançailles. Je vous relatais le moment céleste où Roland m'apportait dans un écrin de velours, la bague des fiançailles, et ou, après avoir passé l'anneau à mon doigt il échangeait avec moi un “shake hand”

qui en disait plus long que les plus beaux discours du monde.

“Je me croyais la plus adorée des fiancées. Tous les jours Roland m’apportait un bouquet de roses blanches.

“Mon père voyait avec plaisir notre prochain mariage... Ce n’est pas une affaire lucrative”, disait-il (car tu sais qu’il me faisait un lit de bank-notes), mais le fiancé a un bien beau nom.

“Nous étions arrivés au voyage à Paris, et nous allions au Louvre, choisir toutes les merveilles qui devaient parer la corbeille.

“Arrivée devant le rayon des dentelles je ne remarquais pas une vendeuse qui me montrait les Malines et les points d’Alençon avec de grosses larmes dans de jolis yeux bleus.

“Le soir même, Monsieur de Villaines entre en coup de vent dans mon salon. Il tombe à genoux et m’avoue qu’il aimait passionnément la petite vendeuse du Louvre. Il l’avait connue en Touraine : “un amour d’enfance”, disait-il, et, en retrouvant cette jeune fille, sa passion assoupie s’était réveillée. Il s’accablait de reproches d’avoir si mal connu son état d’âme. Il aurait toujours pour moi, disait-il, un profond sentiment d’estime, mais il ne croyait pas devoir m’épouser en ayant le coeur pris par un autre amour.

“J’étais furieuse, je l’avoue ! mais il reconnaissait ses torts avec tant de franchise, je sentais tant de loyauté dans sa conduite, que tout à coup je lui tendis la main en signe de réconciliation... Notre amour était mort avant terme, mais nous devenions de sincères et excellents amis.

“Quelle étrange conclusion !

“De plus, j’ai promis de plaider la cause de ma rivale, auprès de Madame de Vilaines. Depuis ce temps Roland me re-

garde avec de bons yeux de terre-neuve, débordants de reconnaissance. J’ai perdu mon fiancé, mais j’ai certainement trouvé le meilleur ami qui soit au monde.

“Donc je suis contente de mon malheur. Il n’en est pas de même de mon père, qui ne décolère pas.

“Si j’étais une Française sentimentale, je n’aurais pas assez de larmes pour pleurer sur la chute de mes illusions, mais je suis une Yankee qui, avec son air étourdi, a beaucoup observé Paris, surtout en ce qu’il a de décevant et d’amer.

“Or, j’ai constaté une différence marquée entre le fiancé et le mari, et voici ce que j’ai trouvé, dans les unions les mieux assorties.

“Le fiancé se présente tous les jours avec des bouquets ; le mari, lui fume la pipe et crache sur les tapis.

“Le fiancé vous dit : “Ma chère âme ! je vous adore ! le mari s’écrie : “Occupez-vous davantage de votre ménage et tâchez de dépenser moins.

“Le fiancé est un agneau qu’on conduirait avec une petite faveur couleur d’espérance, attachée au cou... Le mari, lui, c’est un loup qui trop souvent, fait voir ses grosses dents”.

“Voilà, ma bonne Ketty, le résultat de mes observations. Je bénis la providence qui me laisse fille, car après deux mois de lune de miel, le ciel se fût assombri. Je vais donc coiffer sainte Catherine, et je lui ferai un voile... en point d’Alençon. Après tout, je suis libre, et la liberté, ma très chère, c’est le plus grand bien de la terre.

“Hip ! Hip ! hurrah !

“Je baise vos petites mains.

Edith JOHNSON.”

Tandis que miss Johnson écrivait à son amie, Suzanne achevait sa journée, et rentra au logis, où l'attendait son père.

Pauvre duc Philippe ! Il était toujours très digne dans sa grande redingote, mais la vieillesse le gagnait de plus en plus. Un jour, il eut une longue syncope, il prit le lit pour ne plus se relever. Il s'affaiblissait de plus en plus. Un soir d'octobre, Suzanne le regardait, sa tête couleur de cire, affaissée sur l'oreiller. Soudain, elle eut comme un pressentiment qu'il allait mourir... Alors, en elle-même elle fit une prière :

— Oh ! mon Dieu, dit-elle, faites qu'il ait une lueur de raison, qu'il reconnaisse sa fille avant de mourir...

Au même instant, le vieillard ouvrit les yeux :

— Mon enfant, dit-il faiblement. Ma Suzanne...

Elle se releva, lui prenant la tête entre ses deux bras.

— Oh ! dit-il, laisse-moi te bénir et te remercier. Jamais... il n'y a eu... une fille... comme toi... sur la terre.

Sa tête retomba doucement sur l'oreiller... C'était fini !

Le surlendemain, on conduisait au cimetière le pauvre Jacques Laferrière. La veille Richard avait été déclaré le décès à la Société des Gens de Lettres et un communiqué à la presse annonçait au public, qu'un romancier qui avait eu son heure de succès venait de décéder.

Ils étaient six à suivre le convoi : Suzanne, Nanette, Ringler, le cordonnier du rez-de-chaussée, Mme Denis, la concierge, et Richard qui marchait près d'un Monsieur vêtu de noir que Suzanne ne connaissait pas.

On allait à Montparnasse : le convoi approchait de la tombe préparée pour Laferrière. Le vent soufflait avec rage,

courbant la haute taille des ifs. On était au bord de la fosse; les assistants avaient formé le cercle et regardaient les fossoyeurs, faisant glisser le cercueil sur des cordes. Suzanne étouffait ses sanglots, et murmurait : "Adieu ! mon bon père ! Adieu ! " Tout à coup, le Monsieur vêtu de noir s'approcha ; il tenait dans sa main gantée des feuillets et commença un petit discours. Il l'avait bâclé le matin, entre deux Pernods, et avec un geste superbe, il termina en tutoyant le vieux romancier.

...Tu nous a quittés, Laferrière, mais à ton déclin une génération nouvelle te salue. L'aurore fraternise avec le soleil couchant... Adieu ! Laferrière ! Adieu.

Il eut un mouvement attendri...

Ce fut tout, et Suzanne, au bras de Nanette s'éloigna le coeur brisé !

XI

Depuis la mort de son père, Suzanne était de plus en plus triste.

En vain Nanette et Richard cherchaient à l'égayer. Peines perdues ! la vie n'apparaissait plus à la jeune fille que comme un fardeau, et puis, elle se croyait toujours abandonnée par Roland, dont elle n'avait pas eu de nouvelles.

Un jour, prétextant un malaise, elle demanda congé d'un après-midi, au magasin.

Nanette était absente quand elle arriva : alors elle se sentit reprise par l'idée de suicide qui la hantait depuis la mort de Laferrière.

Son parti fut vite pris... A quoi bon vivre ? N'était-elle pas seule, délaissée à présent... Elle calfeutra toutes les issues, et plaçant au milieu de la chambre, un boisseau de charbon de bois, elle s'étendit, attendant la mort, sur le lit où

son père avait rendu le dernier soupir.

Elle avait placé sur sa poitrine un portrait de Roland, qu'il lui avait donné jadis, au temps de leur amour... Elle voulait mourir avec l'image de celui qui l'oubliait, aujourd'hui, avec l'image de l'ingrat qui avait préféré à son amour, si profond et si grand, les millions de la riche américaine.

Un sommeil pesant la gagnait ; ses beaux yeux s'étaient fermés... Elle avait perdu la notion des choses d'ici-bas, quand soudain, la porte s'ébranla sous un formidable choc.

— Vite un serrurier, s'écriait une voix qu'elle aurait reconnue entre cent mille. Ou plutôt une hache !

Un silence... puis la porte vola en éclats et Roland de Vilaines apparut, accompagné de sa mère et de miss Edith.

Le jeune homme s'était agenouillé auprès du lit :

— Reviens à toi, Suzanne ! disait-il, Ah ! Dieu merci ! chère petite ! J'arrive à temps pour te sauver, pour te dire

que je t'aime toujours et que je t'apporte le bonheur !

La jeune fille avait rouvert les yeux :
— Oh ! disait-elle, c'est un rêve ! Vous ici, Madame de Vilaines... Vous ici miss Edith.

— Oui, fit madame de Vilaines, je suis venue ici, chère petite pour te demander pardon, et pour te rapporter le coeur de ton Roland, ce coeur que tu as bien gagné.

— Allons, dit Edith toujours rieuse... allons, Suzanne, vous n'allez pas m'obliger à épouser votre mari, malgré lui... Je vous donne le pavillon des Charmettes, pour y passer votre lune de miel, ainsi que la fameuse corbeille de nocces qui fit tant pleurer une certaine vendeuse du Louvre... Je garderai seulement, si vous le permettez...

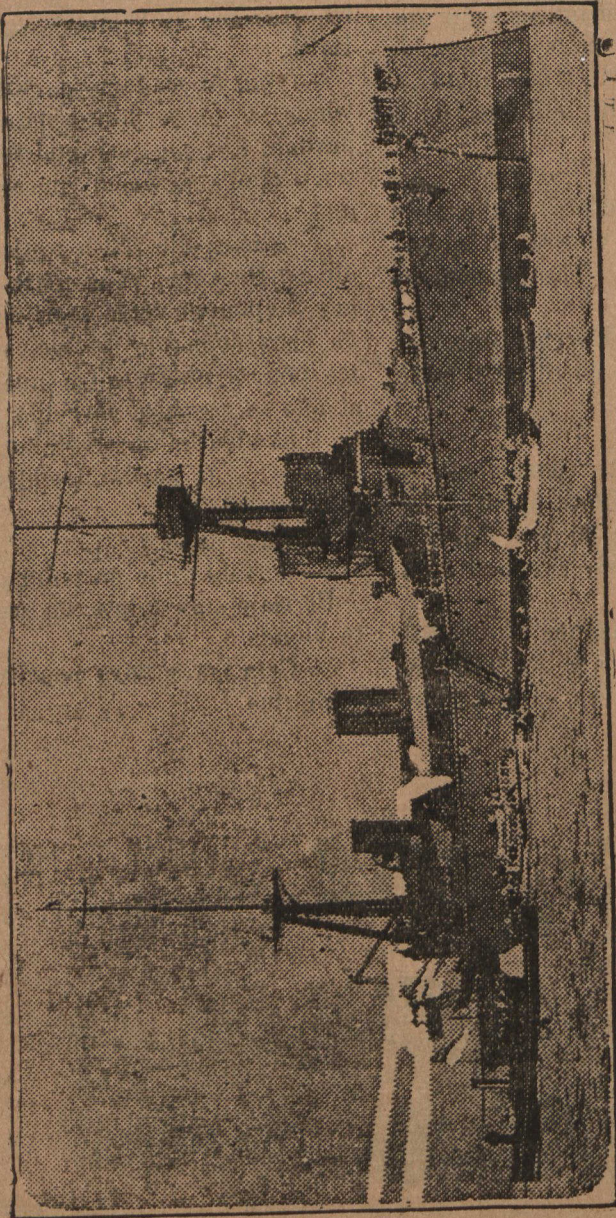
— Quoi donc ?

— Certain voile en point d'Alençon...

Et riant aux éclats, en secouant sa tête blonde :

— Cela me servira pour coiffer Sainte Catherine !





UN LEVRIER DE LA MER

Ce splendide croiseur, don de la Nouvelle-Zélande, à l'Angleterre, a vaillamment combattu en plusieurs occasions. Il a, entre autres, pris une part active aux engagements qui ont eu lieu à diverses reprises dans la mer du Nord.

L'ELEVAGE DES PAPILLONS

Qui n'a vu des enfants armés d'un filet vert courir après les papillons? Qui n'a contemplé avec admiration, piqués dans une boîte au fond de liège, de sombres Paons de nuit, de rutilants Catocales, d'éclatants Flambés ou des Sphinx chatoyants?

Ce sont là jeux d'enfants ou divertissements de savants, objectez-vous. D'accord, mais comme de nos jours, tout se chiffre, tout se monnaie, des gens avisés ont pensé qu'il pouvait y avoir là une nouvelle industrie profitable à exploiter: l'élevage des papillons.

L'élevage des papillons? Vous souriez? Souriez, mais apprenez aussi qu'il existe, depuis plusieurs années, des fermes de ce genre, d'un gros, très gros rapport, et, parmi elles, nous devons citer, tout particulièrement celle que M. Newman dirige à Bexley, comté de Kent (Angleterre), et qui est très prospère.

Cette ferme s'étend sur une superficie d'un hectare environ. La moitié du terrain est occupée par des cages en treillis contenant d'innombrables papillons, l'autre moitié est plantée d'arbres et d'arbustes servant à nourrir des milliers de chenilles. Les branches de ces arbres et de ces arbustes sont enveloppées de manchons de toile ou de fort canevas coulissés aux deux extrémités.

A les voir, vous vous croiriez en présence d'un bizarre assemblage de spectres et d'épouvantails.

Les chenilles sont emprisonnées, non seulement pour les empêcher de s'enfuir,

mais aussi pour les protéger contre le bec des oiseaux, leurs ennemis mortels. Or, cette précaution ne serait même pas suffisante si un filet à mailles étroites, couvrant tout le terrain, ne s'opposait à l'entrée de ces maraudeurs ailés.

Tout le monde sait combien les chenilles sont voraces et quels ravages elle sont capables de faire dans les jardins potagers. Il en est parmi elles qui dévorent, en vingt-quatre heures, vingt-cinq fois leur poids. Tel est le cas, par exemple, de la "piéride", terreur des jardiniers, répandue à trilliards d'exemplaires à la surface du globe.

Les "nourrissons" de M. Newman ont tous les instincts de leur race. Mangeurs infatigables, il leur arrive souvent de dépouiller de leurs feuilles une grande partie des arbres de la ferme, en une seule journée, et c'est un travail particulièrement pénible que de les changer de rameaux, plusieurs fois par jour, pour leur assurer une provende abondante, condition indispensable de leur prospérité.

Encore ce changement ne doit-il pas se faire au hasard, car chaque chenille a sa fleur, sa plante, son arbre préféré. Le secret d'un bon élevage réside donc surtout dans la connaissance exacte du genre de nourriture appropriée à chaque espèce.

Nous n'avons pas l'intention de donner ici une description complète et détaillée de ce curieux travail, au risque d'ennuyer le lecteur. Nous dirons simplement que la toute première partie, la ponte des

oeufs, a lieu dans une vaste serre garnie de cages de verre.

Ces cages reposent sur une planche percée d'un trou circulaire au-dessous duquel on place une caisse remplie de terre où l'on plante ce qui est nécessaire à l'alimentation du troupeau ailé.

Les femelles déposent leurs oeufs sur les plantes et, dès qu'elles ont pondu, on couvre de cloches de verre les différentes plantes classées par espèces. On laisse ces cloches jusqu'à l'éclosion des larves, qui, à leur tour, sont placées dans des cages de treillis.

Ces dernières sont mises sur une table dont les pieds se trouvent dans des bacs remplis d'eau, ceci pour empêcher l'ascension de certains insectes ennemis acharnés des chenilles.

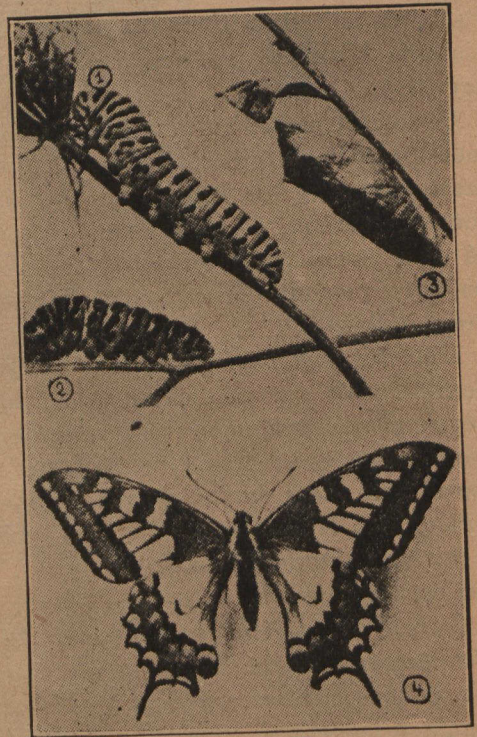
Parmi ces ennemis, il y a surtout une espèce de mouche munie d'une tarière très aiguë, grâce à laquelle elle perce la peau des chenilles et dépose dans leur corps un certain nombre d'oeufs, lesquels ne tardent pas à donner des larves. Après la sortie de ces dernières, les chenilles vivent encore quelques jours, puis elles meurent une à une irrémédiablement.

L'entomologiste de Bexley possède environ deux cents espèces différentes de papillons. Mais, il ne fait pas seulement le commerce d'insectes vivants. Une grande partie de sa maison est occupée par des casiers sans nombre bondés de papillons étalés sur des cartons. Il lui arrive souvent d'en avoir plus de 60,000 réunis chez lui. La préparation de ce stock exige, elle aussi, un doigté spécial qui ne s'acquiert que par une longue pratique.

Tout d'abord, il faut que les insectes soient préparés peu de temps après leur mort, si l'on veut garder toute leur souplesse aux appendices. Ceci est de la plus

haute importance et voici pourquoi:

Les papillons meurent toujours dans une attitude qui ne permet pas de les mettre tels quels dans les collections. On est obligé de leur faire subir une préparation spéciale qui régularise cette attitude et les montre sous l'aspect le plus favorable.



La métamorphose d'une chenille.

1. Chenille du "Grand Porte-Queue". 2. Peu avant sa transformation en chrysalide. 3. Chrysalide. 4. Le papillon éclos.

Puis, afin de conserver la fragile beauté de leurs ailes, il est nécessaire, très souvent, de tuer les lépidoptères dès qu'ils sont éclos, pour les empêcher de s'endommager en voletant le long des parois des cages ou en se battant entre eux.

Les âmes tendres taxeront le naturalis-

te anglais de cruauté. Mais qu'elles se rassurent, il "opère sans douleur!"

Avec mille précautions, il cueille adroitement, à l'aide de pinces spéciales, la victime choisie. Puis, il la fait tomber dans un grand bocal au fond duquel se trouve un morceau de cyanure de potassium. Ce bocal, c'est la chambre de mort des lépidoptères. Les émanations du cyanure ont un effet foudroyant sur eux. Introduits dans le flacon, ils expirent aussitôt, sans agonie.

Mais, direz-vous, qui peut acheter ces bestioles? Des collectionneurs d'abord. Ne peut-on avoir la manie des papillons comme celle des pipes, des timbres ou des tabatières? Et ils sont légion, en Angleterre surtout, les gens qui ont cette passion: clergymen, instituteurs et médecins. Les savants qui complètent leurs collections privées, celles des bibliothèques ou des musées dont ils ont la charge, sont aussi des acheteurs réguliers d'oeufs, de chenilles, de chrysalides et d'insectes éclos. Enfin, les écoliers de tout âge sont des collectionneurs enragés de chenilles qu'ils font éclore eux-mêmes.

Le prix des oeufs, larves et nymphes, varient naturellement suivant les espèces. Vous pouvez, par exemple, acheter une douzaine des oeufs de la "Buveuse", une phalène très commune, pour 6 cents, alors que la même quantité du "Robert le Diable" vaut bien six fois plus. Une douzaine des larves de la "Petite Tortue" coûte environ 8 cents, tandis qu'une douzaine de la "Noctuelle Nébuleuse" ne vaut pas moins de 6 dollars. La "Belle Dame ou Vanesse du Chardon" vaut 3 cents, alors que la "Noctuelle ou Pluie dorée" assez rare, vaut jusqu'à quarante cents pièce.

Le papillon le plus cher est le "Purple Emperor ou Roi de la Forêt", ainsi ap-

pelé parce qu'il vit ordinairement à la cime des chênes. Comme il est très difficile à capturer et en même temps très recherché des amateurs anglais, il se vend facilement un dollar.

Ainsi qu'il ressort de ce qui précède, cette industrie bizarre exige des soins méticuleux.

De plus, comme toute entreprise, elle a ses aléas: la mortalité et les maladresses inévitables dans le fixage des insectes sur le liège et dans leur emballage. Mais, si l'on considère qu'une chenille revient à peine à 2 cents d'entretien, par an, et que certains papillons se vendent de fort bons prix, on peut se faire une idée des bénéfices très raisonnables réalisés par le propriétaire de la "Ferme aux Papillons".

— o —

LA LEGENDE DE SAINTE-SOPHIE

Qu'arrivera-t-il lorsque les alliés pénétreront dans Constantinople?

Maints événements se produiront alors, s'il faut en croire les innombrables prophéties.

Parmi les légendes répandues, il en est une qui est particulièrement populaire.

Lorsque les Turcs s'emparèrent de Constantinople, en 1453, ils pénétrèrent dans le sanctuaire de Sainte-Sophie au moment où un prêtre célébrait la messe. Les soldats allaient le tuer lorsque les murs de marbre s'entr'ouvrirent soudain et le prêtre disparut dans l'ouverture. L'instant d'après les murs avaient repris leur aspect normal.

Ils s'ouvriront de nouveau, ajoute la légende, pour laisser passer les emblèmes chrétiens le jour où sur le dôme du fameux temple la Croix aura remplacé le Croissant.

L'ÂME DES SERBES

Un journaliste parisien, Paul Parsy, qui est allé se documenter en Serbie, raconte certains faits qui prouvent bien l'influence acquise par la France en ce pays.

“A l'ambulance française d'Uskub, dit-il, je visitais les blessés. Et voici quelques-unes des nobles paroles, émouvantes pour l'âme française, recueillies sur les lèvres de ces soldats héroïques, paysans rudes, au tempérament vigoureux, au sang remarquablement sain, et—détail qui a son intérêt—soldats, paysans peu accoutumés à forcer leur pensée par les articles de la littérature.

“—Monsieur, me dit l'un dont le bras gauche avait été fracassé par un éclat de shrapnell, j'ai déjà donné un bras à la Serbie, il m'en reste un autre pour la France.

“C'est encore un blessé serbe qui me confie :

“—...J'étais fiancé à une Allemande. Maintenant que les canons français nous ont donné la victoire, je ne veux plus de mon Allemande.

“La Soeur de charité (la “sestra frantsouska”, comme disent les Serbes) qui m'accompagne dans cette visite, et qui est femme, et qui s'émeut pour cette fille de son sexe si énergiquement répudiée par le blessé, plaide doucement la cause de la jeune Allemande :

“—...Comment! vous allez faire cela? Vous allez l'abandonner? Lui faire ce chagrin? Vous ne l'aimiez donc pas?...

“Mais le blessé ne se laisse pas toucher :

“—Soeur, la guerre a tout changé. Et

puis, ça va trop mal avec l'Autriche...

“A un autre, qui me dit son grand amour pour la France, je demande :

“—Pourquoi donc aimez-vous tant la France?...

“Et ce soldat, encore un paysan, me répond simplement :

“—Monsieur, j'aime la France parce qu'elle nous a donné de bons canons pour battre les Turcs et des Soeurs pour soigner nos blessures.

“Ailleurs, ce sont des gens du peuple, Bulgares ou Serbes, qui vous disent de jolies choses comme celle-ci :

“—Grand honneur pour la France, monsieur Français, que notre victoire sur les Turcs.

“Ou, encore, c'est un jeune officier serbe qui me dit en français imparfait, mais suffisamment compréhensible et éloquent :

“—Bosnie-Herzégovine est pour nous, Serbes, comme Alsace-Lorraine pour vous.

“Chez ces mêmes Serbes, le commandement : “En avant, l'artillerie!” est devenu : “Napred Frantsouski!” (“En avant, les Français!”)

“Et ce mot : “Frantsouski”, est, depuis longtemps, mais surtout depuis la guerre, le “Sésame, ouvre-toi”, qui fait tomber toutes les résistances.

“Mille faits, mille mots de ce genre-là attesteraient encore la situation morale incomparable que la France a aux Balkans et dans tout l'Orient.

DE LA DOULEUR

Intéressantes découvertes scientifiques d'un docteur de Zurich

Quand on examine une dent, que l'on considère l'insignifiance du nerf qui y communique, on en vient nécessairement à se demander comment il se fait que le mal de dents soit un mal si douloureux.

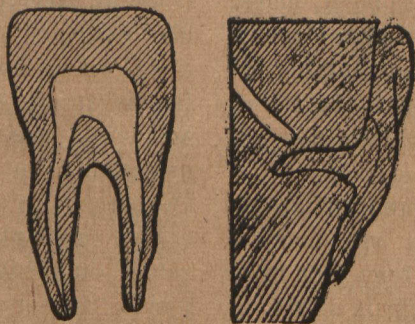
Le docteur Veraguth, de Zurich, en Suisse, qui s'est livré à toute une série d'études sur la douleur, a découvert que la grande souffrance occasionnée par le mal de dents n'est pas due vraiment à l'inflammation du nerf, mais à la compression que celui-ci subit dans l'étroit canal où il est logé. Que l'on détruise l'inflammation, le nerf revient à son volume normal, la compression cesse et, en même temps, la douleur disparaît. Cela ne veut pas dire que, si le nerf possédait plus d'espace libre, son inflammation ne serait pas ressentie, non, mais elle causerait, du moins, une douleur beaucoup moins sensible.

L'intolérable souffrance des maux d'oreilles est due aussi à l'étroitesse de l'espace où se trouve le nerf auditif.

Le Dr Veraguth a fait également cette constatation, que la plupart des organes vi-

taux n'ont pas de relation directe avec le cerveau, mais y font connaître la douleur dont ils souffrent en faisant paraître douloureux les tissus ou les autres organes qui les environnent. Témoin le mal de tête qui n'est pas une douleur du cerveau, comme beaucoup se l'imaginent, mais seulement le résultat de la compression des nerfs logés dans les anfractuosités sinueuses du crâne. Le cerveau, lui, est insensible à la douleur, comme l'ont déjà prouvé de nombreuses expériences; on peut le piquer, le tenailler, sans qu'il en résulte pour le patient la moindre souffrance, ce qui n'empêche pas que le cerveau soit d'une importance capitale et qu'il ne supporte pas une blessure grave sans que la mort s'ensuive.

Quant aux personnes qui, au lendemain d'une fête un peu trop prolongée, se réveillent avec ce qu'ils croient être un mal de tête, il leur faut se détromper. Dans ce cas, la tête ne souffre que par sympathie, la douleur résidant dans l'épine dorsale et c'est là qu'il faut appliquer le traitement: lotions d'eau froide, massages, etc.



L'espace blanc marque le sillon creusé dans la boîte crânienne et par où passe le nerf.

L'espace blanc indique l'étroit canal creusé dans la dent et où passe le nerf.

LE DOCTEUR PEDRILLO CEDILLA

Episodes des guerres d'Indépendance des Etats du Sud

J'ai connu quelque part un vieux savant moi son ami Pedrillo qu'il aimait ce-
ran des guerres d'Indépendance.

C'est à Angostura, sur l'Orénoque, à bord du "Liberador", que j'entrai en relations avec l'honnête Cédilla, qui m'avait fait admettre sur le bateau, en considération pour mon oncle — son compagnon d'armes jadis — et pour les affaires urgentes qui me rappelaient en Europe. En effet, le "Liberador", un joli vapeur de trois mille tonneaux gréé en yacht de plaisance, était là en mission secrète. A cette époque, comme trop souvent, hélas! la guerre civile régnait au Vénézuéla, et il y avait tout proche une cinquantaine de rebelles cernés par les troupes régulières, et qui n'avaient plus de retraite que par le fleuve.

Quelques heures après mon embarquement, à la nuit tombante, ces hommes étaient à bord et le yacht, tenu sous pression, filait vers la mer à grande allure.

Cette situation, que je ne connus exactement qu'une fois l'amarre lancée, m'intriguait moins que le docteur, ce vieil original, chirurgien et naturaliste remarquable, dont je connaissais la légende héroï-comique.

Maintes fois mon oncle, aujourd'hui assagi, retiré de la lutte, avait raillé devant moi son ami edrillo qu'il aimait cependant de toute son âme...

—C'est un vieux fou... conspirer à son âge!

—Est-il vrai qu'il ait été le chirurgien de Bolivar?

—Il l'a saigné une fois... Chirurgien, il fut surtout le nôtre, et c'était un rude... coupeur, je t'assure.

Les amis de mon oncle, anciens partisans comme lui, et dont plus d'un avait laissé un membre entre les mains du terrible "coupeur", enchérissaient encore.

—C'est un homme peu banal, qui n'eut jamais qu'une passion: sa patrie, qu'un amour: la dissection... Pourvu qu'il eût une plante, ou mieux un homme sur qui s'exercer, il n'entendait plus les balles— et l'on rappelait certaines frousses mémorables du médecin, surpris tout à coup par la "musique" qu'il avait oubliée...

—Cependant,—corrigeait mon oncle,— personne ne douta jamais de son courage.

—Assurément,— répondit-on en chœur,— il était toujours en première ligne, ramassant les blessés... A Sarrota, au plus chaud de l'affaire, il était là, manches re-

troussées, opérant sous la mitraille, aussi calme qu'à l'amphithéâtre.

—Et cependant, nous l'avons vu fuir.

—A toutes jambes... vous rappelez-vous certain soir... Cédilla, tout en herborisant, s'était avancé jusqu'aux avant-postes, quand il reparut tout à coup galopant... les balles sifflaient à ses oreilles. Il rapportait précieusement une orchidée rare, paraît-il.

—Ce n'est pas pour moi que je tremblais,—déclara-t-il tranquillement,— mais pour ma plante, un spécimen unique... et là-dessus un nom latin...

—Et personne ne se fût permis de sourire.

—Personne; Pedrillo, en digne Espagnol, aurait mis flamberge au poing aussitôt...

—Certes, — concluait mon oncle, — il était brave autant et plus que n'importe qui d'entre nous... alors quelle est la cause de certaines débandades? Je n'en vois qu'une, sa distraction... phénoménale, capable de lui enlever l'usage momentané de ses sens, de là ces brusques surprises... toujours réparées. Aussi l'admirait-on autant qu'on l'aimait.

—C'était un brave.

—Un peu fou d'ailleurs.

Depuis longtemps ces histoires et d'autres entendues chez nous m'avaient donné l'envie de connaître le vieux partisan, un des derniers défenseurs de la doctrine impérialiste de Bolivar. Aussi étais-je enchanté, ce soir-là, de me trouver sur le yacht, assis près de mon héros que j'approchais pour la première fois. Au physique, le docteur rappelait assez le portrait peu flatteur fait par ses anciens clients.

C'était un long personnage, sec et noir comme un pruneau, au nez sec en bec

d'aigle, au crâne énorme mal garanti par une perruque toujours plantée de travers.

Quand il parlait, ses yeux bigles de myope brillaient derrière ses gros verres à monture d'or, et l'on s'étonnait de trouver tant de jeunesse, de flamme dans ce corps racorni, desséché par l'âge et le soleil des tropiques.

Pour l'instant le docteur venait de m'oublier et contemplant, comme moi, l'inoubliable paysage que traverse et féconde l'Orénoque, l'immense fleuve, rival de l'Amazone.

La nuit était venue, cette nuit claire et bruisante de l'équateur. La Croix-du-Sud brillait au bord du ciel, scintillant de mille feux; et la grande voix de la forêt vierge des savanes arrivait jusqu'à nous, tantôt proche, tantôt lointaine.

Le "Liberador" longeait la rive droite du fleuve, large déjà de plusieurs milles, et, devant nous, à quelques brasses du bord, commençait l'impénétrable forêt d'acajous, de cacaoyers, de cèdres, de palissandres... que le palmier domine de son élégant panache.

—N'est-ce pas, que c'est beau, murmurait le docteur, n'est-ce pas que notre patrie est belle et riche et qu'elle devrait être heureuse?...

"Nos bois seuls: quinquinas, cacaoyers, etc., représentent une richesse incalculable, et quelle route que cet Orénoque, notre beau fleuve vénézuélien!

"Il a 1200 milles navigables, cent de large lorsqu'il déborde, soixante-dix bouches... par son estuaire la marée entre toute grande et se fait sentir jusqu'à cent lieues des côtes...

"Les Anglo-Saxons nous guettent... Ah! le rêve impérialiste de Bolivar!

—De fonder les Etats-Unis du Sud?

—Nous avons eu notre Washington,

mais on ne l'a pas compris et il est mort en exil, abreuvé de fiel.

— Ah! l'ingratitude des peuples, des races méridionales particulièrement, qui aurait pu prévoir cela après ces explosions d'enthousiasme?

— Il faut l'avoir vu... Il faut avoir vu l'armée du vainqueur à Caracas, sa patrie délivrée, son entrée triomphale sur un char traîné par douze jeunes filles...

— Vous y étiez?

— Oui, je suis bien vieux aujourd'hui, et j'étais bien jeune alors, bien jeune, puisque mon père dut me hisser sur ses épaules, afin que je puisse voir le héros... "El Liberador!"

...A ce moment, Pedrillo me montra, accoudé près de nous, un jeune homme à l'air énergique et grave. Vêtu d'un costume peu voyant, le bras en écharpe, il donnait des ordres à un lieutenant mulâtre, tout chamarré d'or, celui-là, et Pedrillo se pencha à mon oreille:

— C'est un des officiers recueillis tantôt. N'est-ce pas qu'il "lui" ressemble?

— A Bolivar? comme un portrait.

— C'est son descendant direct, Manuel de Lonca,—murmura le vieux partisan attendri,—son petit-fils, le dernier espoir des impérialistes. Ah! si le gouvernement avait su que Manuel, le capitaine Manuel était là!

— Je m'explique maintenant notre prompt départ... Et sans doute qu'on nous donne la chasse...

— La chasse,—s'exclama gaiement Pedrillo,—mais il n'y a pas, dans toute notre marine, un bâtiment capable de lutter de vitesse avec le "Liberador".

— Si, comme c'est probable, le télégraphe a signalé notre fuite à Caracas, nous serons à la "Boca de Navios" bien avant la flotte de guerre... et quelle flotte: six

vieux sabots transformés en garde-côtes! Tout au plus aurons-nous à essayer une bordée des forts à la sortie.

Cette conversation se prolongea longtemps encore, et le jour venait lorsque nous regagnâmes notre cabine, salués par les mille cris des perroquets et des singes qui se réveillaient tout proches dans les arbres.

Le voyage s'acheva sans avarie, comme l'avait annoncé Cédilla, et la bataille ne fut, selon son expression, qu'une simple "politesse"...

Le lendemain soir, à la nuit, nous étions à la "Boca de Navios", au large du fort Taban dont on voyait les canons, mèche allumée, dans l'embrasure.

Manuel de Lonca, propriétaire du "Liberador", venait de recevoir le commandement de son second, le capitaine Lovenzo, et nous passâmes à toute vapeur... salués—trop haut—par une bordée, qui se perdit dans la mâture. Seul un boulet mort pénétra dans la chaufferie, faussant la plaque d'un générateur. Blessure peu grave... et quelques milles plus loin, la barre franchie, nous flottions en pleine mer.

On avait mis le cap au nord-ouest sur la Trinité longeant la côte, et, cette nuit-là, tout le monde dormait à bord, lorsqu'une clameur lugubre retentit:

— Le feu!

Je m'éveillai au milieu d'une vapeur lourde, asphyxiante, aux reflets rougeâtres... Là-haut sur le pont, les hommes affolés couraient aux canots. Les palans grinçaient. A peine vêtu, je me précipitai chez mon ami Pedrillo: je le trouvais triant quelques fleurs desséchées qu'il plaçait dans sa boîte de botaniste sans se presser.

— Sauvons-nous! criai-je éperdu...



DES JETS DE VAPEUR SIFFLAIENT...

—Nous avons le temps... quoique ça ne soit plus qu'une question de minutes... Je remonte de la chaufferie.

Il passa la main sur son front ruisse-
lant d'où les sourcils brûlés neigèrent en
cendre fine :

—J'ai voulu voir avec Manuel... Il est
trop tard. L'incendie a éclaté en trombe...

—Comment...

—C'est la plaque, la plaque faussée par
ces gredins qui a cédé... Le jet de va-
peur, sorti de là, a renversé le tirage, et
les flammes, faisant retour, ont envahi la
cale en un clin d'oeil... Le docteur avait
fini : il jeta un regard navré sur ses her-
biers, ses bocaux, toutes ses collections
perdues, et nous nous élançâmes dans l'es-
calier, dont la rampe de cuivre brûlait
sous nos doigts.

Le pont était désert. Seuls, debout à
l'arrière, Manuel et son second Lorenzo,
abandonnés par leurs hommes, contem-
plaient, muets d'horreur, le terrifiant
spectacle.

Déjà les flammes jaillies des hublots
s'élevaient à la hauteur des mâts, des es-
carbilles tombèrent autour de nous. Sous
nos pieds nus le plancher chauffait et ron-
flait.

Nous rejoignîmes nos deux compagnons
et le docteur demanda :

—Eh bien, que fait-on ?

—Il n'y a rien à faire.

—Et les embarcations ?

D'un geste tragique, Manuel montra les
porte-manteaux vides.

—Alors, nous allons être rôtis.

—Ou noyés...

—Au choix, merci...

Cédilla fit une grimace significative et
se mit à regarder autour de nous, cher-
chant je ne sais quel secours impossible.

Tout à coup, il enleva ses lunettes, les

essuya vivement, tandis que Lorenzo, qui
avait suivi son regard, s'élançait sur le
bordage en criant :

—Un canot !

Et il sauta à la mer.

En effet un canot, un des nôtres qui
avait dû chavirer sous sa charge humaine,
s'en revenait, la quille en l'air, dérivant
vers l'épave en feu.

C'était le salut, étant donné que la côte
était proche. Manuel plongea à son tour,
et je le suivis.

Atteindre l'embarcation ainsi que les
avirons, flottant auprès, la retourner, bor-
der les rames, halier le docteur au moyen
d'un cordage, fut pour nous l'affaire d'un
instant.

D'ailleurs, les minutes étaient précieu-
ses. Le fléau, comme s'il eût senti ses vic-
times lui échapper, redoublait de violence.
Des jets de vapeur siffaient, une explo-
sion venait de nous couvrir de cendres
brûlantes :

—Nage partout ! commanda Manuel.

Et nous nous éloignâmes.

Bientôt le yacht ne fut plus qu'une
flamme, il brûlait comme une torche,
éclairant la mer au loin.

Puis l'incendie sembla se ralentir.

Une heure plus tard, notre petite troupe
atteignait la côte et voyait, derrière soi, le
"Liberador" s'abîmer dans les flots rou-
gis.

— o —

Lors du couronnement, la robe portée
par l'impératrice de Russie, n'est pas d'u-
ne valeur moindre de \$200,000. Quelle
pitié, quand on songe à tant d'indigents
qui n'ont que quelques haillons à se met-
tre sur le dos !

LE COMMERCE DES ESCLAVES

Souvenirs de Voyages

TIPPO TIB

Le plus fameux des trafiquants d'esclaves de l'Afrique centrale fut Tippo Tib, dont le nom vénérable était Hamed ben Mohammed. Son père était un métis arabe de Zanzibar et sa mère une esclave africaine pur sang, originaire de Mrima, près de Tanganyika.

Son surnom lui fut octroyé par les indigènes, qui lui trouvèrent spontanément un nom approprié en le désignant d'après le bruit insolite des armes à feu "tip-tip", d'où Tippo Tib.

Tippo Tib était un homme de haute taille, puissamment bâti, avec une courte barbe grisonnante, une peau très noire, des prunelles décolorées, des lèvres épaisses et des dents merveilleusement blanches. Un tic nerveux l'affligeait d'un clignement continu des paupières.

Il était d'aspect affable et de manières distinguées, et donnait l'impression d'un homme courtois et digne, animé par une force qu'il savait contenir.

Il se montra toujours bienveillant et aimable pour les blancs, et l'on a rappelé qu'en maintes occasions, il accorda un précieux appui aux voyageurs européens, plus spécialement à Livingstone, Cameron, Stanley et Weissmann. Ses vertus person-

nelles contrastaient étrangement avec sa scélératesse professionnelle.

C'est en 1877, l'année même où Stanley accomplit son mémorable voyage à travers l'Afrique, de Zanzibar à l'embouchure du Congo, que les traitants arabes pénétrèrent, sous la conduite du fameux Tippo Tib, dans la contrée qui s'étend à l'ouest de Nyangué. La réussite du voyage de Stanley dut inspirer aux Arabes l'idée de se rassembler pour suivre Stanley vers l'ouest en descendant le cours du Loualaba. Nyangué avait été jusqu'alors le point le plus occidental qu'ils eussent atteint.

A la suite de Stanley, qu'ils accompagnèrent jusqu'aux rapides de Kizingiti, plus connus sous le nom de Stanley Falls, ils parcoururent sans interruption une contrée qui fut pour eux un véritable Eldorado. Ils profitèrent sans retard de la chance qui s'offrait de piller l'immense région où des sauvages absolument primitifs avaient accumulé d'énormes réserves d'ivoire.

Pendant plus de vingt ans, cette région illimitée devint le champ libre où les fibustiers arabes se livrèrent à leurs exploits. Les hordes sanguinaires des chas-

seurs d'hommes furent écrasées en 1897, leur destruction définitive fut opérée par feu le baron Dhanis, un officier belge de grande valeur.

Pour le commerce des esclaves, les défenses d'éléphant ont toujours été employées comme monnaie courante, et c'est à cette cause qu'il faut attribuer les efforts que tentèrent les Arabes pour pénétrer dans les régions les plus reculées où, sans interruption, depuis de longues périodes les approvisionnements d'ivoire s'étaient accumulés.

Les traitants établissaient leur centre d'opération à proximité des villages indigènes, où la forêt est généralement moins compacte.

Au moyen d'un échafaudage de perches, les arbres les plus grands sont coupés à vingt ou trente pieds du sol, procédé qui épargne le surcroît de travail qu'exigerait l'abatage des troncs par la base. Ces troncs debout ressemblent, surtout par le clair de lune, à des colonnes ruinées. Les grosses branches restent au pied pour former une sorte d'enceinte inextricable qui protège contre tout danger d'attaque soudaine.

Parfois, le village est entouré d'une palissade. L'issue très étroite, laissant un espace à peine assez large pour qu'un homme de corpulence moyenne puisse se glisser à travers, est formée d'une seule énorme bûche suspendue par en haut à la façon d'une herse de château fort.

Des groupes de pauvres cases délabrées, construites avec des herbes, composent le village même.

Le sentier sinueux que suivaient les Arabes était formé d'une épaisse couche de boue recouverte d'une litière de végétations pourrissantes, entremêlée d'un réseau de racines glissantes, tandis qu'au-

dessus, les grands arbres altiers rejoignaient leurs branches et créaient une demi-obscurité perpétuelle, sous laquelle les jeunes arbres et d'épais buissons luttèrent entre eux pour vivre.

Les rayons du soleil ne pénétraient jamais dans cette lugubre solitude. Les oiseaux, aigles et autres rapaces, vivaient sur le toit de feuillages; les singes habitaient dans les branches et des fourmis de



Marchands d'esclaves.

diverses espèces faisaient du sol leur domaine. On eût dit que la nature s'affolait de prodigalité dans cette somptueuse profusion de bois, de troncs et de branches, debout ou à terre; tout le spectacle de la forêt donnait une impression d'excès, de générosité surabondante.

Les Arabes avaient coutume généralement de surprendre le village et de cap-

turer le plus grand nombre possible des indigènes qui s'enfuyaient. Les captifs étaient ensuite libérés contre une rançon payée en défenses d'éléphants.

Quand, selon toute apparence, la provision d'ivoire des naturels était épuisée, les Arabes leur faisaient des propositions d'amitié, et, en peu de temps, des rapports de parfaite bonne humeur semblaient exister entre les indigènes et leurs anciens persécuteurs. Les premiers ne conservaient aucune rancune et considéraient les Arabes comme des gens qui ont fait une opération avantageuse. L'esprit du sauvage se plie facilement à toute autorité.

Les habitants de cette partie de la grande forêt du Congo représentaient le type parfait du sauvage. Ils menaient des existences de brute et s'adonnaient au cannibalisme. Ces tendances furent favorisées par la funeste méthode des Arabes.

Dans la plupart de leurs expéditions, les Arabes étaient aidés par des bandes d'indigènes qui les guidaient vers les villages des peuplades voisines. Pour récompense, ces bandes obtenaient les corps des malheureux nègres tués pendant l'échauffourée.

Dans les caravanes d'indigènes alliés des Arabes, il n'était pas rare de voir les femmes porter des quartiers de chair humaine dans des paniers fixés sur leur dos au moyen d'une bande maintenue sur le front. C'étaient là les provisions du voyage!...

Les traitants avançaient ainsi sous la conduite des indigènes eux-mêmes et, dans chaque district nouveau, les mêmes procédés étaient appliqués, par lesquels, en rémunération de leurs services, les corps des morts et des blessés étaient accordés aux guides à titre de vivres.

C'est ainsi que pendant plus de vingt ans, sans autres variations dans leur méthode, que celles que pouvaient dicter les circonstances, les bandits arabes poursuivirent leurs néfastes pérégrinations.

Les indigènes étaient uniquement armés de lances et de couteaux. Malgré leur longue pratique du genre d'hostilités qui se poursuivait communément entre les tribus sauvages de l'Afrique, les Congolais manquaient absolument des plus simples éléments d'une organisation qui leur eût été précieuse pour repousser les attaques des Arabes pillards. Jusqu'alors, dans le genre de luttes qu'ils soutenaient les uns contre les autres, ils avaient combattu dans des conditions d'égalité plus ou moins sensible. Mais l'arrivée des Arabes les désorienta et ils ne tardèrent pas à se débâter. Chassés de leurs villages, stupéfiés et terrorisés, les indigènes se réfugiaient dans les parties les plus inaccessibles de la forêt où ils en étaient réduits à s'entre-dévorner comme les bêtes sauvages.

D'ailleurs, il ne faut pas oublier que les bandes de chasseurs d'esclaves, bien que composées de métis de sang arabe et nègre, contenaient aussi, en de considérables proportions, des noirs originaires du grand pays Manyama. Ces Manyamas, nés sous le joug arabe,—car la contrée était depuis longtemps tombée au pouvoir des brigands de Zanzibar, — avaient grandi dans des conditions de désordre effréné et ils adoptaient volontiers la profession de chasseurs d'hommes sous les ordres de chefs d'extraction arabe, qui organisaient et préparaient les expéditions.

... ..
 "En compagnie de Tippto Tib et de plusieurs chefs arabes, raconte l'auteur de

ces lignes, je fus un jour, le témoin d'une scène tragique. D'un village situé sur la rive opposée, en amont de Stanley Falls, à un endroit où le courant est particulièrement violent, deux indigènes s'embarquèrent dans une grande pirogue et pagayèrent pour venir jusqu'à nous.

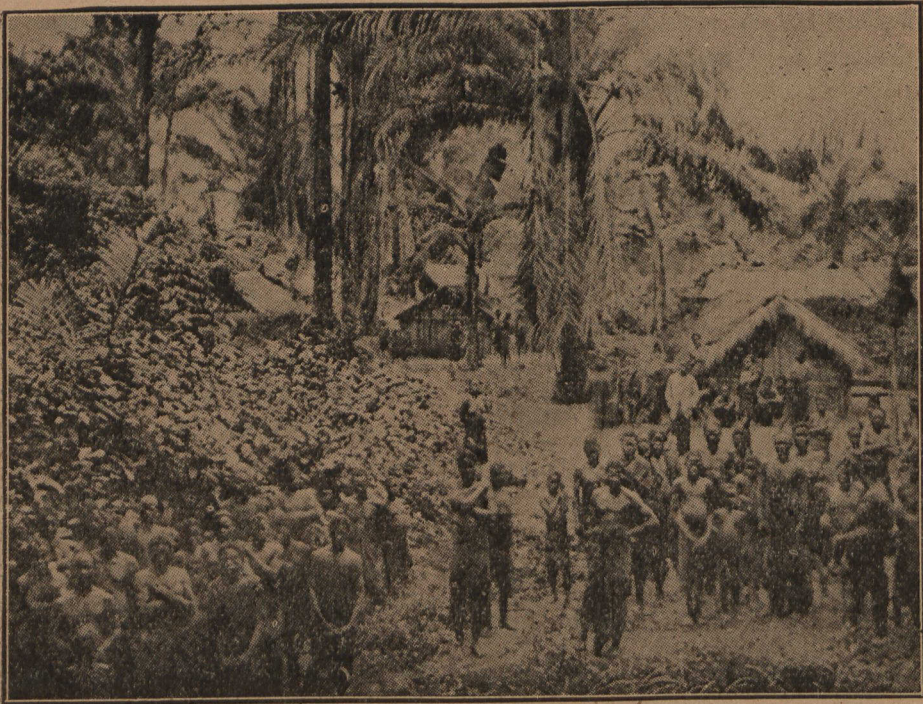
«Bientôt, il leur devint impossible de lutter contre le courant rapide, et ils dé-

disparut dans le tourbillon grondant.

Les Arabes demeurèrent impassibles. L'un d'eux seulement remarqua avec tranquillité :

—C'est fâcheux d'avoir perdu une si belle pirogue.

«Au cours d'une de nos longues conversations du soir, à Stanley Falls, je de-



Nègres de l'Afrique Centrale.

rivèrent irrésistiblement vers les cataractes assourdissantes. Parvenus au bord, juste à la seconde où l'embarcation allait culbuter avec les eaux, les malheureux nègres se livrèrent à une mimique piteuse que je n'oublierai jamais. Ils firent des gestes désespérés comme pour se raccrocher dans le vide, au moment où, lancés par le courant dans le gouffre, leur canot

mandai à Tippo Tib pour quelle raison il habitait dans une aussi misérable mesure.

«—Vois,—lui disais-je, en dialecte kiswahili,—la pluie s'égoutte à travers le toit. Les rats se promènent partout, et le vent souffle à travers les cloisons. Cependant, c'est là la maison de Tippo Tib, le chef arabe.

«—Ah! répliqua-t-il. Il est préférable

pour moi de vivre dans une maison comme celle-ci, parce que cela m'oblige à me souvenir que je ne suis qu'un homme ordinaire, comme les autres. Si je vivais dans une résidence pleine de confort, je finirais peut-être par me faire une trop haute opinion de moi-même."

Il y eut une fois dans le campement une grande agitation. Très animés et surexcités, les Arabes racontaient qu'il s'était produit un miracle. Un arbre qui, depuis de longues semaines, demeurait couché sur le sol, s'était soudain relevé de lui-même. L'explication du phénomène était bien simple. Il arriva qu'en recueillant du bois pour les feux, les femmes ébranchèrent l'arbre qui, soulagé de ce poids, fut redressé peu à peu, par les puissantes racines, qui le retenaient encore dans le sol.

Les Arabes qui persécutaient et massacraient les indigènes sans la moindre pitié faisaient preuve d'une extrême dévotion dans l'observation des rites de leur religion, et ce contraste avait quelque chose de barbare.

La rigoureuse propreté personnelle des chefs arabes et le soin qu'ils prenaient de leur aspect extérieur contrastait étrangement avec leur entourage et le milieu dans lequel ils vivaient. Régulièrement, ils étaient vêtus, dans le camp, de robes blanches immaculées, ce qui produisait un certain effet sur les sauvages de la forêt. Ceux-ci, accoutumés à vivre dans un environnement perpétuel de demi-obscurité, considéraient les robes blanches des Arabes comme une absolue nouveauté. Fréquemment, en présence des Arabes, les indigènes portaient leurs mains à leur

front pour faire abat-jour sur leurs yeux, car les étoffes blanches leur apparaissaient plus éblouissantes que la clarté même du soleil.

Un missionnaire adressait une fois de véhéments reproches à Tippo Tib au sujet de ses abominables massacres, et lui demandait compte des innombrables existences dont il aurait à répondre. Avec un flegme empreint de douceur, Tippo Tib répondit :

— Ah! oui. Dans ce temps-là, j'étais un jeune homme, comprenez-vous. Maintenant, voyez, mes cheveux grisonnent. Je vieillis, il est vraiment temps que j'observe un peu plus d'égards.

Parmi les troupes de Tippo Tib, on disait communément :

— C'est le fusil qui est le roi de l'Afrique.

— o —

UN BRAVE QUI A DE L'AMOUR-PROPRE

Lord Methuen, qui a été nommé gouverneur de Malte, la base navale franco-anglaise dans la Méditerranée, était titulaire d'une décoration allemande.

Etant, il y a trente ans à Berlin, il se jeta tout habillé dans la Sprée pour sauver un homme qui se noyait.

Son sauvetage effectué, il s'éclipsa sans mot dire, mais fut reconnu par un prince royal. Deux jours après l'empereur lui faisait remettre une médaille d'honneur.

Lord Methuen a renvoyé au kaiser sa médaille.



L'EVENTAIL

C'est moi qui sou mets le zéphire
A mes battements gracieux;
O femmes, tantôt je l'attire
Plus vif et plus frais sur vos yeux;

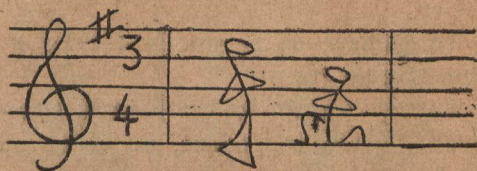
Tantôt je le prends au passage
Et j'en fais le tendre captif
Qui vous caresse le visage
D'un souffle lent, tiède et plaintif.

C'est moi qui porte à votre oreille,
Dans un frisson de vos cheveux,
Le soupir qui la rend vermeille,
Le soupir brûlant des aveux;

C'est moi qui pour vous le provoque,
Et vous aide à dissimuler
Ou votre rire qui s'en moque
Ou vos larmes qu'il fait couler.

SULLY-PRUDHOMME.

QUELQUES ANECDOTES SUR UN GRAND MUSICIEN



Le compositeur Ernest Reyer travailla beaucoup pour le théâtre; son orchestration savante et la mélodie charmeuse de ses phrases musicales lui ont conquis une renommée bien justifiée.

Ceux qui l'ont connu personnellement déclarent que, si sa musique est excellente, l'homme n'était pas moins bon malgré ses dehors parfois un peu brusques.

Entre deux travaux, Reyer aimait beaucoup à se retirer dans une petite propriété qu'il possédait à la campagne. Il aimait cette retraite paisible où il oubliait les bruits, les tracasseries et les hypocrisies de la vie parisienne. On sait qu'il était quelque peu misanthrope et qu'il ne mâchait pas sa façon de penser. Quelques-uns de ses mots sont restés légendaires.

Quand il fut question de représenter "Sigurd" à l'Opéra, le directeur, Halanzier, mit d'abord la plus mauvaise volonté du monde à faire aboutir le projet, trouvant mille prétextes pour esquiver ses engagements.

Il alléguait, entre autres, les noms peu harmonieux des personnages.

—A-t-on idée d'appeler une femme Hilda, disait-il à Reyer; si encore vous l'appeliez Bilda, ce serait plus euphonique.

— Alors, vous, riposta Reyer, pourquoi ne pas vous appeler Balancier? Ce serait

plus drôle!

Une jeune femme lui faisait, un jour, de vifs compliments de "Sigurd".

—Quelle émotion, s'exclamait-elle... Et quelle ivresse vous avez dû subir en écrivant de telles choses. Ainsi, la fameuse phrase: "Ah! mon sauveur silencieux!" Quand vous l'avez composée, je suis sûre que vous étiez dans un beau cadre..., que vous étiez exalté, que vous songiez...

—Ah! mon Dieu! madame, interrompit Reyer, j'étais sur l'impériale de l'omnibus, je fumais ma pipe et j'allais payer un créancier!...

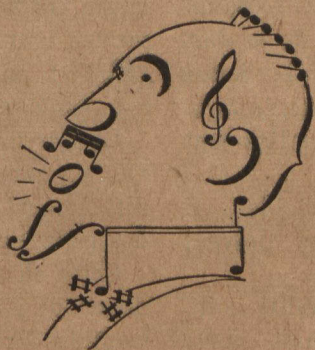
Un soir, il dînait chez une grande cantatrice, aujourd'hui retirée de la scène, et qui récolta de nombreux triomphes à l'Opéra. Après le dîner, le mari de la cantatrice propose une partie de billard: Reyer accepte avec joie.

La salle de billard était à côté du salon. Les invitées restent dans ce salon avec la maîtresse de la maison, que l'on

prie de chanter. Celle-ci, pensant plaire au maître, ouvre la partition de "Sigurd" et chante le rôle de Brunehilde.

Reyer, alors, quitte la partie de billard,—qu'il perdait peut-être,—en disant:

—Du moment qu'on ne peut pas jouer tranquille, j'aime mieux ne pas m'en



mêler.

Et, jamais, on ne put le décider à se remettre au jeu.

Reyer, sous un aspect bourru, souvent brutal, avait, cependant, un coeur plein de bonté.

Voici un fait authentique qui s'est passé au Conservatoire de Nantes, en 1884, époque où Reyer était inspecteur des Beaux-Arts.

Il faisait passer des examens de contre-point. On lui avait recommandé com-



—Moi! dit Reyer, j'allais payer un créancier..

me particulièrement intéressant, à cause de sa nature musicale, un élève de la classe d'harmonie. Il l'interroge; le jeune homme, médusé par la voix rude, la figure sévère du maître, perd complètement la mémoire, et patauge...

—Mais c'est un cancre! Ah! bien, si c'est le meilleur, qu'est-ce que doivent être les autres!

—Maître, lui murmure à l'oreille le directeur, je vous dirai deux mots après

l'examen.

Et le soir, le jeune homme recevait de Reyer la lettre suivante:

“Mon enfant,

“Je vous ai parlé durement, ne m'en voulez pas. Votre directeur m'a dit que vous étiez pauvre, et que vous souteniez votre mère par un travail courageux.

“J'ai vu vos devoirs, ils sont très bien. Vous arriverez.

“Excusez-moi de vous aider un peu. Je vous envoie ce que j'avais sur moi au moment de l'examen.

“Votre ami,

“Reyer.”

Et dans cette lettre, il y avait trente dollars.

— o —

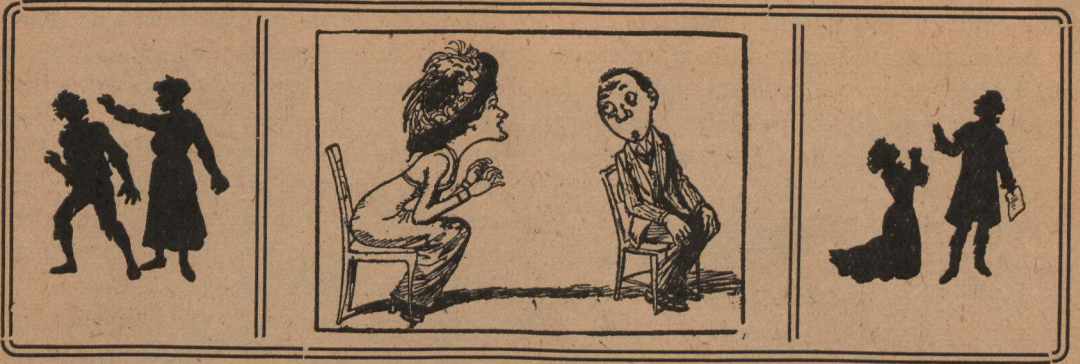
LEURS PROCÉDES

Dès les premiers jours de guerre, quelques jeunes filles de la bourgeoisie bruxelloise avaient organisé une collecte au bénéfice d'oeuvres charitables.

Lorsque les Allemands firent leur tapageuse entrée à Bruxelles, elles voulurent mettre leur petit trésor, 26,000 francs, (\$5,200), en lieu sûr et choisirent la maison communale de Saint-Gilles.

Le soir même, un officier prussien arrivait et, sans la moindre hésitation, allait directement mettre la main sur l'argent des pauvres.

Cette charité bien ordonnée n'était évidemment pas celle qu'avaient prévue les candides Bruxelloises.



CAS DE GUERRE

Quelques motifs étranges et ridicules pour lesquels des peuples se sont battus

Si l'on demandait à nombre de combattants sur la ligne de feu pourquoi ils sont en guerre, il est probable que la réponse de chacun d'eux serait motivée mais elle serait sûrement erronée.

Du côté austro-boche, beaucoup prétendraient qu'ils ont dû faire la guerre parce que l'Europe les a forcés d'en venir là, ce qui est faux comme un diamant de cinquante cents; du côté des alliés on entendrait répondre que ce fut pour défendre le territoire attaqué, la justice et la civilisation, réponse fort juste mais incomplète.

Peu d'entre ceux que l'on interrogerait pourraient clairement parler de l'intrigue allemande et de sa sournoise manoeuvre pendant un demi-siècle, de ses rapports avec la question d'Orient et des faits diplomatiques qui ont déchaîné le cataclysme.

Nous n'avons d'ailleurs pas l'intention de faire un cours à ce sujet à nos lecteurs pour deux bonnes raisons: la première, c'est que beaucoup de brochures ont été répandues un peu partout afin de faire connaître la vérité et la deuxième c'est que nous considérons comme une corvée très peu apéritive l'étalage détaillé des procédés boches. On a dit avec raison que plus on "la" remue et moins "elle" sent bon...

Ce sont donc quelques autres faits qui ont déchaîné des guerres à diverses époques et qui sont peu connus que nous rapporterons ici.

L'histoire diplomatique nous apprend qu'il fallait jadis bien peu de chose pour déchaîner une guerre furieuse.

C'est ainsi que l'habitude des Vénitiens de raser leur barbe fut l'occasion d'une des nombreuses prises d'armes de la Tur-

quie contre la république vénitienne.

Au moment de la signature d'un traité de commerce entre les deux nations, le grand vizir du sultan pria l'ambassadeur vénitien d'engager sa foi, selon la coutume musulmane, en jurant par la barbe du Prophète et par sa propre barbe.

—A Venise, aucun homme ne porte la barbe, répondit froidement l'ambassadeur.

—Vous êtes donc un peuple de singes? s'écria le vizir.

Cette réplique mit le Vénitien dans une colère telle qu'il déchira le traité; d'où conflit sanglant au cours duquel 120,000 Turcs et 20,000 chrétiens trouvèrent la mort.

La guerre entre la Suède et la Pologne, qui éclata en 1654, fut le résultat d'un message adressé par la cour polonaise au roi de Suède. Ce dernier s'aperçut que dans le message l'énumération de ses titres n'était suivie que de deux "etc.," tandis qu'on avait attribué trois "etc.," au roi de Pologne. Il s'ensuivit une correspondance provocatrice, les propos s'envenimèrent de part et d'autre et la guerre fut déclarée.

Un seau d'eau volé déclencha une levée de boucliers entre Modène et Bologne. Dans un célèbre poème intitulé: "La Secchia rapita", le poète Tassoni a rendu immortel ce cas de guerre.

Il y aurait de quoi en rire si toutes ces guerres n'avaient pas fait couler tant de larmes et c'est ce qui prouve que les peuples quelquefois ne sont pas plus raisonnables que des enfants.



Deux moutards se distribuent de généreuses taloches pour de futiles motifs qui font hausser les épaules aux grandes personnes; deux peuples se battent parfois pour moins encore que des enfants. Une misérable question d'étiquette pour laquelle deux nations se massacrent n'est pas un spectacle d'une haute moralité ni d'une logique bien fameuse.

C'est ce qu'on peut véritablement appeler "tuer quelqu'un pour lui apprendre à vivre"...

— o —

COMMENT MANGENT LES HINDOUS.

Les assiettes des Hindous sont formées de feuilles de cocotier cousues ensemble et jetées après chaque repas.

Les assiettes en métal ou en verre ne sont utilisées que dans l'intimité la plus stricte: l'épouse n'est autorisée qu'après un certain temps de mariage à manger dans l'assiette de son mari.

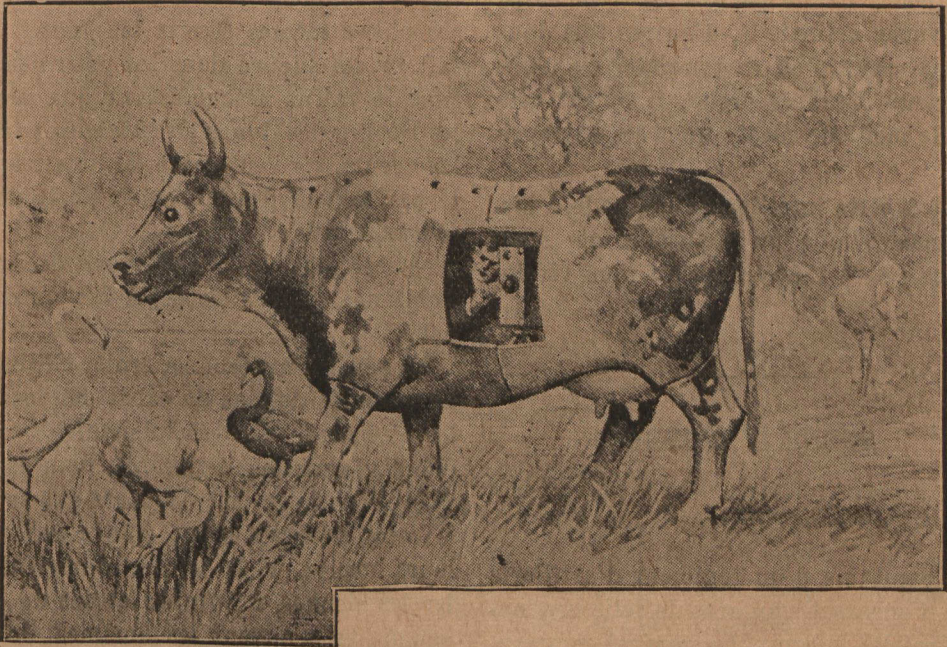
Tant qu'elle n'a pas accompli cet acte, elle peut, lorsqu'elle dîne chez ses parents, manger dans l'assiette de son père; mais après, elle est considérée par sa famille comme une étrangère et on lui présente une assiette végétale.

Pour la boisson, les convives se passent une espèce de grande gourde, mais celle-ci ne doit jamais toucher les lèvres des buveurs.

L'Hindou renverse sa tête en arrière et l'eau coule en jet continu.

Il avale par gorgées et, durant très longtemps. Il n'est permis de boire qu'à la fin des repas.

Le dîner terminé, le plus âgé donne le signal de se lever, puis chacun se rend à un bassin plein d'eau et se lave les mains et la bouche.



Pour cinématographier les animaux sauvages chez eux.

LA RUSE D'UN OPERATEUR DE CINEMATOGRAPHE

Des études remarquables des oiseaux tropicaux et de leur vie animale, furent récemment faites avec un camera pour vues animées, par un opérateur qui trouva le moyen de passer des heures entières sous de bizarres déguisements à quelques pieds, des rares oiseaux, léopards, lions et autres animaux de la jungle.

Une de ses intéressantes méthodes d'approcher de ces lieux fréquentés par différents oiseaux, fut la construction d'une vache de grande dimension, laquelle, comme l'ancien cheval de Troie, le cachait lui-même et son camera, lui permettant ainsi de prendre des photographies pour

vues animées sans être découvert et sans effrayer ses sujets.

Une chose singulière concernant la vache, et l'attitude des oiseaux et de certains animaux à son égard; c'était qu'elle était beaucoup plus grosse que si elle eût été naturelle, et bien qu'elle restât des heures immobile et silencieuse, elle n'éveillait aucune méfiance. Elle était de la forme et de la couleur d'une vache réelle, et c'était suffisant pour tromper les autres animaux.

Par ce procédé, l'opérateur put obtenir de curieuses scènes de la vie intime des animaux sauvages, de leurs combats et de

leurs jeux. Caché parfois dans le corps de la vache artificielle, d'autres fois dans de faux-rochers en carton-pâte, ou dans l'intérieur d'arbres creux, il obtint toujours le meilleur succès dans ses entreprises.

Grâce à cette intelligente méthode, l'histoire naturelle a pu s'enrichir de nombreuses pages inédites et du plus vif intérêt.

— o —

SCENE D'EPOPEE

—

Un capitaine d'un régiment d'artillerie vient d'accomplir un acte de folle bravoure. Il mérite la croix. Le général commandant les troupes décide de la lui donner immédiatement, devant ses hommes. La batterie est en position et tire... Comme cadre : le ciel bas des Flandres, la plaine submergée de l'Yser.

En un pareil moment, pour décorer ce héros, il ne peut être question du cérémonial ordinaire. D'abord, il n'y a ni trompettes ni tambours. Et puis, s'il y en avait on ne les entendrait pas ! Le général a une inspiration. Il suspend le tir de la batterie et fait appeler en avant le capitaine. Celui-ci revient justement de l'ambulance où on lui a raccommodé à la hâte un bras cassé, sa deuxième blessure. Et il apparaît encore étourdi, les vêtements déchiquetés, maculés de sang et de boue.

Le général tire son sabre, se retourne vers la batterie :

— Première pièce... ouvrez le ban !

La "première pièce" a compris. Elle bondit sur place, crache sa mitraille. Tout le monde, d'ailleurs, a compris. Le pres-

tigieux honneur fait à cet artilleur par ses pièces mêmes étreint les âmes. Il se fait un tel silence dans les poitrines que sans le raffût assourdissant que mènent les Boches des dunes on entendrait toquer les coeurs. Le vent glacé de l'Yser apporte par rafales des lambeaux de la phrase sacramentelle :

— Capitaine X..., Président de la République..., chevalier de la Légion d'honneur.

Le général arrache sa croix, l'épingle... Deux coups de plat de sabre sur les épaules, l'accolade. Le "récipiendaire" vacille, ébloui d'émotion, il tremble, pour la première fois de sa vie ! Et, alors que tous les témoins de cette scène épique retiennent leurs larmes, lui laisse abondamment couler les siennes, de vraies larmes de gosse, comme en trouvent les hommes de tout âge à certains moments. Ses joues terreuses ressemblent à la plaine inondée de l'Yser. Dans les bras du général, il balbutie entre des hoquets :

— Je n'ai pas encore gagné la croix... donnée de cette manière... c'est maintenant que je jure de la mériter !

Le général a dû se raidir pour reculer de quelques pas et lever à nouveau son sabre :

— Quatrième pièce, fermez le ban !

La quatrième pièce hurle à la mort comme la première... La bataille continue...

— o —

A Flushing, New Jersey, un homme ayant été condamné à payer une pension à sa femme, laquelle avait obtenu le divorce, demanda à son patron une réduction de salaire afin de ne pouvoir être obligé à payer une somme élevée.

QUELQUES CADEAUX de NOCE

Il vous est arrivé, au cours de certaines heures désœuvrées, de lire dans les feuilles mondaines la liste des cadeaux de noce offerts à tels fiancés notoires à l'occasion de leur mariage. Vous vous êtes alors demandé ce que les futurs époux pourraient bien faire de vingt-trois déjeuners complets en argent, de dix-sept pelles à glace, de quatorze truilles à poissons et en général de la véritable collection de chaque objet usuel que leur offriraient leurs intimes. Et vous avez fait cette réflexion :

—C'est égal les amis de ces jeunes gens manquent un peu d'imagination pour offrir tous la même chose !

D'accord ! Mais avez-vous réfléchi à la somme d'ingéniosité dont il faudrait être pourvu pour faire tenir aux gens qui vont fonder une famille des objets auxquels d'autres n'auraient point songé.

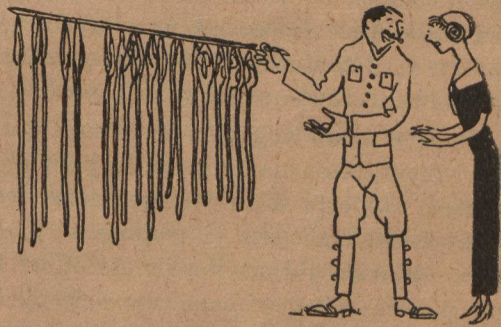
Du reste, si vous lisiez plus fréquemment ces listes de présents, vous sauriez qu'il n'y a pas moyen d'être original puisque, de nos jours on offre tout ce qu'on peut imaginer ; depuis l'éléphant au sac de pommes de terre, depuis la tiare en diamant et le collier de perles jusqu'au béguin pour le nouveau-né à venir.

Peut-être n'y a-t-il pas de mariée qui ait reçu une plus remarquable collection d'objets que miss Alice Roosevelt, la fille de l'ex-président des Etats-Unis, quand elle épousa, il y a quelques années, M. Longworth.

Presque tout le monde civilisé se piqua d'honneur, rivalisa de générosité, d'ingé-

niosité, dans le choix des présents. Chaque jour, ils s'amoncelaient à la Maison Blanche, où, bientôt, ils s'élevèrent au nombre de 4,000 et représentèrent une valeur totale d'un million de dollars.

L'impératrice douairière de Chine envoya une grande commode pleine de soies de toutes les couleurs et constituant un inappréciable trésor d'art. L'impératrice d'Autriche fit cadeau d'un merveilleux pendentif composé d'un seul énorme diamant. L'empereur Guillaume d'un bracelet enrichi de pierres précieuses. Des chan-



Un cadeau de serpents n'est pas un don banal.

deliers d'argent et d'admirables broderies furent expédiées par l'impératrice douairière du Japon.

La France envoya de beaux Gobelins, des plats d'or et d'argent, des colliers de diamants et de perles. Des bracelets incrustés de pierres précieuses, des broches et des bagues, dons de la colonie chinoise au Pérou, firent scintiller leurs mille feux dans la corbeille.

Les "roughriders" de M. Roosevelt fi-

rent hommage à la fille de leur ancien colonel en lui adressant un service en argent, Les officiers de l'armée des Etats-Unis offrirent la copie, grandeur nature, en or de 22 carats, d'une carabine portant les initiales de la jeune fille incrustées en diamants sur la crosse. Une provision de balles était jointe à l'envoi.

Mais aucune de ces richesses ne fit à la fiancée autant de plaisir que le tribut des humbles amis de son père: fermiers et cow-boys, dont les modestes cadeaux comprenaient des pommes de terre, des potirons, des citrouilles, des courges.

Un fermier du Kansas envoya un sac de navets géants, un autre, de South-Dakota, des pommes de terre formidables, dont une aurait suffi à rassasier un homme d'appétit pantagruélique.

Mais en dépit de sa provision de pommes de terre, de citrouilles et de betteraves, Mlle Alice Roosevelt ne pouvait se vanter de détenir le record des cadeaux originaux, record qui est très disputé.

Un sportsman anglais bien connu qui, récemment, retourna dans son île pour s'y marier, rapporta d'un voyage dans les Montagnes Rocheuses le trophée le plus extraordinaire qui ait jamais été offert à une fiancée: dix-neuf immenses serpents à sonnette, tués de ses mains.

Arrivé à Londres, il porta lesdits serpents chez un naturaliste qui les dépouilla de leur peau dont il fit une ceinture qui fut offerte à la future épouse de notre chasseur.

Un autre fiancé offrit à sa fiancée, afin qu'elle s'en revêtit le jour de ses noces, une robe faite entièrement de peaux d'ours blancs et un collier composé de dents provenant des mêmes animaux.

Quand fraulein Becker fut conduite à l'autel par M. Schneider, de Berlin, la

mère de la jeune femme, qui possède une ménagerie ambulante, offrit aux jeunes gens un éléphant, un lion et quelques autres animaux sauvages afin de leur permettre avec ce premier noyau, de tenter fortune dans le métier qui l'avait enrichie. Et quand M. Souverin, propriétaire du grand journal russe le "Novoié-Vremia" donna sa fille en mariage à M. Miasoiedoff Ivanhoff, fils du ministre des Travaux publics, il stipula que les jeunes époux pourraient désormais jouir des "profits quotidiens d'une des pages d'annonces de son journal"; or celle-ci représente un revenu hebdomadaire de 300 dollars; c'était donc une rente de 15,000 dollars par an.

Moins somptueux sans doute, mais fort original, ce cadeau de noce offert par un paysan de chez nous à sa fille qui reçut le jour de son mariage, 18 belles vaches (une pour chacune de ses années), tandis que son mari, âgé de vingt-trois ans, avait, pour sa part, 23 brebis.

M. Harper, riche citoyen de l'Illinois, ayant fait savoir, il y a quelque temps, que chacune de ses trois charmantes filles auraient la dot suivante: la première son pesant d'or, la seconde son pesant d'argent et la troisième son pesant de billon, fut bientôt assailli de demandes. Le numéro un trouva preneur et reçut 42,000 dollars; quelques semaines après la seconde convola et emporta 3,200 dollars. Quant à la troisième, elle dut attendre environ deux ans. Il est vrai que son poids en billon ne forma que la maigre somme de 160 dollars.

Ces présents facétieux sont moins rares qu'on ne le suppose.

LA FOLIE DE L'ARMEMENT



Il est à croire que les nations ne s'estiment complètement civilisées que le jour où elles disposent des moyens perfectionnés pour s'entre-tuer.

Partant de ce faux principe "Si tu veux la paix, prépare la guerre" les grands états d'Europe ont si bien voulu cette paix qu'ils s'en jettent les lambeaux à la figure par l'intermédiaire de milliers de bouches à feu.

Au moyen-âge, une bataille meurtrière couchait tout au plus quelques douzaines d'hommes à terre; il est vrai que les peuples, à cette époque, étaient à demi-barbares selon notre avis. Napoléon Ier a fait tuer des centaines de milliers d'hommes, c'est pourquoi on l'appelle l'Ogre de Corse pour assimiler son règne à celui d'un mauvais génie de contes de fées; la guerre actuelle a déjà coûté plus d'existences humaines que celles du moyen-âge, de la révolution et de l'empire et ce n'est pas encore fini mais il ne faut pas oublier, je le répète, que nous sommes en pleine activité de civilisation.

Pour peu que le monde continue à se perfectionner, nos petits neveux iront creuser des tranchées dans la lune et déposer une charge d'explosifs sur le soleil...

La folie de l'armement est générale et l'on en voit la preuve dans ce qu'a fait dernièrement la petite république de St-

Marin.

D'abord, qu'est-ce que c'est que ça "La république de St-Marin?" Vous n'en savez rien, sans doute, et vous êtes bien excusable.

Sachez donc que c'est un "grand état" d'à peu près quatre milles dans sa plus grande longueur; il se trouve en Italie, borné d'un côté par la mer et des autres par les provinces de Forli et de Pesaro e Urbino.

La population totale est d'environ dix mille âmes dont l'administration est confiée à un conseil de soixante membres à vie, comptant vingt nobles, vingt bourgeois et vingt cultivateurs, lequel conseil délègue tous les six mois le pouvoir exécutif à deux capitaines-régents élus parmi ses membres, le premier choisi parmi les nobles, le second parmi les bourgeois ou les campagnards.

La force armée de la République est constituée par la milice composée de tous les citoyens valides entre dix-huit et soixante ans.

Il y a en outre, avec un corps de gendarmes, un corps de gardes du Conseil qui comprend quatre-vingt-dix hommes dont neuf artilleurs chargés de la manoeuvre du canon, du seul canon que possédaient jusque-là les habitants de Saint-Marin.

Or, voici qu'à l'instar des grandes puissances, les citoyens paisibles de Saint-Marin sont pris soudain de la folie de l'armement. La petite république a des représentants à l'étranger... pas des ambassadeurs évidemment: mais des consuls, as-

sumant la double protection des "nationaux" et des intérêts économiques du pays. Ces consuls n'ont pas été sans tenir le Grand Conseil au courant de ce qui se faisait partout en Europe, au point de vue spécial des armements; et la conclusion générale, la conclusion forcée de leurs consultations diplomatiques a dû ressembler beaucoup à cette phrase: "Nous sommes en retard."

Evidemment, avec un seul canon qui, disons-le en passant, sortait des usines Krupp, où il avait été acheté en 1893, la petite république restait dans une situation périlleuse.

Aussi les membres du Grand Conseil, sur la proposition des capitaines-régents, se sont-ils empressés de passer la commande d'une batterie de quatre canons modernes. Et l'effectif des hommes chargés de la manoeuvre, qui était préalablement de neuf, est porté à trente.

D'aucuns prétendent qu'en la circonstance, les citoyens de Saint-Marin se sont souvenus de Bonaparte qui, on le sait, avait offert à ce petit pays quatre canons en 1797. Estimant qu'en matière d'armement et sur le terrain de la défense nationale et de la guerre, il avait quelque compétence et que ce qu'il faisait était généralement bien fait, les Saint-Mariniens sont revenus aux quatre canons que Bonaparte avait jugé suffisants.

Les nouvelles armes présentent toutefois l'avantage sur celles d'autrefois de se charger par la culasse et de lancer des obus à 9 milles.

Et voilà bien le mal: c'est précisément cette supériorité qui va faire que les artilleurs de là-bas ne pourront jamais utiliser leurs pièces.

Songez donc, dans sa plus grande longueur, Saint-Marin ne dépasse pas 4 milles,

or les canons portent à neuf! Il y a bien la mer, mais les eaux italiennes commencent à quelques milles.

Les nouveaux canons sont condamnés d'avance à ne tirer qu'à blanc, sinon, c'est un "casus belli" avec l'Italie.

Voilà qui supprime d'office les exercices d'écoles à feu, car où iraient éclater les obus?...

Au fait, ce ne sont peut-être pas les soldats qui s'en plaindront, mais les autorités sont, paraît-il, très embarrassées et, certes, on le serait à moins.

— 0 —

L'AMITIE FRANCO-ANGLAISE

—

La seule alliance qui puisse être durable est celle qui est fondée sur le respect et l'admiration mutuels des peuples. Le soldat anglais, en France, fait donc plus pour perpétuer l'amitié des deux nations que ne pourraient le faire les diplomates les mieux intentionnés. Anglais et Français se connaissent maintenant; ils ont combattu côte à côte; ils ont souffert et sont morts ensemble.

Le villageois de France a appris à connaître la bonne humeur et l'urbanité parfaites du voisin d'outre-Manche et l'habitant de Huddersfield et de Hackney s'est rendu compte, de son côté, que le français est courtois, aimable et délicieusement sensible. Le Français est un "good chap" et l'Anglais un "bon garçon".

Cette conviction mutuelle une fois acquise dans les esprits de deux peuples, tous les malentendus peuvent être aisément évités.

— 0 —

HISTOIRES DE PUCES

C'matin z'en m'éveillant,
J'sentis t'un picotement,
C'était une p'tite puce...

Une vieille chanson débute ainsi puis, après avoir raconté l'agacement causé par la bestiole, nous apprend qu'elle subit enfin le juste châtement de ses forfaits sous l'ongle vengeur de celui qu'elle a martyrisé.

C'est un petit drame qui n'a rien d'exceptionnel car, au contraire, il se renouvelle fréquemment, surtout à l'approche des chaleurs estivales. Quand les beaux jours renaissent, les puces en profitent pour excursionner à l'aise—à leur aise, bien entendu—et multiplier leurs "picotements" d'une façon qui tient quelque peu de l'abus... Ce qui fait que l'on a classé les puces parmi les insectes nuisibles dont la destruction générale s'impose.

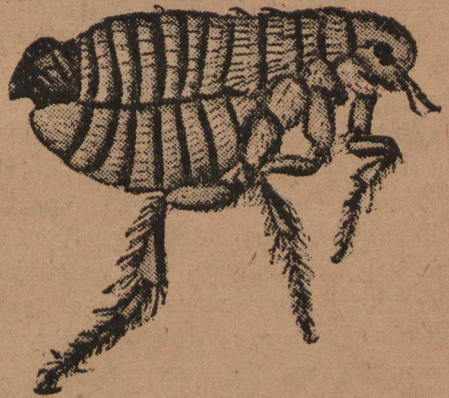
Eh bien, tout le monde n'est pas du même avis! Il paraît d'après certains observateurs, que les puces sont affreusement calomniées!

Parce qu'elles nous piquent un peu la peau... la belle affaire! Ne faut-il pas que tout le monde vive et ne sommes-nous pas de bien plus grands barbares, nous qui sacrifions à notre gourmandise des quadrupèdes, des oiseaux et des poissons qui ne nous ont jamais fait de mal alors que nous pourrions fort bien vivre avec des légumes et des fruits seulement?

La puce n'a pas cette excuse-là! Avez-vous jamais vu une puce se nourrir de patates et de salade? Est-ce de sa faute

s'il lui faut un autre régime?

Une puce, mais c'est sale! dites-vous. Quelle erreur est la vôtre; il ne faut pas croire que ces piqueuses à pattes ne se plaisent que dans les taudis, elles affectionnent au contraire les draps blancs, les étoffes nettes, les rideaux et les tentures propres. Sans doute on en trouve dans les maisons malpropres mais, en toute conscience, est-ce à elles que l'on peut faire des reproches si le ménage est mal tenu?



Un insecte bien connu: la puce. Heureusement qu'en réalité elle n'est pas aussi grosse que ce dessin.

Il est, paraît-il, des années où les puces sont plus en train qu'à l'ordinaire. Parfois même cela prend les proportions d'un malheur public. En 1888, par exemple, le quartier de Harlem, à New-York, devenu inhabitable, faillit être déserté en masse par la population—saignée à blanc.

Deux ans plus tard, dans une autre ville des Etats-Unis, à Reading, ce fut pis

encore, au point que les insecticides finirent par manquer. Ils n'auraient pas, au demeurant, servi à grand'chose : il y avait trop de puces ! Les habitants, ayant complètement perdu le sommeil, à bout de



Grr... je l'aurai!

patience et de force nerveuse, sombraient un à un dans la folie : beaucoup se suicidèrent, d'autres fuyaient à travers champs, à l'aventure, couchaient à la belle étoile...

Je ne saurais vous dire, faute de renseignements, comment finit cette lamentable histoire. L'hiver aura sans doute mis ordre à cet affolement, dont les citoyens de Reading se souviennent encore, après vingt-cinq ans, comme d'un mauvais rêve.

Les puces, en effet, ont l'horreur du froid et de l'humidité. Remarquez plutôt avec quelle sûreté leur instinct les guide vers les endroits chauds, vers la tiédeur des fourrures, la douceur moelleuse des lainages et des duvets.

Certaines personnes prétendent que les années abondantes en puces sont toujours marquées par une épidémie quelconque, choléra, typhus ou peste.

Je suis marri de contredire les personnes pusillanimes ou superstitieuses en question, mais à s'en tenir aux vieilles traditions populaires, l'abondance des pu-

ces devrait être interprétée dans un sens tout opposé.

C'est, au contraire, la rareté des puces qui, au moins d'après les bonnes femmes de certains pays, serait un mauvais signe. Le phénomène s'est produit à Paris en 1885 ; cette année-là, malgré la chaleur, il fallait chercher beaucoup, même en omnibus, même dans les églises et les jardins publics, pour réussir à mettre le doigt sur une puce. Or, si j'ai bonne mémoire, il y eut précisément en 1885 dans cette ville une petite épidémie de choléra... Je ne conclus pas, entendez-moi bien : je constate.

Je me garderai d'autant plus scrupuleusement de conclure que les puces n'ont rien à voir—le professeur Chantemesse s'est naguère prononcé catégoriquement là-dessus—avec le choléra. Elles ne peuvent, le cas échéant, coopérer à la propagation des épidémies que s'il s'agit de maladies, telles que la peste, dont la con-



C'est tannant ces bêtes-là...

tagion se transmet par inoculation.

La puce, en effet, se nourrit de sang : si donc, après s'être gorgée du sang d'un pestiféré, elle s'en va piquer deux, trois, quatre, dix personnes saines, il y a de fortes probabilités pour qu'elle leur inocule le virus, son suçoir ayant joué le rôle

de seringue ou de bistouri.

En réalité, les puces sont de fort jolis monstres, curieux à regarder vivre, avec leur cotte de mailles de bronze damasquiné, aux reflets de pourpre et d'or, leurs cuisses musculeuses, leur prodigieuse aptitude aux plus paradoxales acrobaties.

Il y a eu, et il existe peut-être encore, des industriels spéciaux qui possèdent des ménageries de puces savantes où l'on voit ces petits animaux traîner de minuscules voitures et se livrer à divers autres menus travaux.

Il y a, d'ailleurs, puces et puces. Chaque espèce animale a la sienne, de type déterminé, et qui ne "prend" pas sur les autres espèces: la puce du chien, par exemple, peut bien s'égarer sur l'homme, mais, quand elle a une fois goûté du sang de bipède elle n'a rien de plus chaud que de rejoindre son hôte accoutumé.

Si je vous disais que les "pulicologues" comptent plus de "dix mille" variétés de puces, vous me ririez au nez. Eh bien, le savant entomologiste anglais Charles Rothschild est pourtant là pour vous dire que ce chiffre est dépassé dans la fameuse collection unique "in the world", de Tring-Park, collection incomplète encore cependant, puisque son possesseur offrait naguère une prime de 1,000 livres (5,000 piastres) à quiconque lui rapporterait un spécimen vivant de la puce du renard bleu de Laponie!

"Tout cela est bel et bon", allez-vous me dire (je vous entends d'ici)," mais le moindre grain de mil, sous les espèces et apparences d'un moyen efficace de détruire ces sales bêtes, ferait infiniment mieux notre affaire!"

Je n'en doute pas, mes chers lecteurs, mais c'est là une question délicate.

Les larves de puces s'embusquent volontiers dans les rainures des planchers et des meubles, où, si rien ne vient les déranger, elles se mettent à pulluler avec une rapidité inouïe. Le meilleur moyen, non pas peut-être de se débarrasser définitivement du fléau, mais d'en prévenir et d'en retarder l'éclosion, et de le réduire au minimum, c'est encore d'aller les relancer là, "avant la lettre", soit par des insufflations de poudre de pyrèthre, des fumigations sulfureuses ou formiques, soit

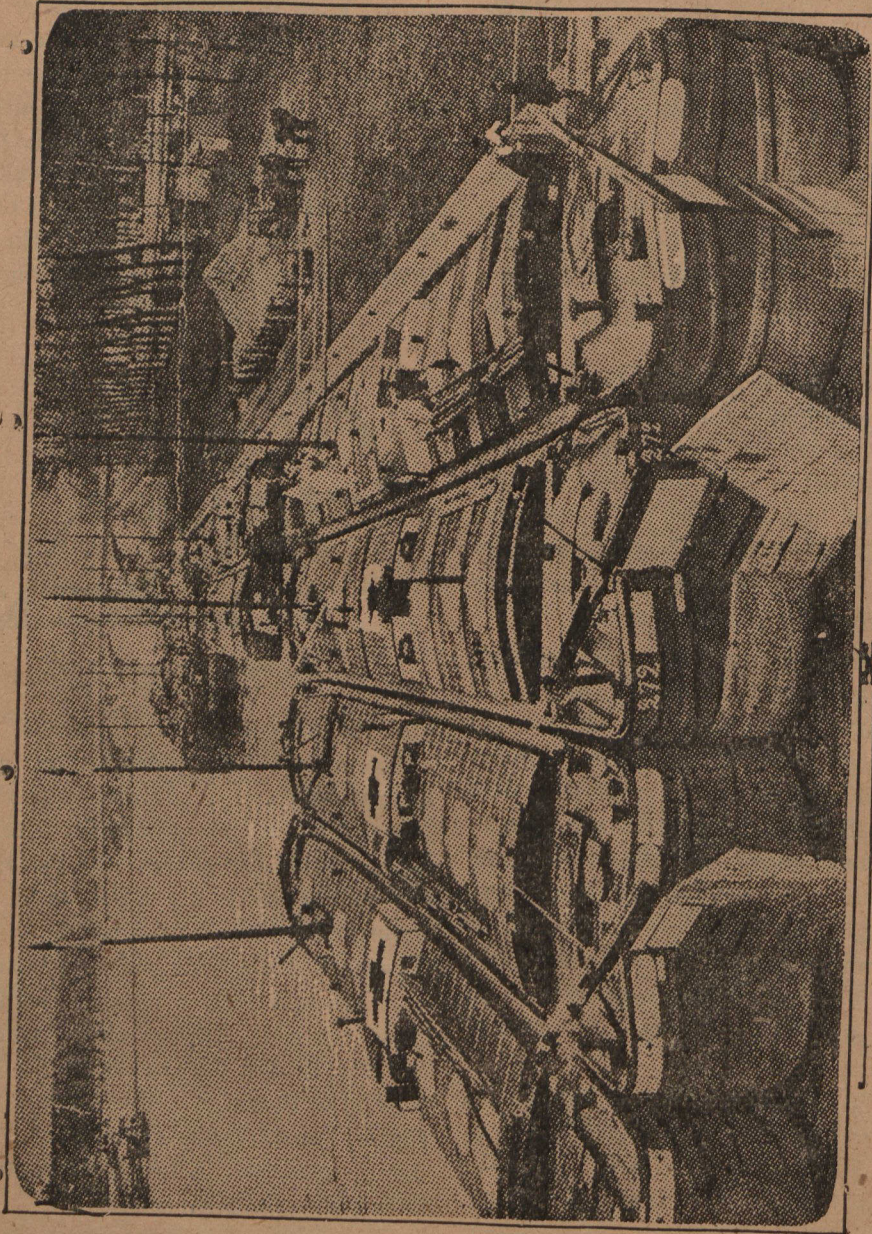


Le coup de patte final.

par des lavages à l'eau de Javel, ou des badigeonnages au pétrole, au phénol, au goudron . . . Mais, quand une fois le fléau a pris possession d'une maison, lorsque les générations successives ont commencé de s'y succéder et de s'y superposer, comme qui dirait à vue d'oeil, il devient difficile de réagir utilement.

Je me suis laissé conter que les fumigations, portes et fenêtres closes, mais draps ouverts, de feuilles d'eucalyptus, l'aspersion de la literie avec des essences aromatiques, l'eucalyptol de préférence, la poudre de camphre, la fumée de cigare, donnaient des résultats excellents.

Vous pouvez toujours essayer sans risquer grand'chose. Mais, vous savez, j'aime mieux vous le dire tout de suite: je ne réponds de rien!



Bateaux-Ambulances prêts pour le départ.

LE TRANSPORT PAR EAU DES BLESSÉS

Les Bateaux-Ambulances

La guérison des blessés dépend beaucoup de la rapidité avec laquelle on peut les transporter dans un hôpital convenablement aménagé.

Actuellement, chemins de fer, automobiles, voitures à chevaux, tout est employé pour assurer ce service le mieux possible. On y a également ajouté le transport par bateaux partout où la chose était possible.

L'oeuvre des bateaux-ambulances, dont l'initiative est due à M. le professeur Audouin, de l'université de Poitiers, France, consiste dans l'aménagement de péniches en hôpitaux flottants.

Ces péniches, réunies par couples, forment avec leur remorqueur, un train de bateaux susceptible d'être éclusé d'un seul coup dans les écluses de l'Oise, de la Marne et, à plus forte raison, de la Seine. Leur but est d'aller chercher les blessés le plus près possible du front, d'où ils peuvent être amenés aux bateaux par automobiles et de les hospitaliser immédiatement, tout en assurant leur évacuation dans des conditions excellentes.

Chaque train est formé d'une péniche-

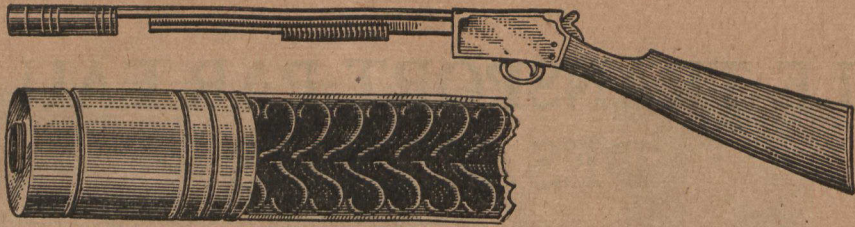
ambulance et d'une péniche cuisine.

La première est divisée, de part et d'autre du poste d'équipage en deux salles pouvant contenir de dix-huit à vingt-deux lits, nombre qui peut être doublé par l'adjonction de lits suspendus.

La seconde, dont une vaste cuisine occupe la moitié de la longueur, renferme également une salle pour les blessés et des locaux accessoires pour les médecins, infirmières, etc. Ces aménagements sont complétés par une salle de radiographie et une salle pour les opérations urgentes de petite chirurgie.

Une intéressante disposition est celle qui permet d'assurer, sans heurts ni secousses, l'embarquement et le débarquement des blessés. On utilise à cet effet le mât de charge de chaque péniche et la grue pivotante dont il est muni.

Cette grue vient prendre sur la voiture le brancard où est étendu le blessé et le descend dans la cale par l'ouverture d'un panneau ; là, un chariot reçoit le brancard et le conduit jusqu'au lit qui attend le blessé. D'une manière inverse s'opère le débarquement.



LA MORT SILENCIEUSE

Le progrès effectué dans la fabrication des armes à feu de combat rend particulièrement difficile déjà le rôle du guetteur chargé de "repérer" l'ennemi, c'est-à-dire de reconnaître exactement l'endroit d'où il tire.

C'était facile jadis pour trois raisons principales: les troupes, l'artillerie surtout savaient moins bien se dissimuler, la portée des armes n'était pas considérable comme aujourd'hui et enfin la fumée des canons et des fusils fournissait un excellent indice.

Ce sont trois inconvénients qui n'existent plus et celui qui résulte du bruit produit par les armes à feu paraît près de disparaître à son tour.

On fabrique aujourd'hui des "silencieux" pour fusils, basés sur le même principe que ceux des moteurs d'autos et l'on arrive à supprimer complètement la détonation.

Il serait fastidieux d'entrer ici dans les détails de construction de l'appareil grâce auquel on obtient ce résultat et qui a été inventé par Hiram P. Maxim déjà bien connu par ses travaux en matière d'armement; cette nouvelle invention consiste en un cylindre long de quatre pouces seulement, large de $1\frac{3}{8}$ de pouce et pesant $5\frac{1}{2}$ onces.

Cela s'ajuste avec la plus grande facilité au bout de n'importe quel fusil et l'on peut prévoir qu'un jour ou l'autre on en fabriquera de semblables pour les canons.

Ce jour là, le bruit seul des obus sifflant dans les airs préviendra de leur arrivée mais il sera excessivement difficile de découvrir l'endroit d'où ils viennent.

Décidément, la science mise au service de la guerre est une belle chose; il ne manquera plus ensuite que de trouver le moyen de tuer les hommes sans douleur cela vaudrait mieux encore que de les tuer sans bruit.

— 0 —

Anvers a gardé vivant le culte d'un de ses plus célèbres enfants: Rubens.

Sur la statue qui lui a été élevée place Verte se trouve l'inscription S.P.Q.A., qui signifie "Senatus populus que Antverpiensis" et indique que l'hommage est l'oeuvre de toute la cité.

Un jeune Belge, irrité de la morgue allemande, a transformé l'inscription. Profitant de l'intervalle entre chaque lettre, il en a fait: "Sales Prussiens Quittez Anvers".

C'était bien innocent, et ça a coûté tout de même 50,000 marks d'amende aux Anversois.

Peau Satinée, Points Noirs, Comédons, Rides disparaissent avec

l'emploi de

L'EMBELLISSEUR MYRRIAM



Une jolie peau fait la moitié de la beauté. Cette moitié-là, il dépend de vous de l'acquérir ou de la conserver, en employant journellement le bienfaisant Embellisseur MYRRIAM.

Pour avoir le teint frais et clair, éviter rougeurs, boutons et autres petits désagréments dus à l'irritation de la peau, employez l'Embellisseur MYRRIAM après la toilette en lieu et place de poudre. Tout en goûtant

le charme exquis du parfum qui s'en dégage, vous ne tarderez pas à pressentir le bienfait de ses vertus hygiéniques et adoucissantes.

Les médecins recommandent celui-ci comme étant la préparation la plus efficace et la plus saine pour adoucir et blanchir l'épiderme, soit pour garder ou restituer au teint sa fraîcheur.

NE FAIT PAS POUSSER DE POILS FOLLETS

L'Embellisseur MYRRIAM est recommandé fortement aux messieurs pour les soins du visage quand ils se sont rasés; ils évitent, par son emploi, les boutons; les rougeurs et les inflammations.

Supérieur à tout ce qui s'est fait de mieux jusqu'ici en fait de crème.

Pour vous en convaincre, il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de poste et emballage et vous en recevrez un échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse.

En vente chez tous les pharmaciens à 50c la bouteille. Si vous ne pouvez pas vous la procurer, écrivez à Boîte 2353.

Myrriam Dubreuil, 44b Mentana, Montréal

Dépositaire en gros: J. E. Barnabé, Pharmacien-Chimiste, Montréal.

UN POETE EXTRAORDINAIRE

Il y a deux sortes de personnes qui font des vers : ceux qui sont poètes et... ceux qui croient l'être. Les premiers ont du talent, voire du génie et ne sont pas toujours intéressants.

On peut se douter de ce que sont les autres...

Certaines élucubrations soi-disant poétiques sont de véritables ramassis de fautes contre les règles de la versification, contre celles de la grammaire et même contre l'orthographe.

Et ce que ces productions abondent !

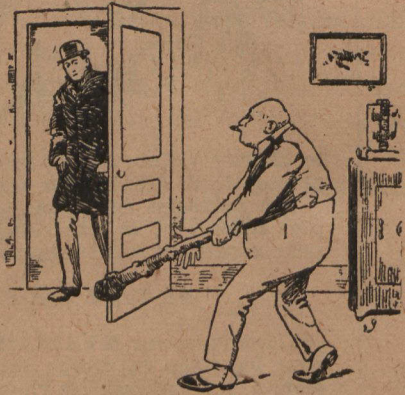
Dans le tas de ces acrobates qui traitent la poésie avec tant de désinvolture, ce qu'il y a de merveilleux, c'est que certains d'entre eux sont arrivés, sinon à la gloire, du moins à la renommée.

J'admets que c'est une renommée douteuse mais enfin, c'en est une tout de même à preuve l'ineffable Stéphane Mallarmé que certains cuistres ont osé prendre au sérieux. Il paraît même qu'on a eu l'audace de poser une plaque commémorative sur la maison qu'il a habitée en France.

Avant de critiquer son oeuvre comme poète, il faut tout d'abord établir que Mallarmé était un brave homme quand il ne se laissait pas aller à sa maladie versificatrice. C'était un homme d'un commerce agréable, d'une tournure d'esprit charmante et qui, dans la conversation, s'exprimait simplement et clairement. Par contre, il devenait absolument incompréhensible lorsqu'il écrivait. Leconte de Lisle, qui avait parfois la dent cruelle,

avait appelé l'Ecole à laquelle appartenait Mallarmé, l'"Ecole de l'inintelligible". Le mot fit fortune.

Il y avait deux hommes en Mallarmé : le professeur et le poète. Comme professeur d'anglais, il était d'un esprit méthodique, lumineux et posé. Comme poète, c'était autre chose. En matière littéraire, il était d'une intransigeance absolue, mais cela ne l'empêchait pas d'admirer les maîtres dont le seul tort avait été d'écrire



La réception du poète.

une langue claire et simple.

En ce qui concerne ses productions littéraires, ce sont des choses tellement extraordinaires que c'est à se demander si, quand Mallarmé les écrivait, il n'était pas sous l'influence de quelque cauchemar épouvantable.

Vous allez en juger. Voici l'un des sonnets du "célèbre" écrivain. Tâchez d'y comprendre quelque chose si vous le pouvez, quant à moi, j'y ai tout bonnement

GRATIS-Embellissez votre Poitrine en 25 jours - GRATIS

**TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES
ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL.
SUCCESSION ASSURE EN 25 JOURS.**

Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le
REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL
approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc.

Les **chairs** se raffermissent et se **tonifient**, la **Poitrine** prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **Réformateur**. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.



LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de **développer la poitrine**, en même temps que, sous son action se combrent les **creux des épaules**.

Seul produit véritablement sérieux,

GARANTI ABSOLUMENT INOFFENSIF,

bienfaisant pour la santé générale.

LE REFORMATEUR EST TRES BON POUR LES PERSONNES MAIGRES ET NERVEUSES.

Convenant aussi bien à la jeune **fil**le qu'à la **femme** dont la **Poitrine** a perdu sa forme harmonieuse par suite de **maladies**, ou qui n'était pas **développée**.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en **restaurant** ou en augmentant la **vitalité**, sans oublier qu'il contribue, en même temps à chasser la **nervosité**.

**ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS
ECHANTILLONS GRATIS**

Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** notre brochure illustrée de 32 pages avec **échantillons** vous enseignant comment vous pouvez obtenir ce merveilleux développement de la poitrine pour toujours.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et samedi de chaque semaine de 2 à 5 p. m.
et le mercredi soir de 7 à 9 p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 44b Mentana, Montréal

Dépt. 8, Boîte postale 2353.

renoncé.

A la nue accablante tu
basse de basalte et de laves
a même des échos esclaves
par une trompette sans vertu

quel sépulcral naufrage (tu
le sais, écume, mais y baves)
suprême une entre les épaves
abolit le mât dévêtu

ou cela que furibond faute
de quelque perdition haute
tout l'abîme vain éployé

dans le si blanc cheveu qui traîne
avarement aura noyé
le flanc enfant d'une sirène.

N'est-ce pas que c'est admirable comme
idiotie? On en enferme à St-Jean-de-Dieu
qui l'ont moins mérité...

On m'a dit qu'un jour l'éditeur d'un
journal à qui il avait proposé ses poésies,
l'attendit avec le panier à vieux papiers
tout prêt.

C'était avec une massue qu'il aurait dû
l'attendre...

— o —

LES REVELATIONS D'UNE GOUVER- NANTE

Une gouvernante restée au service d'un
prince allemand depuis l'année 1909 jus-
qu'au mois d'août dernier, publie sous le
titre: "Ce que j'ai découvert," d'intéres-
sants souvenirs sur la vie de la cour im-
périale allemande.

Cette gouvernante, qui garde l'anony-
mat, assure qu'elle fit une tentative in-
fructueuse pour mettre en garde l'am-

bassade britannique de Berlin contre le
péril d'une guerre imminente. Cette ten-
tative lui valut d'être internée dans un
château des bords du Rhin, près de Co-
blentz, d'où elle s'échappa pour gagner
la Hollande.

L'auteur du livre assure que le kaiser
se rendit souvent à Paris, non seulement
sous le plus strict incognito, mais sous un
déguisement. Il y allait en quête d'aven-
ture...

Le livre raconte aussi que le comte
Zeppelin avait inventé un jeu pour amu-
ser et instruire à la fois deux jeunes prin-
ces auxquels il s'intéressait.

Ce jeu consistait dans une série de diri-
geables en miniature qui évoluaient au-
dessus de petites villes représentant Lon-
dres, Paris et Péetrograd. Il s'agissait, pa-
raît-il, de lancer de petites bombes sur
certains monuments nationaux!

Te. Bell Main 5539

J. E. Carreau,

(Autrefois de la maison J. E. Carreau
Limitée)

61, rue St-Jacques

CHAMBRE NO 4

Importateur et Fabricant d'Orne-
ments d'Eglises de toutes
sortes

Manufacturier : d'Autels, Bancs, Con-
fessionnaux, Chaires, Vestiaires,
etc., etc., à des prix défiant
toute concurrence.

Spécialité de décorations pour
Fêtes et Funérailles.

**EXAMEN DES YEUX GRATIS**

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal

Le Spécialiste BEAUMIER

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 100 par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

The Canadian Advertising

L I M I T E D
AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITÉ

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence, s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien, et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES : LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building, 4 rue Hopital, Montréal

POUR MAGASINER IL FAUT ÊTRE ATHLÈTE

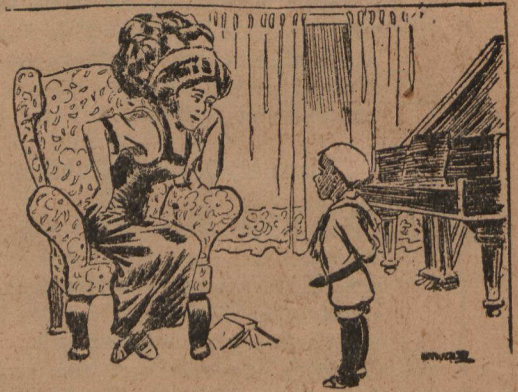
Tous les grands magasins départementaux ont maintenant des salles de repos. C'est une très sage mesure de prévoyance, parce que je doute du fait qu'il existe actuellement quelque chose qui soit plus fatigant que de courir les magasins.

Plusieurs dames et demoiselles descendent dans le bas de la ville presque tous les après-midi pour y faire des emplettes, et sont surprises de s'apercevoir que leurs forces sont épuisées lorsqu'elles atteignent leur logis. Mais il y a de bonnes raisons pour lesquelles elles se sentent si fatiguées.

Pensez aux milles que vous avez parcourus! Que d'heures pendant lesquelles vous êtes demeurées debout! Pensez aux chocs continuels que votre système a subis et qui sont causés par la presse horrible d'une grande foule. Chaque fois que quelqu'un vous bouscule, légèrement ou violemment, tous vos muscles contribuent inconsciemment à résister au choc. Imaginez ce que c'est que d'être frappée sans cesse par un poids d'une livre. Eh bien, quantité de ces secousses que vous recevez dans un magasin très fréquenté, représentent certainement un poids de cinq livres.

Ensuite, aussi, malgré tous les systèmes de ventilation perfectionnés, il y a une quantité immense de duvet et de fibres de linge qui circulent dans l'air et que vous respirez; et tout ceci engorge vos poumons quelque peu.

De plus, en moyenne, la femme fait plus de réflexion dans un magasin départemental qu'elle en fait en tout autre temps. Ses intérêts sont réellement mis en éveil. Il y a un modèle de robe à se rappeler, ou une couleur de ruban à assortir. Il y a plusieurs prix différents à se ressouvenir et les besoins de toute une famille à considérer. Et, avec tout ceci, il y a une profusion déconcertante d'articles parmi les-



Que l'on est fatiguée après une journée de magasinage!

quels vous avez à choisir, et les yeux sont fatigués par le rassemblement de tant de couleurs.

C'est une chose étrange en vérité, que le fait de courir les magasins soit si fatigant. Une journée de travail peut être dure et pénible, mais la femme qui a passé l'après-midi dans les magasins a même toujours de plus grandes raisons de se sentir

ABONNEZ-VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

1. A 12 cahiers de mode, un paraissant tous les mois — grand format 14 x 10, couvert en couleur, illustré de nombreux modèles de nouveaux patrons de la saison. Renseignements sur la mode, coupe, broderie, coiffure, chapeaux, cuisine, roman, etc., etc.

2. A 12 patrons-primés, un paraissant dans chaque numéro du mois.

3. A 2 numéros spéciaux de Saison. Un paraissant en mars et en septembre de chaque année.

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,

Département des Patrons,

200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom
 M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

fatiguée plus que celle qui a beaucoup travaillé à la maison.

En résumé, on peut évaluer "grosso modo" ainsi qu'il suit, la somme d'énergie dépensée par une magasinieuse à la fin de la journée.

Elle a parcouru autant—sinon plus—de chemin qu'un facteur des postes, reçu autant de chocs et de bourrades qu'un

boxeur de profession, dit autant de paroles qu'un député bavard en séance, réfléchi beaucoup plus que le susdit député et calculé autant qu'un expert mathématicien ce qui ne l'empêche pas d'avoir envie de recommencer le lendemain.

Je connais beaucoup d'hommes qui ne seraient pas capables d'en faire autant!

— o —

CE QUE DEVIENNENT CERTAINS DECHETS

Souvent, une joyeuse petite mariée qui vient de s'installer modestement, dit à son amie qui lui rend visite :

—Tu vois notre installation, dit l'aimable jeune femme; c'est un vrai petit nid!

Elle ne croit pas si bien dire, car les marchands de literie à bon marché se servent à peu près des mêmes matériaux que les petits oiseaux, c'est-à-dire pas mal de déchets.

Ainsi, les vieilles plumes dites "couchées", sont d'un emploi courant dans l'industrie de la literie. Ces plumes proviennent de traversins, d'oreillers, ayant déjà servi, et sont même parfois préférées aux matières neuves parce qu'elles ont perdu leur dureté première et l'odeur d'origine.

On préfère, naturellement, l'odeur classique de "l'oreiller d'auberge" à celle de "poulailler". Hâtons-nous de dire que les plumes couchées sont épurées par la vapeur d'eau et refaites avant l'emploi.

D'après les témoignages unanimes des industriels, l'utilisation des plumeaux recueillis dans les boîtes à ordures repré-

sente une pure légende: ils sont absolument sans valeur.

Mais on trouve, dans le commerce, des déchets de plumes provenant des ateliers de parures pour dames, des fabriques de boas, etc. Les garçons de magasin recueillent ces débris avec les balayures d'atelier



C'est un vrai petit nid. . . .

et les vendent, à leur profit, à des ramasseurs de plumes qui approvisionnent certaines maisons de literie.

Il convient d'ajouter que, avant d'utiliser ces déchets de magasin, la plupart des maisons de literie leur font subir, chez des

Il y a deux façons de MAIGRIR, l'une dangereuse l'autre inoffensive. Lisez et vous comprendrez

La première vérité à exposer franchement aux personnes affligées d'embonpoint est que cet embonpoint n'est pas seulement une infirmité disgracieuse, mais que c'est une dangereuse maladie qui est la cause initiale de beaucoup d'autres. La seconde vérité est que l'obésité n'est plus désormais un mal incurable et qu'il n'y a aucune raison pour ne pas en arrêter le développement et ramener le corps à son poids normal. Pour cela que faire ? C'est bien simple, prendre des Tablettes LeRoy. Avant d'aller plus loin nous voulons répondre de suite à l'objection que vous ne manquerez pas de formuler. Pourquoi les Tablettes LeRoy feront-elles ce que n'ont pu faire tels ou tels autres produits ou méthodes que vous avez essayés en vain ? Donnez-nous une minute d'attention et vous comprendrez.

Les produits que vous avez pu employer jusqu'ici faisaient un travail incomplet.



Toutes ces méthodes, que ce soit diète, régime spécial, drogues quelconques, cherchaient et parvenaient, parfois, il faut bien le dire, à faire maigrir de façon passagère, mais elles ne prévoient rien pour éviter le retour de la graisse.

Les Tablettes LeRoy ont ce précieux pouvoir de faire disparaître progressivement la graisse nuisible et d'empêcher son retour. Elles remplacent par du sang pur, de la peau fraîche et des muscles élastiques la graisse qui s'en va. Chaque Tablette LeRoy signifie un peu de poids en moins et un peu de force et de santé en plus. Lorsque nous aurons ajouté qu'elles sont à base de produits essentiellement inoffensifs, nous pourrions nous dispenser d'insister, car il n'est pas une personne sensée et raisonnable qui n'ait pas compris en quoi les Tablettes LeRoy diffèrent de tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour et qui ne s'explique comment et pourquoi elles produisent des résultats aussi merveilleux et aussi nombreux.

ment et pourquoi elles produisent des résultats aussi merveilleux et aussi nombreux.

Il faudrait plus que les colonnes de ce journal pour reproduire les lettres témoignant de leur succès. Nous avons fait appel à votre intelligence et à votre bon sens parce que nous comprenons votre hésitation, due à des insuccès répétés. Mais après avoir lu et compris les lignes précédentes, il est impossible que vous n'éprouviez pas le désir de commencer immédiatement l'emploi d'un remède qui, contrairement aux autres, prouve sa supériorité et son efficacité. Ecrivez aujourd'hui même et vous recevrez sur envoi de 4 cents pour frais d'envoi une intéressante brochure dont vous retirerez le meilleur profit.

M. JULES LeROY, Fabricant de Produits Pharmaceutiques, Tiroir Postal 2094, Montréal, Que

DISTRIBUTEUR: PHARMACIE DELISLE, 3964e NOTRE-DAME EST, (Mercier), MONTREAL, QUE.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

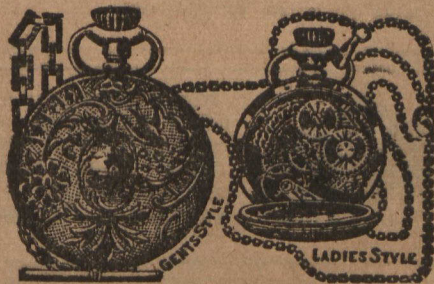
Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

W. Legault,

(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres ont une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

552 Mont-Royal Est, Montréal.

industriels spéciaux, une épuration qui a pour but de débarrasser la plume des corps étrangers, de la rendre plus gonflante, de détruire les vers et les insectes: c'est la vapeur d'eau qui sert à cette épuration.

La "lainette", c'est-à-dire les bourres diverses servant à la fabrication des matelas bon marché, est fournie par l'effilochage de vieux tissus usagés.

On désigne volontiers sous le même nom la "bourre de chevrete", ou poils de chèvre, de veau et de boeuf, préalablement lavés à fond.

Gratis aux Hernieux

UN ESSAI DE PLAPAO

Grand Prix et Diplôme décernés à l'Exposition Internationale à Paris, et Médaille d'Or à Rome.

Les PLAPAO-PADS DE STUART, c'est un traitement merveilleux contre les plus graves hernies: application chez vous en secret: sans interruption du travail et à bon marché.

La Hernie Guérie

par les PLAPAO-PADS, c'est-à-dire que vous pouvez vous débarrasser du bandage douloureux, car les PLAPAO-PADS sont faits pour guérir la hernie et non pas seulement pour la retenir, mais ils sont adhésifs et en adhérant fortement au corps, sans glisser, ils sont par conséquent un facteur important dans la retention d'une rupture qui ne peut pas être retenue par un bandage. Pas de courroies, pas de boucles, pas de ressorts attachés. Doux comme du velours, faciles à appliquer.

Plapao Laboratories, Block 1687, St-Louis, Mo., U.S.A. enverront un Essai Gratuit de Plapao à tous ceux qui le leur demanderont.



Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé).

162 St-Denis, Montréal

MAGNETISME-HYPNOTISME

Instruction complète sur ces séances. Devenez tous maîtres de cette Merveilleuse Puissance.

Pour renseignements, écrire
BOITE 123, STATION N, MONTREAL.

A l'origine, paraît-il, la lainette d'effilochage provenait uniquement des déchets de tissage (fabriques de bonneterie, de draps, de couvertures, de passementeries), c'est-à-dire de matières neuves. Les "bourres" en provenant contenaient un pourcentage de laine appréciable, et la dénomination de "lainette" se trouvait justifiée dans une certaine mesure. Mais la valeur de cette bonne bourre a augmenté, car on en exporta; c'est alors que les vieilles matières usagées furent effilochées pour venir se mélanger en parties égales avec le crin végétal, ou fibre de palmier.

Les Compagnies de chemins de fer, les grandes administrations publiques ou privées, fournissent abondamment la matière première sous la forme de vieux tapis, vieux draps et passementeries, garnitures de wagons, de banquettes, couvertures et draps de troupe.

Le chiffonnage fournit son contingent sous forme de vieux vêtements ayant dépassé la limite de fatigue permise, de chiffons de laine jetés à la rue, et qui, après triage des ordures, viennent laborieusement se concentrer chez les chiffonniers en gros. Une partie de ces inquiétants débris se dirige, avec ses microbes, vers l'Angleterre et la Belgique.

— 0 —

Nos voisins des Etats-Unis commencent à apprécier la "méthode" allemande.

Les avertissements ne leur ont cependant point manqué. En septembre dernier, dans une conférence faite à Buffalo par un professeur allemand, les assistants entendirent avec quelque stupeur l'orateur dire: Chicago est la troisième ville allemande du monde: elle vient tout de suite après Berlin et Hambourg..."

ABONNEZ-VOUS A

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 148 pages

pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,

200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

VOYAGEZ SANS ENNUI!

Vous pouvez vous rendre confortablement à l'Exposition Panama-Pacifique avec une garde-robe complète

Les Valises Garde-Robes, bouts en pignons, sont les plus parfaites et les plus commodes inventées pour l'homme ou la femme. Elles suppriment ces nombreux ennuis que nous éprouvons à paqueter ou à dépaqueter. Aucun vêtement n'est érasé ou froissé. Elles peuvent contenir de grandes toilettes ou habits, Prince Albert, ou les robes les plus élégantes sans la moindre détérioration.

**LA PLUS LEGERE, LA PLUS FORTE ET
LA PLUS COMMODE VALISE
FAITE JUSQU'ICI.**

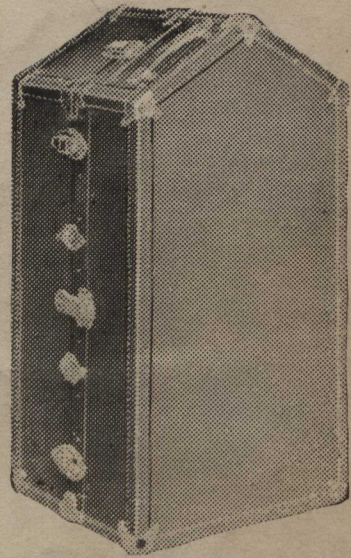
C'est justement ce que vous avez besoin. Toutes les nécessités ont été pourvues d'avance—il y a une place pour chaque chose.

**VOUS AVEZ CE QUE VOUS DESIREZ EN
UN INSTANT SANS BOULEVERSER
TOUS VOS EFFETS**

Vous ne pouvez pas réellement trouver les moyens de voyager agréablement sans une valise semblable.

¶ Laissez-nous vous adresser notre superbe catalogue qui vous démontrera tous les avantages qui rendent la valise Brevetée avec bout en pignon si convenable et tant désirée.

Nous avons aussi en magasin une ligne complète de malles et de sacs de voyage, etc.; qualité garantie.



Samontagne Limitée.

— BLOC BALMORAL —

RUE NOTRE DAME OUEST, MONTREAL, Can.

Succursales :

L'ALLIGATOR,
413 rue Ste-Catherine O.

BAZAR DU VOYAGE,
452 Ste-Catherine, Est.